

SAN MATEO
LIBRARY
JUNIOR COLLEGE

COLLEGE OF SAN MATEO LIBRARY
PQ2625.O45 B4 1926

Les bestiaires



3 9367 03296435 3

0001

4-3-30

Stechert

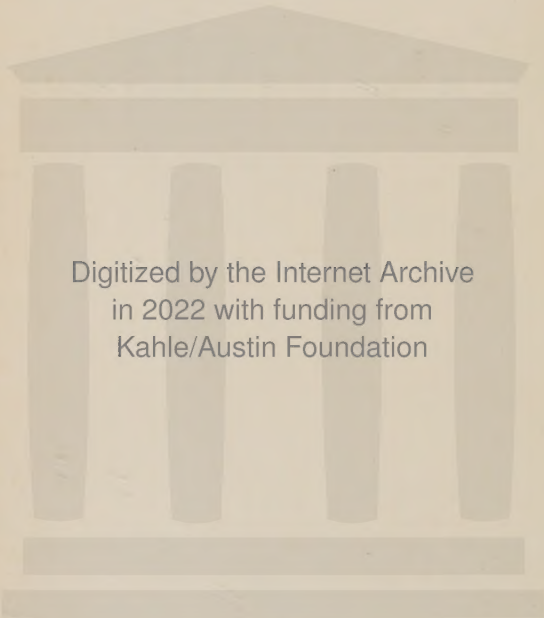
HENRY DE MONTHERLANT

les bestiaires

roman

GRASSET

44^e édition



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LES BESTIAIRES

OUVRAGES DE HENRY DE MONTHERLANT

La Jeunesse d'Alban de Bricoule

LES BESTIAIRES, roman, 1926 (les taureaux).

LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT, roman (l'amour),
à paraître.

LE SONGE, roman, 1922 (la guerre).

Les Olympiques

LE PARADIS A L'OMBRE DES ÉPÉES, 1924 } (le corps,
LES ONZE DEVANT LA PORTE DORÉE, 1924 } les sports).

LA RELÈVE DU MATIN, 1920 (les enfants, les autels).

CHANT FUNÈBRE POUR LES MORTS DE VERDUN, 1924 (la guerre
et la paix, la mort).

AUX FONTAINES DU DÉSIR, 1927.

LA PETITE INFANTE DE CASTILLE, 1929.

PAGES DE TENDRESSE (pages inédites et pages choisies), 1928.

Pour paraître en 1929 :

UN VOYAGEUR SOLITAIRE EST UN DIABLE.

HENRY DE MONTHERLANT

LES
BESTIAIRES

*C'est une façon bien misérable de sentir
que celle où le corps n'a pas une part
directe.*

MARCEL CARAYON.



PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES

~~Fr.~~
~~5/5~~
~~Montherlant~~

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUATORZE EXEMPLAIRES
SUR CHINE, DONT DIX NUMÉROTÉS CHINE 1 à 10 ET QUATRE
CHINE H. C. I à H. C. IV ; SOIXANTE-SIX EXEMPLAIRES SUR
JAPON, DONT SOIXANTE NUMÉROTÉS JAPON 1 à 60 ET SIX
NUMÉROTÉS JAPON H. C. I à H. C. VI ; DEUX CENT DOUZE
EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, DONT DEUX CENTS NUMÉ-
ROTÉS HOLLANDE 1 à 200 ET DOUZE HOLLANDE H. C. I à
H. C. XII ; VINGT-SEPT EXEMPLAIRES SUR CHIFFON AZURÉ
RÉSERVÉS A M. CHAMPION LIBRAIRE POUR LA SOCIÉTÉ
DES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET LES BIBLIOPHILES DU
PALAIS, DONT VINGT-CINQ NUMÉROTÉS CHIFFON AZURÉ
1 à 25 ET DEUX NUMÉROTÉS CHIFFON AZURÉ H. C. I
ET CHIFFON AZURÉ H. C. II.

TOUS CES EXEMPLAIRES SONT
RÉIMPOSÉS IN-QUARTO TELLIERE.

ET ONZE CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES IN-16 DOUBLE
COURONNE, SUR PAPIER ALFA, CONSTITUANT PROPREMENT
ET AUTHENTIQUEMENT LA PREMIÈRE ÉDITION, DONT ONZE
CENTS NUMÉROTÉS ALFA 1 à 1100 ET CINQUANTE NUMÉROTÉS
ALFA H. C. I à H. C. L.

PQ
2625.
045
134

5624

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Henry de Montherlant 1926.

1925

A M. GASTON DOUMERGUE,
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Président,

C'est à vous que nous devons les courses de taureaux, avec mise à mort, dans le Midi de la France. Bien qu'elles fussent entrées depuis un demi-siècle dans les traditions du peuple méridional — depuis l'origine elles lui appartenaient par les profondeurs — une commission parlementaire avait été nommée, en 1900, pour statuer sur elles. Seul contre la commission entière, vous êtes parvenu à faire triompher la foi. Je me plais dans cette parole que vous dites à vos adversaires, et qui a l'accent triste de Sénèque : « On comprend que les hommes aient peu d'amis quand les animaux en ont tant. »

Peut-être vous souveniez-vous encore d'une autre phrase : « Les combats de taureaux n'ont pas peu contribué à maintenir la vigueur chez la nation espagnole. » Mais sans doute Jean-Jacques Rousseau, qui en est l'auteur (dans le Gouver-

nement de la Pologne), est-il lui aussi une brute inhumaine et un suppôt de la régression.

Vous êtes né et vous avez été nourri dans la religion du Taureau. A Nîmes la violente, cette Rome des Gaules, la cathédrale, l'arc d'Auguste, le cirque, où on luttait contre les cornus du temps de Suétone, portent sculptée dans leur pierre la bête magique. J'ai vu vingt mille hommes, aux arènes, acclamer le Soleil se dévêtant d'une nuée. Leurs entrailles, sinon leur esprit, savaient que depuis trente siècles elles adoraient le Soleil, et le Taureau qui est un signe solaire. « Dans le Midi taurin, la passion des taureaux a des racines plus profondes qu'en Espagne même. » Pour avoir dit cela, Président, — qui est si juste, bien que si surprenant pour les profanes, — il faut avoir mesuré en soi cet amour.

Dans votre bureau de l'Elysée, entre une bibliothèque et un jardin, qu'il serait charmant de causer taureaux (et rien que cela, grand Dieu !). C'est vous qui me le raconteriez : tout petit garçon, quand votre père vous emmenait à la course du village, il avait la coquetterie de passer, la course déjà en train, le plan où le taureau était lâché. Il vous tenait fortement le poignet ; tout de même, vous étiez bien content que la bête fût de l'autre côté. Quelques années plus tard, au cours d'une de ces chevauchées où les gardians de Camargue arrivent au galop dans le village, entourant le troupeau qui va donner la course, un jour, vous avez été renversé par un des taureaux, et puis, à peine rele é, vous vous êtes mis à sa poursuite avec vos petits camarades.

Deux députés français, de passage à Cordoue au moment

de l'enterrement du grand Lagartijo, envoyèrent une magnifique couronne : elle portait votre nom et celui de M. Pams, un Catalan. Et vous étiez ministre quand, à Aigues-Vives, pendant une course libre, vous êtes descendu dans la piste. Même vous avez été, un instant, chargé par le fauve.

Dans la façade de l'église de Caveirac, un autel taurobolique rappelle un taurobole donné à Nîmes, au III^e siècle, en l'honneur de l'Empereur. En votre honneur, Président, combien je voudrais... ! Mais non, ces pages ne vous seront pas dédiées. Elles vous gêneraient. Pire, peut-être. De nombreux humanitaires se vantent d'avoir tiré des coups de revolver sur les toreros venus donner une petite course aux environs de Paris, il y a quelque trente ans. La bonté est comme beaucoup de produits : la vraie guérit, les contrefaçons peuvent tuer. Je frémis à l'idée de déchaîner sur vous une terreur rose.

Laissez-moi donc l'offrir, ce livre, au peuple méridional, à ceux surtout du Languedoc et de Provence, qui honorent leur dieu et leur fleuve avec le même nom¹. C'est un des « frères catalans », célébrés par Mistral, qui élève pour eux la libation dans une nouvelle Coupe : un rhyton de sang noir, en forme de tête de taureau.

1. Dans les notes de son *Poème du Rhône*, Mistral rappelle que le mot provençal *Rouan*, un de ceux qui servent à désigner le taureau, est précisément le nom emblématique du grand fleuve.

I

Cette année 1909, les grandes vacances approchant, la comtesse de Bricoule résolut d'envoyer son fils à Lourdes, pour qu'il se mêlât aux brancardiers et fît quelque bien à son âme. Alban terminait sa quatrième dans une petite « boîte » d'Auteuil. Madame de Bricoule étant malade, et le comte terrorisé à l'idée d'une quinzaine en tête-à-tête avec son fils, elle demanda à la comtesse de Coantré, sa mère, d'accompagner l'enfant Alban.

A Lourdes, pendant trois semaines, Alban se jeta dans les jambes des brancardiers. Pour le mettre dans une disposition convenable, Madame de Bricoule lui avait prêté une histoire des confréries de pénitents, de sorte qu'Alban se croyait un réprouvé qui fait pénitence. La pensée l'enthousiasmait, qu'il était un grand pécheur. Celle aussi qu'il était un grand chrétien.

Une course de taureaux était annoncée aux arènes de Bayonne. On décida d'y aller, simplement parce que le mot *arène* avait sur Alban un pouvoir électrique. En effet, alors qu'on le préparait à sa première communion, Madame de Coantré avait donné à son petit-fils l'édition

pour la jeunesse de *Quo Vadis*, et depuis ce temps Alban était Romain. Il avait sauté les pages consacrées à l'apôtre Pierre.

La course de taureaux fut pour l'enfant la seconde des trois grandes révélations... faut-il dire « de sa jeunesse », ou bien « de sa vie » ? La première avait été cette révélation du paganisme par un livre à visées édifiantes. La troisième devait être la révélation de la chair par le cœur.

Il regarda avec passion, et, s'agitant sur son coussinet, il donnait le coup de tête en même temps que le taureau. Ne connaissant rien à la technique du jeu, il criait plus fort que les autres, sans les comprendre, les mots espagnols que les gens informés criaient autour de lui sans les comprendre davantage. Et toutefois, n'y connaissant rien, il était exaspéré de se trouver placé entre deux dames : ce qu'elles y connaissaient, pensait-il, devait être encore bien pire que rien. Quand le public se déchaîna contre le matador maladroit, Alban hors de lui roula en boule le beau programme qu'il comptait garder comme souvenir, et le jeta à la tête de l'infâme. Il ne l'atteignit pas. Mais il avait jeté de volée, avec toute sa force, en cherchant à toucher et à faire mal.

Immédiatement, sans cesser d'être Romain, on devint *taurin*. On apprit l'espagnol. On s'abonna à des journaux spéciaux de là-bas. On porta des régates rouge vif : elles suffisaient pour qu'on eût tout du matador. La chambre fut tapissée d'images de taureaux et de toreros. L'école subit la contagion. Sur chaque livre, sur chaque cahier fut collée l'image cornue du *totem*. Aux expériences de chimie, nommer le sel taurocholate, c'était rendre la

classe frénétique. Les professeurs, qui n'aimaient pas Alban, quand ils voulaient lui faire une observation, opinaient : « C'est une idée, c'est une façon de parler de toréador », ce qui leur paraissait une comparaison blessante. Et, bien que le garçon fût régulièrement premier en « français », c'était une plaisanterie toujours irrésistible de dire qu'il l'écrivait comme une vache espagnole : l'esprit, chez nous, ne perd jamais ses droits.

Par élargissement, tout devint espagnol. On se peignait au peigne de plomb, pour noircir ses cheveux. L'été, à l'heure la plus chaude, on se couchait sur les marches du perron, avec un feutre sur les yeux, des bagues aux doigts, une couverture sur l'épaule, et on était un mendiant castillan. Tout cela se cristallisa dans *Carmen*, qu'on alla entendre jusqu'à sept fois en une année. L'ouverture vous rendait fou.

Quand vinrent les vacances, à Saint-Sébastien, à Pampelune, à Burgos, Alban, seul cette fois, vit une dizaine de courses, et se frotta aux hommes de l'art. Un vieux matador lui donna des leçons : trop mauvais pour pratiquer, il s'était établi professeur. Près de Burgos, le sculpteur Gangotena organisait chez lui de ces petites courses qu'on nomme *becerradas* ; elles se font sans picadors, avec des taurillons de un à deux ans, et toute la jeunesse s'y divertit, comme la nôtre au tennis ou au ballon. Alban travailla et tua plusieurs des insectes. Bousculé, ignorant, vaillant, cafouilleux, il amusa d'abord par sa passion, qui ensuite effraya un peu deux ou trois personnes sensées, quand elles virent son visage défait par la fougue avec laquelle il s'était donné. On reconnut qu'il avait la

sangre torera, le « sang torero », ce qui excuse presque tout. « Inégal ? Certes. Mais c'est bien la preuve qu'il est un artiste. » Heureuse idée reçue ! Acceptons-la sans approfondir.

On s'était souvenu d'un cousin avec qui on ne cousinait guère, parce qu'il vivait à une pointe perdue de la France, ne venait jamais à Paris, répondait mal aux lettres, et on lui envoya Alban, qui passa chez lui les dernières semaines de septembre. Le marquis de X... appartenait à une illustre famille florentine émigrée au xv^e siècle en Provence, — un des siens avait mis la main au meurtre de Julien de Médicis, — et possédant depuis lors son palais en Avignon. A l'heure où ses semblables courent l'héritière ou revendent des autos, le marquis s'était exilé, seul, dans un petit mas de Camargue, pour y élever en vue des jeux régionaux les taureaux sauvages de l'île amère ; sa mission profonde était de maintenir la pureté, les traditions, le cœur particulier du peuple méridional.

Cet homme qui passait ses journées à cheval, au milieu de ses taureaux et de ses gardians, était poète et, par son art, un des grands poètes de Provence, par sa vie un des grands poètes français. Personne n'eût osé l'affirmer, ni lui-même, et sa modestie impatientait Alban, qui se disait déjà : une valeur qui n'est pas reconnue, c'est une non-valeur qu'on laisse mettre à sa place. Les gens de son bord lui en voulaient de n'être pas pareil à eux. On trouvait inconvenant qu'il louât des taureaux ; on eût trouvé très bien qu'il sonnât aux portes pour placer des assurances. On trouvait scandaleux que son grand nom fût imprimé sur des affiches de course ; on eût trouvé

flatteur qu'il le fût sur celles de Luna-Park si, monnayant ce nom, et prêt à mettre sur ses cartes de visite : « homme du monde », il eût jugé le concours de la plus belle cuisse de Paris. Le marquis, comme de juste, aurait été fêté du jour où ses bêtes lui auraient rapporté gros. Mais on a dit qu'il était un poète. Un poète, c'est un homme qui, sans fortune, refuse de se faire payer une course par tel village, parce que ce village porte dans ses armes le gril que lui-même porte dans les siennes, ce qui crée entre eux, pense-t-il, une parenté idéale où des sous ne sauraient intervenir. Ceci rapporte moins que de tirer un de ses pets en édition limitée, et le marquis joignait seulement les deux bouts. Enfin il était même incapable de se faire une notoriété, chez le badaud parisien, de son trident et de son pantalon en peau de taupe, comme tel félibre plus avisé de sa cravate et de son chapeau à larges bords. Un rien eût promu grand homme celui dont les gens ne parlaient qu'en disant : « ce fou de... » comme ils ne parlent d'Homère qu'en l'appelant « le vieil » Homère. Excès de honte, méconnaître à tel point ceux qui vous dépassent qu'on s'excuse de seulement les nommer !

Au printemps nouveau, Alban avait quinze ans. Il en paraissait seize, et une ombre ornait sa lèvre. Cette ombre, détruisant à la fois l'illusion « torero » et l'illusion « Romain », gâchait sa vie. Il faudrait mal savoir ce qu'est un adolescent d'imagination forte pour ne pas comprendre que, réellement, toute sa vie en était empoisonnée. Le comte de Bricoule s'opposait à ce qu'il se rasât, ce qui, disait-il, lui eût donné l'*air cabot* (nous sommes en 1911). Madame de Bricoule, elle, n'eût pas détesté

de le voir imberbe. Cela l'eût rajeunie. Et puis il fût redevenu un peu le petit garçon dont elle se persuadait prise au mirage du passé, qu'il avait été plus affectueux que le jeune homme : heureux temps de ses jambes nues, quand elle lisait, une main coulée entre culotte et chair, contre la cuisse chaude. Ce dissentiment sur le chapitre moustaches donnait lieu à des répliques acerbes entre les époux. « Vous voulez que votre fils ait l'air d'un esthète. » Alban devenait « votre fils », le fils de Madame de Bricoule seule. Elle triompha presque quand Alban, s'étant rasé pendant la séparation des vacances, et sa moustache n'étant pas repoussée au retour, dut se faire des moustaches au crayon que M. de Bricoule ne sut pas découvrir, alors qu'elle les avait remarquées du premier coup. Aveugle quant au visage de son fils, le comte ne devait-il pas l'être quant à son âme ? Cela ne la mécontentait pas trop.

Le comte de Bricoule — tube, veston, lavallière — aimait le monde, les beaux offices, l'écurie, la grandeur d'âme, les gravures anglaises. Sa destination avait toujours été d'être magnifique ; mais ses rentes se faisaient un peu tirer l'oreille, et il était malhabile à les arrondir, n'ayant de connaissances spéciales que dans la généalogie. Depuis l'âge de dix-sept ans il conservait toutes les cartes d'invitations reçues aux dîners et aux bals, et tous les billets de part, classés par degrés de parenté. Il était membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul et visitait Versailles chaque année.

En avril 1912, il fit une chute de cheval, et peu après se plaignit du cerveau ; toutefois il se félicitait de ne

souffrir que par un accident noble. En juin il était condamné. Il mourut pendant l'été. Alban était alors sur le point de partir pour l'Andalousie. Naturellement, il ne fut plus question de ce projet.

A la rentrée, Alban commençait l'année du baccalauréat. Un grave défaut de mémoire, la dépression nerveuse suivant cette longue agonie, — la première qu'il eût vue de près, et elle était celle d'un être cher — firent qu'après cinq mois d'un travail disproportionné, il eut des étourdissements. Le seul travail d'écrire une lettre lui poussait le sang à la tête, si fort que l'eau venait aux yeux. Le médecin ordonna un arrêt total de l'effort intellectuel, et le grand air, l'insouciance, la détente physique pendant un ou deux mois. Tant pis pour le baccalauréat. D'ailleurs Madame de Bricoule ne tenait à aucun diplôme d'ânes. Elle pensait que l'arbre de science n'est pas l'arbre de vie.

La détente physique, le grand air... Alban, timidement, rappela les projets d'Andalousie. D'abord Madame de Bricoule jugea la chose impossible. Elle n'ignorait pas qu'on les avait blâmés, elle, son mari, sa mère, de laisser prendre à Alban ces goûts « malsains ». Avec amusement, les amis eussent vu le jeune homme jouer au pari mutuel ; avec complaisance, courir les filles : mais les taureaux n'étaient pas « reçus » par les gens qui, à l'heure du fumer, portent des jugements sur la façon de vivre des autres, et s'irritent qu'ils osent avoir des goûts qu'eux n'ont pas. Ceux qui savaient qu'Alban avait participé à de petites courses d'amateurs étaient particulièrement sévères. Tuer un cerf, un sanglier, un lièvre, un pigeon,

étaient exploits de gentilhomme, et qu'on n'oublie pas quand on fait l'inventaire de ce qu'apporte un jeune crétin à marier. Mais tuer un taurillon sentait le boucher. A quelques minutes d'intervalle, les mêmes personnes traitaient Alban de butor et de névrosé : aimer les taureaux prouvait tantôt qu'on avait trop de sang (une petite brute...), tantôt qu'on avait le sang pauvre (ces excitations morbides...). Alban était un sauvage, un primitif, et en même temps une pâle fleur de décadence. D'autres, bedaines tremblotantes, appelaient ces jeux pleins de risques des pitreries. D'autres faisaient la moue, indiquaient les goûts qu'Alban aurait dû avoir : « Les taureaux, ce n'est pas chic. Pourquoi, par exemple, ne monte-t-il pas en course ? » Dans cette même croyance que vos goûts doivent vous être imposés du dehors, on se cassait la tête à chercher de qui il pouvait tenir ceux-ci. Et, ne trouvant pas, quelques-uns opinaient que c'était simplement un genre.

Alban savait tout cela, mais n'y prenait pas garde : sa vocation était d'être blâmé, et c'est logique quand on se moque des gens et qu'on le leur montre. Madame de Bricoule, elle, connaissait Alban, ses supériorités, ses limites, ce qu'il portait de dangereux et ce qu'il portait de sain, et elle jugeait que des taureaux il n'y avait rien à craindre. Pas même les coups de cornes. « Nous nous amusons avec les veaux », lui avait dit son fils négligemment. D'ailleurs pour elle, comme pour la plupart des Français qui ne connaissent pas les courses, un taureau de course n'est guère plus qu'un bœuf domestique qu'on a un peu excité, et les coups qu'on en reçoit, — dans les

fesses, naturellement ; cela ne peut être que dans les fesses : c'est tellement plus drôle ! — ne sauraient provoquer que le rire. De la rigolade avec une pointe de cabotinage : ainsi voyait-elle les amusements d'Alban.

Elle ne trouvait donc pas d'empêchement sérieux à le laisser partir pour l'Andalousie. Et d'ailleurs quoi ! L'envoyer à la campagne ? Désœuvré, il n'y songerait qu'à mal faire : tout l'ennuyait hors de ses passions. Un voyage d'art en Italie ? C'était encore une de ces besognes intellectuelles qu'on lui avait défendues. Elle pensa que la meilleure manière d'assoupir cette obsession taurine, d'autant plus envahissante qu'à Paris elle était moins satisfaite, c'était qu'il pût la gorger une bonne fois. Et puis elle avait souffert. Par sa propre expérience, elle sentait bien que jamais les convoitises de son fils ne seraient si fortes qu'aujourd'hui, que c'était aujourd'hui qu'il fallait les combler pour qu'elles le fussent royalement : plus tard elles retomberaient ; ce séjour en Andalousie, qui maintenant lui donnerait un délire de bonheur, ne serait plus demain, peut-être, qu'une aimable partie de plaisir. Cependant elle balança quelque temps. Enfin la tentation l'emporta, — la tentation de voir son fils heureux et de le voir heureux à cause d'elle. Elle accorda sa permission.

Elle avait espéré un élan, qu'il l'embrasserait, qu'il aurait un mot du cœur. Mais il ne pouvait pas avoir d'élan pour quelqu'un qu'il ne désirait pas. C'était devenu pour Madame de Bricoule une véritable désespérance qu'il ne l'embrassât jamais spontanément, qu'elle non plus ne pût pas l'embrasser sans qu'il se crispât, qu'elle

dût vivre à côté de lui et n'eût jamais le droit de le toucher : il la repoussait, du fond de ses rêves, si elle tentait de tromper son sommeil. En le laissant partir pour l'Andalousie, elle savait qu'elle lui donnait une joie immense. Il le montra, il le lui dit, mais il n'eut pas un mouvement vers elle.

Il la supplia de lui laisser raser pour de bon ses moustaches. Elle lutta avec l'ombre du comte, puis céda : le comte n'était qu'une ombre. Toutefois, des parents qu'il devait aller voir, il devrait les voir auparavant. On dirait sans cela, connaissant les idées du comte, que sitôt son père mort, il s'était empressé... que sa mère, etc... Alban, la dernière visite faite, entra dans la cabine téléphonique d'un café, et là, ayant tiré de sa poche un rasoir mécanique, se rasa dans l'ombre, à tâtons.

Une ère nouvelle s'ouvrit quand il se regarda dans une glace. Il était un autre personnage. Jusque-là il avait été plutôt en retrait, avec un orgueil qu'il ne montrait guère qu'en s'écartant. Mais c'est depuis cet instant que sa bonne fortune l'effraye ; il en arrive à ne plus pouvoir imaginer une traverse. Ce qui est gagner et perdre : la timidité enrichit la vie de nuances que l'audace et trop de facilité suppriment.

Madame de Bricoule aima beaucoup son fils ainsi. Il était à la fois plus enfant et plus homme. Elle lui trouvait l'air gigolo, et ne pouvait pas faire que cela ne l'amusât. Le temps était donc venu où elle pourrait parler avec lui librement !

Alban était si plein de joie qu'il décida de passer quarante-huit heures à Lourdes, afin de « remercier du

bonheur ». Il avait un sens très vif des compensations. Il jugeait prudent de payer chacun de ses plaisirs en se créant à son propos un brin d'ennui. Les Grecs lui avaient appris le sacrifice à la Némésis.

Alban s'enfonçant vers le pays taurin, c'est déjà, quelques années d'avance, Alban s'enfonçant pour la première fois vers le front. Même excitation, même désir de choses grandes, ou au moins singulières, même amour dans une vague appréhension. A mesure qu'il descendait vers le Midi, il était comme une barque tristement à sec, et que peu à peu la marée soulève et remet à flot : un exilé revenant dans la mère-patrie. Il savait les peuples qui ont des corridas et ceux qui n'en ont pas, et, au collège, la géographie du Mexique, du Pérou lui était plus facile à apprendre que celle du Brésil, parce que le Mexique, le Pérou ont des courses et que le Brésil n'en a pas. De même il savait la ligne idéale qui, en France, sépare les contrées qui aiment le taureau de celles qui l'ignorent ; et les actes, les coutumes, les destinées de celles-là l'intéressaient, tandis que les autres lui étaient mortellement indifférentes. Quand le train eut dépassé la ligne fatidique, il vécut fébrilement.

L'hostilité contre les êtres, qui était sa disposition coutumière, tombait. Il se détendait, sentait le plaisir d'avoir de la sympathie. Sa sympathie même, tout de suite, l'opposait, avec ces sortes de raisons qui font s'entrégorger les peuples. « Je suis avec tout ce qui

a la peau brune. Gare à tout ce qui a la peau blanche ! » Si le train croisait un troupeau de vaches, le voyageur étonné voyait Alban, comme mû par une décharge électrique, se jeter vers le couloir et dévorer le bétail morne avec des yeux hors de la tête. Paris quitté, il avait mis son feutre cordouan, à son doigt un diamant de son père. Les voyageurs observaient à la dérobée ce svelte petit jeune homme, plus espagnol que nature, avec son brillant, son feutre clair sur l'oreille. « Certainement, ils me prennent pour un torero », se disait-il avec ivresse. Ils le prenaient peut-être pour autre chose.

A Lourdes, on donna des gages à l'ordre, à la religion. Dans sa naïveté et gentillesse, ayant quelque objet à acheter au moment du départ, il s'était dit : « Je l'achèterai à Lourdes, pour faire gagner un commerçant du Midi. » Déjà, prêtant aux autres ses propres humeurs, il s'imaginait que les gens, sur son passage, chuchotaient avec dégoût : « C'est le Parisien. » Ah, être Parisien, cette tare !

A Hendaye il entendit la langue espagnole, comme la voix de la femme aimée.

Sitôt débarqué à Madrid, son feutre cordouan fit sensation. Tout le monde était coiffé comme à Paris. « Je crois qu'ils me prennent pour un Français », se dit-il, rouge de gêne. Le feutre disparut.

Le lendemain, 1^{er} mars de 1913, levant le nez dans la rue, Alban s'étonna de ne voir aucune affiche de course.

Sa mère lui avait donné une lettre pour un ami de collègue du comte, le docteur Diez. Alban alla le voir.

— Où peut-on connaître le programme de la course de dimanche?

— Il n'y a pas de course dimanche. Il fait trop mauvais.

Alban haussa les épaules. Trop mauvais !...

— Eh bien, je vais partir tout de suite pour Séville.

— Mais il n'y a pas de courses à Séville avant Pâques, soit la mi-avril.

— Comment ! Pas de courses dans la région natale de la tauromachie ! Mais où, alors ? fit Alban, affolé.

— A Valence, je crois, ou à Bilbao. Encore ne le sait-on que la veille.

— Et, si je pars la veille, j'arriverai trop tard pour avoir une bonne place !

— Mais non... mais non...

— Je n'assiste aux taureaux, señor, que du premier rang, dit l'éphèbe avec dignité.

— Vous risquez surtout qu'il fasse mauvais là-bas aussi, que la course n'ait pas lieu, et vous aurez fait le voyage de Valence pour rien.

— Tout ceci est monstrueux, conclut Alban, le visage plein de sévérité pour l'Espagne. Est-ce qu'il n'y a qu'en France qu'on puisse voir des taureaux ? se demandait-il amèrement.

Le docteur Diez considérait avec un mélange d'amusement et d'impatience ce jeune Parisien excité. Oui, tous les mêmes, ces Français : des « toreadors » et des joueuses de castagnettes, voilà ce qu'ils demandaient

à l'Espagne ! Est-ce qu'elle n'avait pas des instituts, des œuvres sociales, des banques, une industrie qui méritaient l'attention ? Mais non ! Toujours contre son effort la conspiration du silence ! L'Europe ne voyait que ce poids mort que traînait son malheureux pays sur la route du Devenir humain : du sang et de la frivolité, sous l'ombre d'une Croix. (Le docteur était pour les lumières.)

Alban se leva.

— Je vais vous donner quelques cartes d'introduction, dit le docteur.

Alban tressaillit de joie. Être présenté aux grands matadors !

Diez lui donna les lettres. Il y en avait une pour un professeur de lycée, l'autre pour le secrétaire du Musée archéologique.

— Croyez-vous qu'ils sauront ? demanda le jeune homme, inquiet.

— Qu'ils sauront quoi ?

— Pour les courses...

— Oh non ! certainement pas ! dit le docteur avec un sourire. Mais vous allez sans doute visiter un peu Madrid...

— Bien sûr ! quelle belle ville ! dit Alban : on ne se dégrasse pas facilement d'être homme du monde. Je me fous du Prado, pensait-il. Même je l'ai en horreur.

— Pour les courses, allez donc voir de ma part D. Rafael Moreira. C'est un avocat, un vrai avocat, qui plaide, et il est *aficionado*. Son adresse est Hermosilla... diable, quel numéro ? Bah, vous le trouverez sûrement vers une heure, au café Regina.

Alban regarda sa montre. « Parfait. J'ai une heure pour déjeuner. »

— Mais non ! Une heure du matin ! Il sort du théâtre. Et vous, quel est votre café, si on voulait vous faire dire quelque chose ?

— Comment, mon café ?

— Oui, votre café habituel.

— Je n'ai pas de café habituel, dit Alban, offensé.

A son hôtel, dans la salle de restaurant, une pancarte affichait : « Déjeuner entre midi et deux heures ». Il s'assit. Midi. Midi cinq. Midi et quart. Personne. Il alla vers les cuisines. — « A une heure seulement. » — « Mais la pancarte... » — « Oh, la pancarte est vieille... »

Il sortit. Il n'y avait que quelques heures qu'il était dans la capitale des Espagnes, et déjà le problème se posait : puisqu'il n'y a pas de taureaux, que faire pour tuer le temps ? Alors, tel un amant tourne autour de la maison vide de sa maîtresse, il prit le tramway pour les arènes. Dans chaque ville espagnole où il passait, sa première visite était pour les arènes, comme celle du dévot pour l'église. La plaza, quand il y parvint, était noyée sous la pluie. Des ruisseaux suivaient le couloir qui cerne la piste. Il n'y avait pas de taureaux dans les *corrales*. Abîme de tristesse !

Il déjeuna mal parce que, impressionné par le garçon, il n'osait se faire traduire le menu, et commandait au petit bonheur : heureusement qu'il mangeait de tout, comme Jules César, rapprochement qui le consola. Ayant déjeuné, il voulut acheter un livre sur les taureaux. Une première librairie était fermée ; une seconde. Tous

les magasins étaient fermés. Ce n'était pourtant pas jour de fête... Un agent, qu'il questionnait, l'éclaira : « On déjeune. » Il était 3 heures 25.

Alors l'obsédé prit un autobus, pour aller voir cette fois les arènes de Tetuán, faubourg de Madrid. Là-bas, il fit le tour de la plaza. Son intention était de la visiter, mais, devant la porte du concierge, il n'eut pas le courage de frapper. Il avait encore dans les yeux le sourire du docteur Diez. Il lui semblait maintenant qu'aimer les taureaux était quelque chose d'un peu ridicule, qui le faisait remarquer, qui criait tout de suite qu'il était un Parisien nigaud. Et il reprit l'autobus sans être entré. Il n'était pas resté cinq minutes à Tetuán.

Alban ahuri erra toute la journée par la ville, pleine de tamponnements d'aveugles, gantés, qui demandaient l'aumône. Des sergents de ville domptaient une circulation inexistante, mais qu'enfin, vers le soir, ils parviendraient à créer. Comme ils arrêtaient les voitures pour ne laisser passer personne, le jeune homme traversait, sans en avoir besoin, pensant faire plaisir à ces soutiens de l'ordre. Des marins portaient écrit sur leur béret : *Jaime* ; on ne peut pas dire la chose plus simplement. Sur de vastes espaces, la chaussée était interdite aux piétons, de façon que, refoulés sur les trottoirs, il leur fût plus facile de se bousculer, ce qui est plein de douceurs secrètes pour les Madrilènes. Dans le même but, une foule de personnes, faisant le tour à la manière des figurants de théâtre, repassaient indéfiniment devant le bureau de téléphone de la rue d'Alcalá, serrées l'une contre l'autre comme dans notre métro tandis que le trottoir d'en face

était vide ; un certain nombre se fauflaient jusqu'au bureau pour s'y installer sur les banquettes et s'y occuper à ne rien faire. Par ce temps doux personne n'avait de manteau, mais les gens sortant des théâtres pressaient leurs mouchoirs sur leurs bouches, et, au-dessus du mouchoir, on voyait leurs yeux angoissés. Alban pensa qu'ils étaient tous en train de cracher le sang, et il était désolé.

Au café Regina, il attendit jusqu'à une heure et demie du matin, sans voir Moreira. Un garçon, toutefois, put lui donner son adresse. De retour à l'hôtel, personne ne répondit à son coup de sonnette. Il frappa, tempêta. Le froid était venu. Frissonnant et désâmé, il entrevit que l'aube le trouverait dehors. Enfin, de l'extrémité de la rue, un fonctionnaire à casquette accourut et lui ouvrit.

Le lendemain, Moreira le reçut avec amabilité. Qu'il revînt jeudi après-midi, et il lui dirait les programmes de dimanche. Aussi, puisqu'il avait déjà *toréé*¹, il le présenterait au duc de la Cuesta, l'éleveur de taureaux, qui allait s'arrêter à Madrid, en route pour Séville. A Séville, Alban pourrait visiter son élevage.

Alban se rasséréna. Mais hélas, douze jours à passer avant une course ! Que faire ? Il ne songea même pas à se servir des lettres d'introduction du docteur. Puisqu'il fallait bien aller voir les curiosités (leur seule énumération,

1. Il n'y a aucun équivalent au verbe *torear*, « travailler les taureaux selon les règles de la tauromachie ». M. Hérelle, l'admirable traducteur, a créé le mot « taurer » dans *Arènes Sanglantes*. Mais je me rallie à « toréer », qui a l'avantage d'être un mot vivant, employé dans la conversation et dans la presse par le peuple méridional.

dans le guide, le plongeait dans une détresse, comme les passages concernant les chrétiens dans *Quo Vadis*), il aimait mieux s'ennuyer seul qu'à deux, les frais de conversation lui serrant le crâne. D'ailleurs, sitôt qu'on est deux, il faut tout de suite attendre. Et il y a bien peu de gens dont le commerce vaille cinq minutes d'attente.

Il sombra donc dans les musées. Le guide mentionnait qu'ils fermaient à quatre heures, mais toujours, sur leur porte, un écriteau indiquait qu'ils fermaient à trois. Alban y voyait de ces vagues choses qu'on voit dans les musées, dégradées non par le temps mais par les regards et les paroles des imbéciles qui les ont contemplées ; le soir même il ne se souvenait plus de rien, sinon que, sur les Sèvres, les étiquettes spécifiaient : « XVIII^e siècle après J.-C. ». A trois heures moins vingt-cinq, un gardien fumant venait fermer les fenêtres, se plantait à côté de lui pour lui suggérer qu'il était de trop, lui jetait un œil encore incertain s'il serait implorant ou courroucé. A l'Armeria royale, en entrant, il voulut prendre à droite. On lui signifia de suivre la file et de commencer par la gauche. Cela gâcha sa visite. Il détesta la monarchie.

Il fallut bien enfin se décider à visiter le Prado. Le premier jour, heureusement, il arriva trop tard. Et, délivré, avec la conscience du devoir accompli, il put aller s'asseoir sur un banc, à lire un manuel de tauromachie. Mais, le second jour, impossible de se dérober.

Les gardiens lui faisaient subir le martyre. Ils étouffaient en lui la moindre impression, chassaient tout le plaisir qu'il aurait pu avoir. Et puis il n'avait jamais de

sous dans sa poche, et il fallait leur donner à chacun une peseta. Sitôt qu'il débouchait dans une salle, il en voyait un, du fond, venir à sa rencontre, et d'autres, embusqués dans la salle suivante. Le gardien l'abordait, ne le quittait plus. Il déplaçait une chaise pour lui permettre de voir en quoi l'hermaphrodite était un homme. Il lui donnait une loupe et, sous peine d'être discourtois, Alban devait faire une station en face de la miniature qui l'assommait. Devant un tableau qui portait l'étiquette : « Isabelle de Portugal », le gardien lui disait : « C'est Isabelle de Portugal. » Les étiquettes elles-mêmes étaient riches en informations de cette nature. Sous un homme à tête rasée, avec un socle en marbre blanc, on lisait : « Homme à la tête rasée, avec un socle en marbre blanc. » Des têtes d'antiques avaient des nez modernes, d'une autre teinte, comme des pifs de carnaval ; d'autres avaient le front, les yeux, le nez, la bouche, les joues restaurés. Dans les salles de peinture, Alban fuyait au pas américain, confondant tout, ne ralentissant que lorsqu'il voyait un morceau de nu, pour échouer enfin sur un banc de salle, d'où la bouche du calorifère le chassait. Il était si malheureusement fait que les choses qui l'ennuyaient le rendaient malade, ce qui n'est pas une bonne disposition pour réussir dans la vie sociale. On juge en quel état il arriva au terme de sa journée d'art, où plus d'une fois il aurait pu donner des inspirations à Charlot.

On nous comprend, l'art, et tout cela, il en jouissait, bien qu'il aimât mieux la vie. Mais ici, s'il l'abhorrait, c'était qu'il était venu chercher autre chose. Et quoi ! Le plus divin chef-d'œuvre, sur une toile, est fade auprès

d'un taureau qui vous fixe, quand il n'y a rien entre vous et lui.

Le jeudi il alla voir Moreira. Il n'y aurait de courses nulle part dimanche, à cause du temps installé à la pluie.

Alban tua quatre jours. D'abord, étant en voyage, il n'avait pas voulu passer les journées à l'hôtel. Il s'y résigna. Étendu sur son lit, il dévorait un dictionnaire taurin.

Le lundi, en ouvrant le journal, il devint écarlate de rage. Il y avait eu course la veille, à Valence. Ainsi il avait passé la journée dans sa chambre, et en une nuit de train il eût pu être à Valence ! Tels étaient les renseignements de Moreira.

Il tua trois jours encore. Tout était bon qui occupait deux heures. Il allait dans de médiocres lieux de plaisir, à des parties de pelote où le jeu paraissait une pâle contingence auprès des singes hurleurs qui, au premier rang, lui cachaient le spectacle et semblaient l'insulter. Il gealait à la porte des restaurants où, quoi qu'il fît, il arrivait toujours trop tôt (on ne dînait qu'à neuf heures), et enfin rentrait se coucher à neuf heures et demie, décomposé par la fatigue et l'exaspération rentrée, car, comble d'horreur, il n'était pas assez maître de la langue pour pouvoir engueuler les gens.

Aux murs, aucune affiche de taureaux. Aux guichets « *Toros* » des agences de location, jamais personne. Dans les kiosques à journaux, il fallait soulever des piles de journaux de *futbol* pour découvrir une affreuse petite feuille à la solde d'un matador, plus délirante qu'un communiqué d'éditeur. Dans les conversations il entendait prononcer *toos*, et pensait d'abord qu'ils parlaient tous de

toros ; mais c'était *todos* qu'ils disaient : « tous ». Ainsi les taureaux se dérobaient devant lui, comme ces veaux pleins d'épées qui fuient moribonds devant le matador amateur, impuissant à les convaincre que c'est leur intérêt de se laisser faire une bonne fois. C'était clair. Ou bien il n'y avait pas de courses de taureaux en Espagne, où les jeux nationaux étaient la loterie et la bousculade vespérale, ou bien ce peuple célébrait ses taureaux dans des fêtes secrètes, et les cachait devant l'étranger, pour avoir l'air d'un peuple d'avant-garde, qui est là quand il s'agit des lumières.

Le jeudi il alla chez Moreira. Il y aurait course dimanche.

Alors, tout s'éclaira. Ah ! qu'ils étaient compréhensibles, ce *paseo* passionné, cette longue agitation sur place des Madrilènes ! Sur les grands boulevards de Paris, Alban fermait les yeux, oui, fermait les yeux pour ne pas voir la canaille. Ici on les ouvrait grands, tant l'acte de regarder les passants était agréable. Elle existait toujours entière, l'antique différence entre Gaulois et Latins, source de tant de moqueries chez ceux-ci. Ce n'était pas seulement en France une « civilisation » plus avancée qui rendait si laids et si maladifs les gens des villes ; les paysans d'Espagne avaient eux aussi, sur ceux de France, une incontestable supériorité dans la noblesse : c'était une question de race.

Certes, la race française, quelle bonne race ! Mais les Espagnols avaient autre chose : de la race, tout court. Des calicots aux garçons bouchers, qui semblaient « d'opéra comique » tant ils étaient propres, en passant par les

balayeurs en livrée, les policemen *gentlemanlike*, les petits soldats sanglés et gantés, tous ces hommes avaient une netteté, une élégance, une distinction naturelle dont les Français ne donnaient aucune idée. Et combien les femmes vous coupaient la respiration ! Au fond des équipages noirs, des toilettes noires, de pâles visages faisaient halo, comme dans les fonds de bitume des toiles anciennes. Entre la Puerta del Sol et la fontaine de Cybèle, Alban mourait bien une vingtaine de fois. « O corps de mon corps ! » s'écriait-il sur leur passage. Cela ne tirait pas à conséquence ; cela faisait partie de la *alegria* ; il le disait aussi bien pour un chien, pour un cheval. Ici la vie était une chose non à comprendre, comme en France, mais à respirer, et il lui suffisait d'être respirée pour être bonne.

Le lendemain, les affiches flamboyaient. Mais à l'agence de location il n'y avait plus de *barrera* (premier rang). Un autre bureau était fermé. Prenant peur, il bondit chez Moreira, qui lui ouvrit les yeux : toutes les *barreras*, dès l'ouverture des agences, étaient raflées par les revendeurs. — « C'est une honte ! » — « Ce sont des revendeurs officiels », expliqua le señor.

Ils avaient racolé Alban, et il avait repoussé leurs billets, noblement, comme si c'étaient des cartes transparentes. Il se résigna à les retourner voir. Si sa passion n'eût été qu'un goût, il eût mieux aimé se priver de son plaisir que de l'obtenir à la faveur d'un désordre. Seulement, les revendeurs avaient disparu. Enfin il en trouva un, qui n'avait plus de billets, mais lui indiqua une agence. « Ah non, pas à moi ! » L'autre eut un air mystérieux.

L'agence était occupée par un groom. « Pas de *barreras*

de sombra », grogna le même. « D'où sortez-vous ? » demandait son regard de mépris. « Je suis prêt à les payer le prix qu'il faut », dit Alban avec un sourire lugubre, et tremblant de honte d'être maîtrisé par cet avorton. « Pas de barreras ! » cria le groom avec éclat, et en même temps il faisait signe que c'était au suivant de parler. Alban sidéré ne répondit pas ; il se voyait assistant à la course d'une mauvaise place, c'est-à-dire souffrant l'agonie.

Un taxi l'emporta, plein de menaces et de plaintes, chez l'avocat, qui voulut bien l'accompagner. Quand Moreira eut dit son nom, l'enfant ouvrit son tiroir et, d'un carnet à souche, encore abondamment garni, détacha une place de barrera. Le billet était marqué 7 pesetas : on le laissa pour 12. « Ce sont des billets que la direction a rachetés aux revendeurs », expliqua le señor. Alban soupira. Ce n'était pas commode de s'amuser dans ce pays.

Le soir, dormant, terrassé par la fatigue, on le réveilla pour aller au téléphone. Un drame, sans aucun doute : la course était remise. Il entendit Moreira : « Le duc de la Cuesta est arrivé. Je lui ai parlé de vous. Il a été très amusé que vous ayez toréé chez Gangotena : c'est son grand ami. Il vous prie à prendre demain le café avec lui à son club, et à assister à la course dans sa loge. » C'est la voix blanche qu'Alban répondit : « Une course vue d'une loge est une course gâchée. C'est beaucoup trop loin... trop haut... » Enfin il fallut remercier. — « Voulez-vous me donner une carte pour le Directeur des arènes, que je puisse entrer à l'*apartado* ? » (c'est la mise

en loge des taureaux). — « Mais l'apartado est public. » — « Non, non... » — « Si, si... D'ailleurs j'y serai vers midi. » Ils s'étaient dit au revoir quand Moreira le rappela : « Une idée. Je passe vous prendre et nous allons à Romea. » Des coups de téléphone à onze et quart ! Des départs pour le théâtre à onze et demie ! Alban eut juste la force de s'excuser faiblement.

Le lendemain, quand, à onze heures, il frappa à la porte des arènes : « L'apartado n'est pas public », dit, en lui refermant la porte au nez, un portier beau comme un capitaine de frégate.

Il se trouva au milieu des gamins qui stationnaient, et il souffrait doublement, qu'on le rebutât, et sous leurs yeux. De l'intérieur venaient des cris d'hommes, des piaffements de chevaux, l'odeur excitante du crottin. Et il avait fait quinze cents kilomètres pour entendre cela : les bruits de la fête, derrière un mur. Tout cela parce que Moreira était un habitué des taureaux. Ayant ses entrées partout, il entrait partout sans y prendre garde. Profane, il se fût informé, et eût donné des renseignements exacts.

Maintenant les gens arrivaient. Et tous, ayant montré patte blanche, pénétraient. Et Alban restait avec les guenilleux, plein d'humiliation chaque fois que, la porte s'ouvrant, laissant entrer un nouveau venu, le capitaine de frégate le voyait. Il feignait d'attendre quelqu'un, pour se donner une contenance. En fait, il avait la cer-

titude que Moreira ne viendrait pas. Que manquait-il pour que la mesure fût comble? Fébrilement il chercha son portefeuille, vérifia que le billet était toujours là.

A midi Moreira n'était pas venu. A midi un quart les gens sortirent. Alban regarda comment étaient faits les visages de ceux qui les avaient vus. Des femmes indignes, qui avaient été là comme elles eussent été au skating, tandis que lui — lui ! — se morfondait. Il traîna autour des arènes. Des gamins faisaient queue pour mettre l'œil à un petit trou percé dans une porte des communs. Alban devina ce qu'ils regardaient et prit suite dans la file, cœur battant.

Les taureaux de réserve étaient de l'autre côté, à deux mètres, ignorant qu'ils étaient épiés et ruminant dans une tranquillité assoupie. A la lettre, Alban suffoquait d'émotion. Il avait tant de respect pour l'amour que ces enfants portaient aux taureaux que, vite, il leur céda sa place. Mais il resta là quelque temps encore, incapable de partir, écoutant derrière la porte les sonnailles des bœufs domestiques et les soufflements des brutes sacrées.

Le duc de la Cuesta était un homme de cinquante-huit ans, au teint sombre, aux cheveux ras coupés droit sur le front à la romaine, avec une courte barbe noire partagée au milieu, rejetée de chaque côté vers la joue, et s'ouvrant sur des lèvres d'un rouge de fleur, sur des crocs éclatants et aigus : on devait manger de l'homme, du temps des prêtres, chez les la Cuesta. Mais dans la

face de More, sous les sourcils trop fournis, entre les cils comme passés au khol, les yeux étaient de ces charmants yeux bleuâtres qui ne sont pas rares en Andalousie. Cet homme qui touchait à la vieillesse répandait une odeur de volupté. La liberté de son allure indiquait que, dans n'importe quelle circonstance, il eût été au-dessus de sa fortune. C'était un fauve humain, avec la sorte de beauté qui excuse tout, parce qu'elle remet tout dans l'ingénuité de la nature. Et pour chacun il levait une espérance, en faisant la preuve qu'à soixante ans ou pourrait encore allumer les passions. Alban, qui aimait les fauves, en tomba d'emblée amoureux.

Dans le hall du club, prenant le café, ils causèrent taureaux. Alban, s'il parlait de ses prouesses chez Gagnetena, remarquait que le duc, pourtant homme du monde, ne pouvait empêcher son regard de s'échapper à droite et à gauche. « Il ne me prend pas au sérieux, pensait le jeune homme. Mais patience ! Ce qui ne s'est pas fait à midi se fera le soir. » Et il laissait parler le duc et Moreira.

Le duc ne lisait jamais un compte-rendu de course, sachant qu'ils sont favorables ou défavorables selon que le matador a payé ou non. Grand d'Espagne, il n'aimait pas Madrid, où il était né, et qu'il avait abandonné pour Séville. Il s'animait en parlant de ses bouviers ; parmi eux, disait-il, il se plaisait plus que parmi ses pairs : dans aucune région d'Espagne on n'avait l'intelligence et la noblesse de sentiments de l'homme du peuple andalou, toujours de bonne humeur, avec cela, car les syndicats ne lui avaient pas encore appris qu'il

était malheureux. Et sa race, son amour pour sa province, son mépris pour les faux biens qu'on entend par le mot de *progrès*, comme tout son style d'existence entrevu au travers de ses paroles, lui donnaient une ressemblance singulière avec l'autre gentilhomme à vie grande, le marquis capitaine de la Camargue.

La conversation dévia sur les potins de Madrid, et Alban se tut d'un coup, comme un disque qu'on arrête ; le ridicule enfant ne parlait que de ce qu'il connaissait. Alors il se rendit compte qu'à cette heure — trois heures et quart, et la course était à quatre — il aurait pu être à traîner aux environs de la plaza, s'enfiévrant, presque autant que de la course, de tout le mouvement qui se faisait autour. Ce plaisir manqué, le spectacle vu des lointains d'une loge, et peut-être même l'arrivée en retard, car on attendait la duchesse et sa fille qui, déjeûnant en ville, devaient passer prendre le duc avec l'auto, et probablement seraient en retard, parce que femmes, et parce qu'en auto... Il fallait s'y résoudre : cette course, désirée et attendue avec folie, était une course gâchée.

A quatre heures moins vingt les femmes n'étaient pas là. A quatre heures moins le quart, Alban, empoignant son courage, demanda la permission de partir. Mais le duc, gracieusement, l'en dissuada. La voiture allait arriver. D'ailleurs la course était très mauvaise. « Mauvaise pour lui ! gémissait le garçon. Mais moi je suis affamé de seulement voir un veau. » D'énervement, il avait des quintes de toux. A quatre heures moins dix son cigare lui donnait tourne-cœur, et à quatre heures moins sept il était prêt à pleurer.

A quatre heures moins cinq, la duchesse et sa fille firent leur entrée, sans un mot d'excuse, bien entendu : mais comment apprendre la politesse aux grands ? La duchesse ressemblait à Louis XIV vieux. Soledad était comme toutes les jeunes filles. Dans les salons du club, les messieurs se poussaient du coude, comme s'ils n'avaient jamais vu une femme de leur vie. Le duc, en présentant Alban, ne dit même pas qu'il avait toréé ; et Alban comprit aux yeux de la duchesse, et surtout à ceux de Soledad, qu'il n'était pour elles qu'un petit potache français.

Elles papotaient maintenant. Quatre heures moins trois. Ah ! c'était sûr, elles trouvaient distingué d'arriver en retard. Hélas, hélas, pourquoi était-il tombé entre les griffes des mondains ! Enfin on partit. Il insista pour se mettre à côté du chauffeur. Les gens crurent que c'était par modestie : c'était pour être débarrassé d'eux. Puis cela le guérirait de ces riches, d'être à côté de quelqu'un du peuple.

On traversa Madrid. Alban aimait à tel point les taureaux qu'il en voulait aux flâneurs qui se promenaient indifférents, ou restaient assis devant leurs portes. Il en voulait même à ceux qui, comme lui, arrivaient en retard, de n'aimer pas assez la course pour être à l'heure. En revanche, il était reconnaissant aux pauvres gens qui venaient vendre des oranges autour des arènes, qu'ils eussent seulement pensé que la fête leur rapporterait de l'argent.

En vue des arènes, ils virent, dans un corbillard maigre et pompeux, une sorte de boîte à cigares blanche et mauve : le minuscule cercueil d'un de ces bébés qui

meurent comme mouches à Madrid et dont la mort est joyeusement annoncée par les journaux sous le titre : « Un petit ange de plus ! » Le chemin du cimetière longe les arènes, et les gens qui vont se distraire doivent subir les démonstrations faciles des cadavres, qui leur prêchent toutes sortes de lieux communs avec une insistance déplacée.

On arriva la course commencée. Cela vous tue, l'acclamation qui monte d'un cirque, et vous êtes dehors. Mais dans la loge ce fut bien pire. La señorita était installée devant lui. C'est à peine s'il pouvait suivre la course.

Misérable coiffure sévillane ! Soledad l'avait choisie pour protester contre le genre madrilène. Le haut peigne, fiché dans le chignon, soulevait la mantille à vingt centimètres de la tête, bouchait d'autant la vue. Un large espace d'air vivait au-dessous, entre la mantille et les cheveux (on ferait bien là-dedans un élevage de mouches, pensait Alban avec rage). Et cette idée de se poudrer la nuque ! Tout d'elle lui était odieux. Mais quoi encore ! n'était-elle pas juchée sur deux, oui, sur deux coussinets ! Est-ce permis, cela ? N'y a-t-il pas des règlements ? De sorte que, s'il restait assis, il n'entrevoyait la course que dans le lointain et par éclairs. S'il se levait il gênait le duc, qui était derrière lui, et ne se levait pas, parce que le spectacle n'en valait pas la peine. Un raffinement du malheur lui avait fait découvrir, au premier rang, vide, la place qu'il avait payée, dont il avait le billet en poche... Or, il faut voir une course des premiers rangs : on participe au drame, on est dans ses secrets, on n'a

plus devant soi des toreros, mais des hommes avec leur part d'humain. Pour un amateur, une course vue d'une loge, c'est le supplice de Tantale, et pire que de n'y pas assister du tout.

Alban désirait être invité à l'élevage du duc. Ç'eût été une politique élémentaire que d'être aimable. Mais il était trop passionné d'ordinaire pour être capable de dissimulation ; et puis il n'était pas d'un naturel aimable. (Il aura plus tard le don et presque le génie de ne pas faire de frais pour les gens qui l'ennuient, allant jusqu'à affecter devant eux la stupidité, parce que, ceux qu'on dédaigne, il est doux qu'ils vous mésestiment.) Comme les matadors étaient froussards et médiocres, il ne cessait de dire ce qu'il pouvait inventer de plus désobligeant : « Venir de Paris pour voir cela !... Quelle décadence de l'art !... Savez-vous que je comprends que les étrangers s'indignent ? » Attendant quelque chose du duc, il faisait l'impossible pour le blesser. Mais le duc abondait dans son sens. Quant à la duchesse et à Soledad, elles n'adressaient pas la parole au rhétoricien, et il les avait en horreur, surtout la jeune.

On banderillait encore le dernier taureau, et le duc se levait pour partir : c'est le commun qui sauce son assiette. « Vous serez chez vous dans mon élevage », dit-il à Alban. Soledad était à l'écart. Alban profita de la foule pour partir sans la saluer.

Quelle respiration quand il se trouva seul ! Aux portes des arènes, des hommes et des femmes faisaient queue pour boire une boisson vitriolée, dans le même verre, à la même place, sans être amants. En bas de la rue d'Al-

calá, il laissait venir sur lui les tramways, comme des taureaux ; avec un pan de son paletot, il faisait des passes de cape à des vierges. Sur le toit du Banco de Bilbao, deux hommes nus, en casque à pointe, symbolisaient la Haute Banque. Pleine de lumières dans la nuit et semblable à une cité céleste, Notre-Dame des Communications, bureau de poste-cathédrale, donnait enfin envie de siéger un jour à la droite de Dieu.

II

Le campo de l'Isla Menor, à trente kilomètres de Séville, s'étendait à perte de vue, couvert d'une herbe grasse, au vert profond et presque sombre, nourrie par les inondations du Guadalquivir. Des milliers de fleurs jaunes le piquetaient, que l'illusion de la vue rapprochait, fondait ensemble vers l'horizon, où la plaine devenait un lac d'un jaune aigu. Dans ce lac, comme une île noire, était massé le troupeau des taureaux, sous le ciel vaporeux et calme que traversait un oiseau blanc.

Alban passa la main sous la sangle de sa selle, s'assurant qu'elle était assez serrée, et pour ce geste, où il y avait en effet quelque chose d'une caresse faufilee, la jument frissonna comme une femme. Il ajusta la mentonnière du feutre andalou, gris clair, à la haute coiffe en cône, aux bords larges et rigides. Il noua autour de sa chaquetilla, petite veste s'arrêtant au-dessus des reins, un foulard couleur d'arc-en-ciel, qui empêchait les pans de s'écarter dans la violence du jeu. Puis rendit la main, se porta en avant de la selle, avec un ondoisement dont il se fit plaisir à lui-même, et les quatre cavaliers, — le

duc, Alban, et deux invités, — se dirigèrent au petit galop vers le groupe des fauves.

On allait procéder à la tienta, épreuve à laquelle sont soumis les jeunes taureaux et les jeunes vaches pour être classés ensuite selon leur degré de férocité.

Ils s'arrêtèrent au bord du troupeau. Alban resta un peu en retrait. « Vous pouvez avancer, il n'y a pas de danger », dit le duc. « Je veux d'abord voir comment se comporte ce bétail », répondit Alban, sans en rien faire. Il faut quelque courage pour se montrer si raisonnable. De jeunes serins, on peut en être sûr, se fussent avancés jusque sous les cornes, plus près que les hommes du métier.

Il y avait là une centaine de taureaux et de vaches âgés de deux ans, la plupart noirs, quelques-uns couleur savon, d'autres tachetés blanc et noir, tous ayant très prononcé le type la Cuesta : les cornes dans le prolongement exact de la ligne du dos, ce qui leur met la tête comme en un capuchon, leur donne un air effronté qui les signe de la marque du duc. On eût reconnu tout de suite les taureaux des vaches, à la méchanceté de l'œil chez les mâles. Plusieurs, qui étaient couchés, s'étaient levés à l'approche des cavaliers. Deux se tenaient à l'écart, collés l'un contre l'autre comme s'il y avait entre eux une amitié particulière. Tous regardaient les nouveaux venus sans plus bouger, les flancs haletants de chaleur. Le soleil luisait sur la crête de leurs dos, sur leurs cornes, sur leurs oreilles dont il cernait de roux un côté, sur leurs naseaux humides, sur une bave qui leur pendait du mufle. Et du troupeau montait un universel meuglement très

doux, dans un ton assez haut et plaintif, que traversaient quelques appels plus rauques, semblables aux cris d'un oiseau nocturne. Quatre bouviers à cheval encadraient la horde. D'autres, à pied, étaient appuyés sur leurs longs bâtons, les mains au menton, avec la pose classique qu'ont sur les vases à figures noires les héros à barbes violettes. Et tous, hommes et bêtes, étaient immobiles, comme ceux qui vivent en compagnie de l'éternité.

Le duc poussa son cheval, et conféra avec le bouvier-chef, celui qu'on appelle le conocedor, le connaisseur. Une inquiétude légère parcourut le troupeau. Des bêtes s'affrontèrent en meuglant. Une vache se gratta le frontal avec un sabot de derrière. Un taurillon, qu'un taon avait piqué à l'anus, s'enfuit en dressant la queue.

Quand on se retournait sur sa selle, on voyait au plan le plus lointain la sierra de Ronda bleue de mer, déjà détachée du paysage, faisant partie du ciel. A trois cents mètres, une petite estrade où étaient visibles d'autres invités, frémissait de ses toiles tendues contre le soleil. De nouveaux cavaliers s'en détachaient maintenant et galopaient vers la bouvine¹. L'automobile qui les avait amenés s'en retournait avec lenteur, louvoyant à même la prairie comme un bateau.

Tout à coup, avec des cris et brandissant leurs piques, deux cavaliers firent sortir du lot une vachette, une rousse au mufle rose, et ils la chassèrent devant eux. Elle allait avec une vitesse étonnante, la queue levée à la racine et puis retombant, comme celle des chats dans leurs

1. Mot provençal désignant un troupeau de taureaux de combat.

fuites folles de névropathes. Vite ils la rejoignirent ; l'un d'eux, en plein train, la piqua à la croupe ; elle boula comme un lapin, on la vit les quatre fers en l'air et les pattes raides, et ses sabots brillèrent, frappés par le soleil. Elle resta couchée, la tête haute, cocasse d'ahurissement, comme n'en revenant pas de ce qui lui était arrivé.

Le duc, Alban, et quelques autres avaient suivi de loin la poursuite. Ils arrivèrent quand la vachette se relevait, et que le picador entrait en scène. Mais il n'était pas aujourd'hui celui qui, dans la course, doit fatiguer le garrot du fauve pour qu'il baisse la tête quand le matador enfoncera l'épée. Ces animaux jeunes, qu'on venait de renverser pour les mettre en colère, son seul rôle était d'éprouver la valeur combative de leur colère. Selon la méchanceté des vachettes, on les réserverait pour la reproduction, ou bien, bonnes à rien, on les enverrait à l'abattoir. Et par la même épreuve, cet après-midi, les taureaux seraient classés bêtes de combat de première ou de seconde catégorie, ou bêtes de boucherie. Le duc s'enorgueillissait que, sur une centaine de ses bêtes ainsi essayées, une quarantaine seulement fussent d'ordinaire mises de côté.

Un seul picador allait travailler toute la journée, et sur le même poney blanc, du genre veau, paisible comme ceux qui portent les enfants au Jardin d'Acclimatation. Un caparaçon de cuir, rembourré d'étoffe, lui protégeait l'avant-main. Et pour que les taureaux non plus ne fussent pas sérieusement blessés, la pique n'avait qu'un centimètre de pointe, quand la pointe de combat en a trois.

Le picador avança vers la vachette, qui grattait fébrilement la terre, la petite excitée (ce qu'on appelle en Camargue « tirer la braise ») et la terre lancée retombait entre le picador et elle. « Voilà bien le sexe, pensa Alban. Que d'histoires ! Mais dans le fond, rien. » En effet, la vache n'attaquait pas. Le picador approcha jusqu'à effleurer le garrot de sa pique. Alors elle donna un coup de corne, mais, comme si son audace lui avait fait peur, retira la tête sitôt que la corne eût touché, se jeta de côté avec horreur, semblable au cheval qui se dérobe. Un des cavaliers se détacha et la ramena. Bon gré, mal gré, elle reçut ainsi trois fois le fer. Puis les cavaliers s'écartèrent avec dédain, la laissèrent libre. Elle s'en fut au grand trot par la prairie, vers le troupeau, avec l'allure de quelqu'un qui est bien content d'en avoir fini. Et dans son allégresse elle prenait maintenant les airs vaillants les plus ridicules, après s'être désignée elle-même pour l'abattoir.

Alban la regardait, trottant ainsi dans l'étendue, quand on lui cria : Attention ! Déjà deux autres cavaliers arrivaient à fond de train, encadrant une nouvelle vache. Alban se gara. La vache piquée roula et resta inerte. « Ils l'ont tuée », pensa-t-il. Les hommes avaient mis pied à terre et entouraient la gisante, qui s'était dans sa chute fiché une corne dans le sol, et littéralement clouée. Brusquement elle se dégagea et dans le même instant fonça sur eux, qui n'eurent que le temps de sauter à cheval. A droite, à gauche, elle chargeait. Ce flanc-là contiendrait des braves.

« A vous ! » jeta le duc à Alban. Ils s'en furent vers le

troupeau. Alban cracha dans sa paume, pour y affermir la pique. Avec cette pique longue de trois mètres il se trouvait maladroit. Il était surtout habitué au trident des gardians de Camargue, plus court, plus léger, très maniable : quand la bête poursuivie vous coupe, vous le faites passer en tournant par-dessus votre tête, comme un Indien sa lance de guerre...

Le duc fit sortir une bête. Le même vent les souleva tous trois. La jument s'allongea sans tirer sur le mors, fut une mouvante chose de vitesse, matée et divinement libre sous Alban presque immobile, mais qui aidé le galop par de légers déplacements d'assiette qui sont pareils à la préparation de la volupté. Deux fois il fut sur le point de piquer, et n'osa pas, certain de l'insuccès. Cependant, la tension de se maintenir d'une seule main sur ce cheval véhément, de le guider, de surveiller la vache, de soutenir la lourde pique, de viser, amoncelaient en lui une telle fatigue qu'enfin il fallut se décider. La pique, trop faiblement poussée, dévia ; la vache rua de côté, le cheval fit un écart. Alban dut rassembler les rênes et reprendre son équilibre, cependant que plus loin, d'un coup à la naissance de la queue, le duc envoyait valser l'encornée.

Pendant une heure, ces jeux continuèrent. Lorsque, avant de donner un jugement, ils veulent s'assurer de leur foi mutuelle, les dix rois de l'Atlantide poursuivent avec des piques les taureaux sauvages qu'ils vont égorger, comme on peut recueillir de Platon en son *Critias*. En Crète, des hommes à cheval galopent après les taureaux et, arrivés à leur hauteur, leur sautent sur les cornes, se laissent tomber et les terrassent. Alban sait cela, qui

le possède et qui l'emporte. Trois fois il tenta de renverser une bête et trois fois il échoua. Il était le premier à en rire. Le reste du temps il caracolait autour du picador, pour fermer la sortie à une vache qui eût voulu fuir, ou bien partait à la poursuite d'une qui avait pris du large. Parfois, avec cet admirable mouvement de la bête à cornes qui fuyait et soudain, d'un vif tour de reins, se retourne et fait face, l'une venait sur lui. Alors c'était à lui de fuir, le visage soudain tendu de sérieux, s'amusant à ne pas gagner du terrain, mais à laisser la corne frôler les jambes de la jument, tandis qu'il faisait traîner entre l'assaillant et elle sa pique qui rebondissait sur les touffes d'herbe.

La journée était déjà chaude quand on vit, au loin, une auto s'acheminer vers l'estrade. C'étaient la duchesse et sa fille qui arrivaient pour déjeuner. Déjà les cavaliers, au pas, revenaient. Alban revint le dernier, et il était sombre. Dans cette atmosphère si libre, si rude, si saine, les mondanités allaient commencer.

Dérision ! Au milieu des pâturages et des bêtes fauves, une atmosphère de salon s'installait. Tandis que les domestiques dressaient deux tables au pied de l'estrade, on faisait des présentations. Il y avait là un journaliste de Séville, un Anglais mâtiné de jockey et de séminariste, un jeune homme du Paraguay, avec un ceillet, des rouflaquettes, un sensationnel pantalon de cheval, mais qu'on ne devait pas voir à cheval de la journée. Alban resta à l'écart. Il s'assombrit encore quand on prit place. Les invités étrangers étaient groupés avec le duc et sa famille. Les invités indigènes, acteurs habituels des tientas, composaient une table à part.

Non loin, grave et triste, un lévrier creusait un trou pour ses excréments. Alban s'était acheté ce Galgo, noir, avec ses quatre pieds blancs. Sa poitrine était musculeuse comme celle des hommes ; son museau, cambré à l'extrémité, faisait penser aux beaux profils des Mores. Alban aimait que son Galgo ne fût aucunement servile (sauf aux heures des repas, où les bêtes quittent sans gêne toute tenue). Il aimait aussi, dans une certaine mesure, que son Galgo ne l'aimât pas.

Tout en échangeant des niaiseries avec l'Anglais, Alban commença de prendre conscience d'un fait inquiétant. Alors qu'à la table des indigènes, où il n'y avait que des hommes, tous gardaient leur chapeau, sous le dur soleil, à la table du duc on était tête nue à cause des dames. Un malaise, une anxiété, plus nerveuse que réelle, commença de l'envahir. « Tiendrai-je trois quarts d'heure sous ce soleil ? Si j'ai une insolation ? Ou simplement une migraine qui m'empoisonnera la journée ? » On se souvient que c'était pour une singulière fragilité de la tête qu'Alban avait dû interrompre ses études.

Les plats se succédaient, Alban cessait de parler, incapable de rien d'autre que guetter l'approche du moment où il devrait, toute honte bue, demander la permission de se couvrir. Malheur ! L'Angleterre et l'Amérique latine pouvaient supporter ce que lui, le petit Français, ne pouvait pas supporter. Ah ! il était bien le Français, la petite grenouille intellectuelle, qui n'a de sang que dans le cerveau, qui sort de son bureau et ne peut pas supporter la nature. Il voyait le crâne de l'Angleterre rougir, mais l'Angleterre tenait bon. Quant à l'Amérique

latine, elle avait des cheveux qui lui descendaient sur le col et la protégeaient solidement.

Alban ne mangeait plus : les aliments augmentent votre chaleur. Il ne buvait plus : le manzanilla, avec lequel il ne faut pas jouer, aurait vite consommé sa perte. Son silence augmentant, l'Angleterre et l'Amérique latine s'étaient détournées de lui, et à un bout de la table, écrasé de mutisme, chaque instant de mutisme rendait de plus en plus horrible celui où il lui faudrait élever la voix : « Je vous demande pardon, je ne suis pas habitué... Voulez-vous me permettre de me couvrir... » — Quoi ! qu'est-ce ! d'où sort-il, celui-là ? — Ah ! c'est le petit Français, le bon jeune homme, si insignifiant qu'on l'avait oublié, et qui va défaillir comme une femme. Mais oui, bien sûr, qu'il se couvre ! D'une petite grenouille on n'exige pas la courtoisie.

« Misérables femmes, pensait-il. Toujours à faire du mal aux hommes qui, eux, ont une valeur ! Et qu'y a-t-il dans cette Soledad, qui ne m'apparaît jamais que pour me nuire ? » Et il souhaitait qu'un taureau errant débouchât soudain au coin de l'estrade, où les hommes vivement sauraient grimper. Mais les femmes, empêtrées, subiraient la juste fin de Blandine.

Enfin l'instant vint. Il eut d'abord une angoisse, un spasme qui lui fit porter la main à son col pour faire de l'air (tout cela purement nerveux). A peine avait-il repris contenance, que sa voix, dont on avait oublié le son, tournait vers lui six paires d'yeux intrigués : « Je vous demande pardon... je ne suis pas habitué... »

On se confondit en excuses. Alors l'Angleterre et

l'Amérique du Sud, victorieuses *dead-heat* dans ce match, allèrent elles aussi chercher leur couvre-chefs, en convenant qu'elles avaient eu chaud.

Tout le reste du repas, Alban protesta sombrement. Ah ! que n'était-il à bafrer, couché sur le ventre, avec les petites gouapes qui venaient d'arriver de Séville, — trente kilomètres à pied — dans l'espoir de faire quelques passes de cape aux taureaux de la tienta ! Ou seulement à l'autre table, avec les cavaliers courageux ! Eux au moins parlaient taureaux sans discontinuer. Mais le duc, qui ne voulait pas avoir l'air d'un bouvier aux yeux des étrangers, aiguillait la conversation sur les *grands débats*. Ne s'intéressant à rien de tout cela, ne lisant le journal que d'un œil distrait, il se confinait avec prudence dans l'interrogation. Quel était en somme, selon Mister Bruce, le sens réel des élections anglaises ? A l'autre bout de la table, Soledad grignotait des sucreries, se lèche les doigts, toute pareille (pensait Alban), oui, toute pareille à une petite guenon.

Il y eut un instant bel et étrange, quand tout à coup, à deux cents mètres, on vit un bateau à vapeur apparaître dans la prairie, où il naviguait avec majesté. Le Guadalquivir invisible ! Jamais Alban ne se fût douté qu'il y avait là-bas un fleuve, que rien, vraiment rien ne signalait, de sorte que le navire fumant semblait bel et bien fendre les herbes. Prodige qui eût d'ailleurs paru naturel sur cette terre d'enchantements.

Sitôt sorti de table, Alban s'éloigna des groupes. Il avait hâte d'être en compagnie de ses frères les bestiaux. Aussi bien ce n'étaient plus les vaches qu'on allait combattre,

mais les taureaux magnanimes : adversaires enfin dignes d'un homme.

Les chevaux étaient à l'attache au pied de l'estrade, dansants comme des barques amarrées, — les chevaux, animaux faux sous leurs longs cils, toujours indomptés quand on les monte, toujours expirants quand ils vous mènent à une gare. Il y avait là des purs-sang anglais dressés à la tienta comme ils l'eussent été au polo, des *jacas* indigènes, des croisés arabes. Chacun était là avec son vice : celui qui se dandine à la manière de l'ours, celui qui fait claquer une lippe de gâteaux, celui qui mâche son mors, celui qui donne trois coups de langue à la barre d'appui, puis la mord et tire avec un grognement, « han », puis trois coups de langue encore, puis une nouvelle morsure, et cela sans jamais se reposer. Aucun n'avait de caveçon.

Devant un des chevaux, un invité du nom de Ramon disait au régisseur du duc :

— Celui qui monte cette bête-là, c'est un cavalier.

Le cheval, très campé, était un andalou au nez de mouton, à la croupe ronde et tombante. L'encolure, naturellement arrondie, l'était plus encore par la coupe de la crinière, haute au milieu, rase aux extrémités. La bête craintive regardait de côté, montrant le blanc de l'œil. Une frange de cuir lui tombait sur le front, semblable aux mèches d'un gosse rebelle. Sur son ventre courait une longue veine. Et il y avait sur le museau une autre veine, douce comme celle qui se gonfle au cou des femmes qui chantent.

— Me permettez-vous de l'essayer? demanda Alban

qui, diminué par sa mésaventure, se sentait le besoin de faire œuvre d'homme. Puis, tout cheval qu'il voit, il a envie de le monter. C'est quelque chose d'inconnu à étudier et à soumettre, avec un peu de risque, comme lorsqu'on prend une nouvelle maîtresse.

Il n'était pas en selle que Cantaor — c'était le nom de la bête — piétinait, se traversait. Alban commença l'attaque en lui sciant la bouche de tous ses muscles. Il y eut quelques instants de lutte.

« Non, non, non. Aucune initiative, tu n'en auras aucune. Ce que tu veux, il suffit que tu le veuilles pour que je ne le veuille pas. Je dispose de ta force tout entière, et, quoi que tu fasses, sache-le, ce n'est pas toi qui le fais, mais moi. » Voilà ce qu'il lui dit, avec ses jambes obstinées, ses mains compliquées et dures. A coups d'éperon, et par la seule brutalité — il montait comme un sauvage, mais non sans efficace — il poussa l'animal vers le large. Quand il eut fait ainsi dix mètres, il jugea qu'il l'avait suffisamment maîtrisé, pour ce motif qu'il ne se sentait plus la force de le maîtriser davantage, et il le laissa revenir. Il sauta vivement à terre. Il avait tellement tiré sur les rênes que sa bague lui avait meurtri la main : un peu de sang y paraissait.

— En voilà assez, dit-il à Ramon. Je vous rends ce monstre de méchanceté, dont je ne saurais rien faire.

— Mais vous en avez fait déjà plus que d'autres.

Soledad ! C'était Soledad qui parlait !

— Mon cousin de Alcaya a voulu monter ce cheval et il a été tout de suite jeté à terre. Vous êtes énergique, dit-elle à Alban, en le regardant avec franchise.

Le jeune homme était stupéfait. Jamais Soledad ne lui avait adressé la parole. Et brusquement la louange entraînait en lui et dénouait tout. Il se sentait de la sympathie pour elle.

Il avait le bras passé dans les brides du cheval, qui lui mettait des baisers d'écume sur la manche. Avec la simplicité de quelqu'un qui se sent assez fort pour dire la vérité, le désobligeât-elle, il dit :

— J'ai maîtrisé ce cheval sur dix mètres. Mais je ne l'aurais pas fait aller dix mètres plus loin.

— Croyez-vous ?

Ils revinrent tous trois vers la table, où le café refroidissait. Les cavaliers zézayaient à l'andalouse, langue molle, coulante et imprononcée, où on supprime les consonnes parce qu'elles demandent un peu d'effort, ce que doivent faire aussi dans leur parler les oiseaux. Discrets et gracieux, riant sans cesse de toutes leurs dents, divines de régularité et de fraîcheur dans les mâles visages dorés qu'assombrissaient encore les grandes étendues blanches des plastrons sans cravates, leur élégance naturelle était mise en valeur par la coquetterie nationale : spontanément flamencos ¹, ils prenaient garde de le rester.

Cette ambiance de papotages, qu'un quart d'heure plus tôt il détestait, Alban la trouvait agréable à présent qu'il n'y figurait plus sans quelque honneur. Assis, il croisait les jambes avec la désinvolture des victorieux. L'idée ne lui était jamais venue qu'il pût être énergique.

1. Est flamenco celui qui a le genre, le chic andelou;

Mais la jeune fille lui avait dit qu'il l'était, et maintenant, pardi, oui, il se sentait énergique, et plein de la fierté primitive d'être admiré parce qu'on est fort.

La graisse des flancs du cheval avait mis un enduit blanc à l'intérieur de ses pantalons, que recouvraient sur le dessus les *zahones*, couvre-cuisses de cuir contre le froid et la pluie, analogues à ceux des cow-boys. A ses éperons restaient collés des fragments de chair sanglante et des poils bruns. Il désigna les boutons qui faisaient un ornement au bas des *zahones*, contre les mollets : dans chacun une petite médaille était incrustée.

— Ce sont d'anciennes monnaies grecques de Marseille. Les unes portent une tête imberbe avec une corne de taureau sur le front : c'est notre fleuve le Rhône personnifié. D'autres portent un taureau marchant. D'autres un taureau dans l'acte de donner de la corne. Depuis toujours, dans notre France méridionale, le taureau est un animal sacré. Mes parents me font cadeau d'une de ces monnaies chaque fois que je suis premier en composition...

— Vraiment ? fit-elle, et se pencha pour regarder.

Le mouvement naturel eût été de prendre dans sa main les médailles, pour examiner de près ces choses fines, et certainement, pour ne pas le faire, elle avait dû se contraindre. « Comme elle est réservée ! » se dit-il, avec estime. Il songea à une jeune fille du meilleur monde, et qui, dans un cotillon, lui avait posé la main sur la cuisse, l'avait laissée là.

— Caballeros ! en selle, s'il vous plaît ! criait le duc. On se levait, on remettait les mentonnières, on serrait

la classique couverture sur le coussin, derrière la selle couleur de marron d'Inde, garnie de molleton blanc. Un cheval échappé s'en allait la tête haute, et puis s'arrêtait de lui-même. Les chiens, éternels indiscrets, furetaient parmi ce branle-bas de combat.

— Quel ennui de rester avec ces gens ! dit-elle, en désignant l'Américain et l'Anglais. D'ordinaire je fais toujours les tientas avec mon père, mais aujourd'hui je suis fatiguée.

Il eut envie de lui dire : « Je vais vous tenir un peu compagnie. » Mais non, tout de même, il aimait mieux les taureaux.

Brusquement une idée lui vint.

— Je vais aller jusqu'aux taureaux sur Cantaor.

— Oh ! Mais vous me disiez que vous ne pouviez pas le faire aller dix mètres plus loin que vous n'avez été !

— Je puis essayer.

— Eh bien, je crois que vous réussirez. D'ailleurs, je vais vous regarder, fit-elle avec un sourire.

— Je doute que ce soit suffisant.

L'impolitesse était lâchée. C'était sa réaction instantanée devant ce sourire, ce : « Je vous regarderai. » « Serait-elle coquette ? Elle qui, il y a cinq minutes, m'a paru si réservée ! »

Ramon accepta ; il reprendrait la jument. Ils allèrent vers Cantaor. Avec ses lèvres plissées et, autour de la bouche, ses verrues couvertes de poils comme une vieille gouvernante anglaise, ah, qu'il avait l'air vache ! Il sur-sauta quand seulement on lui posa la main vers l'attache de la cuisse, où les poils changent de sens comme la

limaille de fer sous l'action d'un aimant. Alban allongea les étriers aux vastes planches pour se rapprocher de la monte camarguaise. Là-bas, les cavaliers s'éloignaient et le soleil tapait comme sur un miroir sur le cuir poli des zahones. Et derrière, dans l'atmosphère chaude, l'odeur bonne des chevaux restait.

Alban retomba doucement sur la selle, la bête frissonna, fléchit l'arrière-train mais sans sursauter. Ses oreilles seulement se livrèrent à une gymnastique forcée. Elle avait peur d'Alban et Alban avait peur d'elle, et il était à la fois anxieux et faraud. « Jaca ! jaca ! » lui faisait-il cauteleusement. Il inclina les rênes pour la tourner, d'une seule main, jouant la difficulté. Elle se cabra. Il dut se retenir au panneau de la selle.

Alors, de nouveau, les éperons se fichèrent, serrèrent jusqu'à ce que les muscles tremblassent de fatigue, la bête se contracta sous la douleur, le poing crispé frappa le flanc, tout l'être souffrit de ne pouvoir faire davantage de mal. Qu'il aurait de plaisir à gouverner durement ! Et la bête partit en sautant. Alban, déchaîné, lâcha les étriers pour s'amuser. « Les Achéens dompteurs de chevaux... Les Achéens dompteurs de chevaux... » répétait son esprit, comme une ritournelle, et l'expression homérique le situait dans une longue hérédité, lui donnait une idée fabuleuse de soi-même. Enfin Cantaor s'arrêta, tremblant des quatre membres, d'être ainsi outragé. Puis, sous les actions d'Alban il partit au galop, les oreilles aplaties, dans la direction du troupeau. D'instant en instant il gagnait à la main, et Alban penché, les dents serrées, tout le visage serré, épiait la seconde où ce ne serait

plus lui qui serait maître de l'animal, mais l'animal qui serait maître de lui, et déjà il s'employait vigoureusement à le mettre en cercle. Là-bas, le groupe des cavaliers se rapprochait à la vue. Sous le soleil ardent de deux heures, tout le groupe était immobile, et il n'y avait que les queues des chevaux qui bougeaient. Cantaor arriva, ouvrit cette masse qui se bouscula, dans un cliquetis de gourmettes et de chaînettes d'éperons, comme des houles contraires au fond d'une calanque quand s'imprime au large un sillage puissant.

Alban revint, au pas de Cantaor, dans une détente heureuse, sans cesser toutefois de le bien encadrer, et, par la main, de vérifier à chaque instant sa soumission. Il le tapotait sagement, lui racontait mille histoires, avec une voix paternelle, mais il aurait presque voulu que le cheval recommençât une défense, pour la volupté de lutter avec lui et de le punir. La sensation de virilité qui l'occupait, jamais il n'en avait eu une semblable dans sa vie. Il connaissait ses jambes comme un étau, et se sentait prêt à maîtriser avec elles la Gorgone elle-même. Et tout cela, c'était cette fille qui l'avait fait. Toujours il avait eu de l'hostilité contre la conception chevaleresque du Moyen-Age. Le gentilhomme qui accomplit un exploit pour sa dame lui paraissait diminuer par là son exploit : il était choqué par ces fadaises, et détestait l'état d'esprit qui place l'homme, l'homme fort et raisonnable, sous la suprématie de l'infirmité féminine. Son idéal était la vie antique, où la fleurette fut inconnue. Et voici que maintenant, sous le choc de la réalité, il s'apercevait que le cliché était vrai — comme,

sans doute, la plupart des clichés : pour obtenir l'admiration d'une femme, alors même qu'il n'était pas épris de cette femme, un homme décuplait de valeur. Au petit pas, la chemise traversée de sueur, la main gracieusement sur la hanche, et tandis qu'à chaque pas sa selle craque comme le ventre d'un homme à jeûn, Alban, élève de première, découvre dans le campo sévillan le rôle civilisateur et héroïque de la femme.

— Olé ! cria-t-elle. Le monstre est dompté. Mais ne dites pas que ce n'est pas un peu à cause de moi.

Il y a seulement un quart d'heure, Alban eût renâclé devant cette insistance provocante. Maintenant il dit seulement, en garçon qui aime à reconnaître la vérité :

— C'est vrai que c'est un peu à cause de vous.

Et rentré, lui farouche, dans la vieille tradition de galanterie, il ne déteste pas cela, de se sentir pareil aux autres,

Les voiles de l'estrade claquent comme en pleine mer. Le Galgo dort dans l'herbe, couché en rond, le museau sur sa queue, pareil au serpent mystique symbole du Temps, qui ne finit ni ne commence. Soledad s'est levée et, de la tribune, (où il y a des fauteuils, des fleurs, des vins, des cigarettes), elle tend au jeune homme un de ces petits verres bombés où on sert le manzanilla. Puis elle boit, et dans l'acte de boire elle a un air étonné. Quel romanesque, cet enfant à cheval, et dompteur de chevaux, qui parle à cette fille-fruit andalouse accoudée à un balcon en fleurs ! Cantaor, sous lui, ondule comme une barque, et fait des descentes de main, signe d'apaisement. Éternelle fatuité du cavalier qui parle au piéton : mais qu'est-ce

auprès du vrai vin qu'elle lui verse, qui est de se sentir estimé et de plaire?

A l'autre extrémité de l'estrade, le journaliste entretenait la duchesse. L'homme du Paraguay était en bas, plus loin, avec les aficionados venus de Séville. Il n'y avait près de Soledad que l'Anglais, qui ne comptait pas, et cependant comptait assez pour les couvrir, pour qu'ils ne fussent pas deux à l'écart.

Alban rendit le verre mais ne ramena pas la main. Elle s'arrêta sur le balcon de l'estrade et resta là, et, de toucher ce bois qui portait la jeune fille, c'était comme s'il l'avait touchée elle-même. Il s'était assis en femme sur la selle, pour se reposer. Il voyait tout près de lui, sur l'estrade, les petits pieds. Et, lui qui avait toujours protesté contre la poésie prêtée à la petitesse du pied, qui n'était à son sens qu'une fragilité regrettable, il les admirait d'être ainsi. Et il admirait aussi les mains brunes, potelées, aux doigts pointus, grandes comme celles d'un enfant de douze ans. « Elle était là, pensait-il, et je ne le savais pas, comme ces étoiles dont la lumière ne nous est pas encore arrivée... »

Avec une ingénuité parfaite, avec une confiance brusque de jeune garçon, il lui disait — mais tout prêt cependant à se reprendre, à être plus insolent qu'elle si elle avait fait mine de le dédaigner :

— Comme j'ai pesté contre vous quand vous me cachiez la course, dans la loge, à Madrid ! Et tout à l'heure, quand j'ai cru mourir d'insolation par votre faute ! Mais maintenant je me sens de la sympathie pour vous, parce que vous m'avez fait une louange.

Cantaor arrachait une touffe d'herbe avec un bruit sec, la gardait un instant entre ses dents, comme réfléchissant s'il allait la manger ou non. Alban avait lâché le balcon et retenait une des voiles par son attache qui s'était dé faite. Le vent gonflait la voile, tendue comme une peau de tambour, et l'enfant devait mettre sa force entière pour la retenir. Il lui semblait lutter contre tout le vent de la prairie, et il était surpris de ne pas le vaincre.

Soledad ne répondit pas. Son regard suivait les taureaux qui, une fois tentés, s'en allaient dans la direction opposée au troupeau, se perdaient à l'aventure dans la solitude, redevenaient les princes errants de la plaine.

— Comme c'est joli ! n'est-ce pas ? Ils sont jolis, les taureaux de mon père, n'est-ce pas ?

Elle eût dû pourtant y être habituée ! Mais en elle, comme dans tout ce peuple andalou, qu'il y avait de fraîcheur !

Alban, lui, regardait autre chose. C'était une buée à l'horizon, quelque chose qui tremblait comme la buée qui tremble autour d'une flamme de gaz. Tout à l'heure il l'avait vue au-dessus de la bouvine, et l'avait prise pour les esprits bestiaux. Mais à présent elle tremblait sur un autre point de l'horizon. On eût dit que les herbes faisaient une houle sans se reposer.

— Qu'est cela ?

Elle ne savait pas. C'était peut-être le vent, plutôt la chaleur.

— Regardez, dit-il, comme c'est étrange, tout tremble. L'horizon tremble. Les voiles de l'estrade frémissent. Un frisson — regardez, — court dans la peau de Cantaor.

Mon Galgo — regardez, — a un spasme qui ne s'arrête jamais, même quand il dort, dans le muscle de la cuisse postérieure droite : on croirait le clignotement éternel de la mer. Et à cette heure, vous le savez, les taureaux frissonnent du flanc contre les mouches. Est-ce qu'il n'y a jamais en vous, comme cela, quelque chose qui frissonne ?

Elle rit, sans comprendre cette littérature de collégien, sans le vouloir peut-être.

Alban se rembrunit, car Ramon arrivait. « Peut-on vous redemander Cantaor ? »

Il allait s'écarter de l'estrade, pour descendre. Mais Soledad dit : « Ce brave Cantaor ! Au fond il est *buena persona*. N'est-ce pas, Cantaor ? » Elle se pencha, lui prit la tête dans les mains, et, sans prendre garde aux « Attention ! » des deux hommes, elle eut le temps de lui mettre un baiser sur les naseaux. « Oh ! » dit-elle, avec des yeux écarquillés de petite fille, « c'est doux ! » Et Alban crut lui voir un furtif coup d'œil du côté de la duchesse, comme si elle avait fait là quelque chose de mal.

Ce baiser, c'était lui qui l'avait reçu. C'était à lui qu'elle l'avait donné. Ne l'avait-il pas touchée, elle, en caressant seulement de sa main la rampe de l'estrade ? Il était brûlé profondément. Si brûlé qu'il lui semblait que cet aveu avait été vu par tous, qu'il avait à s'expliquer, et c'est sans croiser des yeux ni Ramon ni la jeune fille qu'il sauta sur la jument et trotta vers les taureaux. Il vit au passage, sur les flancs de Cantaor, deux larges arcs de cercle sanglants qui montaient jusqu'au dos, à vif comme les têtes déchiquetées des coqs de combat : la marque

de ses éperons. Et il lui parut que ce qu'il y avait dans sa poitrine était pourpre comme cela.

Vers lui arrivait au galop, pourchassé, un petit taureau d'un rouge obscur de cuir patiné. Il crocheta avec brusquerie ; le cavalier qui le pressait à gauche fut perdu. Dans une décision soudaine, Alban, que l'obéissance de la jument enivrait après le monstre qu'il venait de quitter, d'une main la pencha, la fit changer de pied vers la droite, et il la mena, la souleva rondement sur le fauve. Il l'atteignit quand les cornes avaient dépassé ; sa pique se planta dans la cuisse gauche et la bête surprise perdit l'équilibre, tomba sur les genoux. Tout de suite elle se releva, mais le garçon avait pris du champ. Pour la première fois de la journée, il avait réussi à renverser un cornu. Et il ne l'avait réussi qu'à cause de Soledad.

Alban était très sujet au vertige, mais à cette heure on lui eût dit : « Vous allez marcher sur le rebord du toit de ce sixième » qu'il y eût marché. Il sentait, il savait qu'il pouvait tout et il était dans l'état second, presque hypnotique, de quelqu'un qui a découvert une recette fabuleuse et en l'appliquant à tout va devenir le maître du monde : cette recette était qu'il n'est plus rien d'impossible à qui a mis une femme derrière soi.

Il observa le petit taureau qui joyeusement chargeait le picador, forçait sur le fer. Ce taureau, quel bijou ! Un amour ! Comme on voudrait le tuer ! — *Ahora !* Oui, c'était le moment. Quand le taureau eut pris les trois piques réglementaires, comme il était franc et ingénu. des amateurs se détachèrent du pied de l'estrade et cou-

rurent à lui pour lui faire quelques passes. Alban en arrêta un. Dans ce pays encore sensible au rang social, l'homme ne discuta pas et laissa prendre sa cape, en échange de la bride qu'on lui mettait entre les mains. Sans jeter un coup d'œil alentour, Alban alla droit vers le taureau, le cita.

Il fut un peu saisi quand la bête arriva sur lui, et d'abord ne fit que se défendre avec la cape, en se dérobant, et ce n'était guère beau. Et puis, voyant le taureau si docile à se laisser leurrer, ses jambes qui dansaient, fuyaient, se stabilisèrent et finirent par se joindre l'une à l'autre, et elles ne bougèrent plus tandis qu'il consommait enfin, parfaitement, la passe dite véronique. Le taureau se retourna sans qu'il eût à l'appeler, et il recommença, tout à fait enhardi, tordant les reins, se soulevant sur la pointe des pieds. Et une troisième fois, avec une haute volupté. Alors un pli secret de sa nature l'avertit que c'était trop bien, qu'il fallait s'en tenir là, ne plus tenter la chance. Il termina la série de passes, non sans quelque gaucherie, car il n'avait plus l'habitude. Le taurillon immobile devant lui, avec sa tête de bébé furieux et ébouriffé, il le trouva si drôle qu'il eut le geste de lui faire une petite caresse sur la joue : « Tout p'tit, va ! Mais oui, t'es joli ! » Puis s'éloigna, dans une conscience divinisée de soi-même.

Le duc et quelques autres, qui avaient fait cercle, sur leurs chevaux, étaient sincèrement étonnés. Enivrante, enivrante, enivrante sensation d'avoir allumé dans les yeux des hommes forts, allumé comme par un commutateur qu'on tourne, cette lueur qu'il y voit

briller et qui est celle de l'admiration. « *Qué alegría !* » « Quel plaisir ! » s'exclame le duc, et Alban est touché. Oui, c'est bien cela, le duc, et tous les autres, ils ont du plaisir d'avoir vu quelque chose qui avait une valeur. Combien de temps ont duré ces trois passes — pas une de plus — qui ont eu une valeur ? Douze secondes environ. Mais dans ces douze secondes, Alban, avec ces gens dont il se défiait, signe un pacte d'amour. Et lui, dans ces douze secondes, pour eux il a commencé d'exister.

Alban, comme tous ceux de qui l'orgueil est dans les profondeurs, avait le triomphe modeste. D'autres eussent insisté : on n'eût plus vu qu'eux. Lui rend la cape, remonte et s'efface. C'est aussi, nous l'avons vu, par une prudence peu commune à son âge : ne risquons pas, en voulant trop en faire, de démolir quelque chose de si bien édifié. Et il évite de retourner vers l'estrade, pour bien des raisons : pour que Soledad l'attende, pour ne pas avoir l'air de quêter de nouveaux éloges, et aussi parce qu'il se sent confus depuis qu'en baisant ce cheval c'est lui qu'elle a paru baiser.

Il y resonge, à ce baiser. Là-bas, il voit Cantaor avec Ramon. Qu'est-ce qui lui vient ? N'est-ce pas une sorte de jalousie ? Ce cheval qu'elle a baisé, entre les mains d'un autre... Il a une impulsion. Il veut embrasser les naseaux de ce cheval, à la place qu'elle a embrassée. Il galopaille vers Ramon qui lui crie (il était loin, tout à l'heure, mais le bruit s'est répandu) :

— Holà ! Il paraît que pour les véroniques vous êtes un vrai Cochero !

— En ce cas, récompensez-m'en : prêtez-moi encore une fois votre bête féroce.

— Mais c'est une passion !

Ramon enfourche la jument et part chevaler les taureaux. Alban tient Cantaor, s'apprête à lui bander les yeux. Le cheval lève la tête, se défend. Et puis, on ne saura jamais comment cela s'est fait, Alban l'a lâché et le voilà parti.

Instant ridicule. Heureusement il y a là un gamin. Entre Alban qui le poursuit et le gamin qui lui barre la route, Cantaor se dérobe et se jette sur Alban, qui a la chance de l'arrêter.

— Muchacho, bande-lui les yeux. Je vais le tenir bien.

Il lui serre les naseaux dans sa paume et, quand c'est fait, le voici qui s'enlève. Cela va bien. Et soudain, un terrible écart, un tête-à-queue. Alban complètement décontenancé perd l'équilibre, se retient à la crinière, vide les étrières. Le cheval part et le cavalier roule sur le sol.

Il se relève, ne sent pas de mal. Là-bas, des hommes se mettent à la poursuite du cheval.

— Il a eu peur de ma muleta¹, dit le gosse.

Pour tenir Cantaor, quand Alban l'aveuglait, le gosse — qui, en somme, a l'âge d'Alban — avait jeté ce qu'il appelle sa muleta. C'est une espèce de loque qui a l'air d'avoir trempé dans du sirop de groseille, ici rose, ici rougeâtre. A côté, sur le sol, il y a un petit bâton qui figure le bâtonnet sur lequel s'enroule la muleta.

1. Morceau d'étoffe rouge fixé à un bâton, et exclusivement employé par le matador, qui s'en sert pour réduire le taureau avant de lui donner le coup d'épée.

— Elle n'est pas belle, ajoute vivement le gosse, comme pour s'excuser, mais mardi j'en aurai une vraie, qui a servi.

Si vous connaissiez bien Alban, vous verriez que ses yeux, de rage, ont verdi, ont pris la teinte livide de la mer en colère. La chute, peu lui importe ; cela peut arriver au meilleur cavalier. Mais ce qui le démonte, c'est le cas de le dire, c'est la rupture du charme par lequel tout lui réussissait. C'est, en trois minutes, ce double échec. C'est sa *recette* qui ne fonctionne plus, Soledad qui cesse d'être efficace. Et elle regardait, sans doute ! Cela ne peut durer ainsi.

Le régisseur du duc ramène le cheval. La comédie du bandeau recommence. Alban a un air féroce. Il commande au gosse :

— Donne-moi ton bâton.

— Oh ! ne le cassez pas !

Il a une cravache, cette fois. S'il bronche, quelle punition va recevoir Cantaor ! Seulement, il se passe quelque chose d'étrange. Alban n'est plus le même. Depuis qu'il est tombé, il a une appréhension qu'il n'avait pas. Le cheval va au pas. Absurdité, sa cravache, il n'ose s'en servir. Et il écarte les jambes pour que les flancs ne sentent pas les éperons.

Un souvenir lui revient. C'est, il y a trois ans, au manège. Alban vient de tomber d'un mauvais canasson. Et, comme aujourd'hui, la cravache en main, il n'ose plus s'en servir. « Tapez ! » lui crie l'écuyer. Il n'ose pas. Dans un rire, un rictus humilié, il crie à l'écuyer : « Il va me fiche par terre... »

Il y a là le régisseur, qui racontera l'histoire, et un

invité, et le gamin, et, non loin, l'estrade avec tous et avec Soledad. Mais Alban n'arrive pas à réprimer son appréhension. S'il frappe Cantaor, s'il le pique, Cantaor bondira et Alban tombera. Il essaye de le faire marcher avec la voix, il secoue faiblement les rênes. C'est une dérision, et pitoyable. Sitôt que le cheval encense, il prend peur et tire sur les rênes, parce qu'il s'y cramponne. Quel combat en lui ! « Ce n'est qu'une affaire de volonté. Allons ! » Mais sa volonté fuit, tout fuit, tout Alban est une seule dérobadé. Et puis brusquement, craignant que, dans ce dernier instant, le cheval le surprenne, il saute à bas.

Aux hommes, il s'excuse sur sa chute : les reins, la colonne vertébrale lui font mal. L'invité retourne aux taureaux. Le régisseur remmène Cantaor. Alban revient à pied vers l'estrade, au côté du muchacho. Et avec celui-ci, parce qu'il est de son âge, il ne feint plus.

— C'est parce que je suis tombé. Ce qui ne me faisait pas peur avant me fait peur maintenant.

Sa soudaine sympathie pour Soledad, leur conversation à l'écart, le baiser au cheval, tout cela lui semble effacé par un coup d'éponge. Comment sont-elles sorties de sa bouche, les paroles sur le tremblement ? On le tuerait qu'il n'en pourrait plus prononcer de semblables. Il est amèrement déçu. Le pouvoir de cette femme, il y a cru, et il retombe. Il a de la rancune contre elle, comme si elle l'avait trompé ; et de la honte pour s'être laissé prendre à une illusion d'enfant. Il songe qu'il y a six mois, commençant à apprendre le tango, à chaque leçon il

s'énervait davantage, craignait davantage de se tromper, si bien que, subissant un lent envahissement de la crainte, à la cinquième leçon il dansait moins bien qu'à la seconde. Ainsi avec ce cheval. Sera-ce ainsi, demain, avec les taureaux ?

Au pied de l'estrade, Soledad se délassait les jambes à marcher un peu. Elle accueillit Alban avec tout ce qu'il fallait de félicitations pour ses véroniques et d'intérêt pour sa chute. Mais Alban était gêné comme quelqu'un qui a un bouton à la figure, et il détournait la tête.

Autour d'eux, les aficionados de Séville les contemplaient à la dérobée ainsi que des êtres d'un monde supérieur. Alban regarda le garçon qui avait rattrapé Cantaor et, une fois de plus, fut émerveillé par la jeunesse andalouse. Comme elle commente ce mot exquis, *airoso*, qui signifie à la fois « gracieux » et « aéré » ! Dans un teint doré et uni, sans autre faille qu'une cicatrice au coin de l'œil droit, il avait de grands yeux vert clair (de l'or vert incrusté dans l'or rouge de la peau), chargés d'éclat et d'ombre, le nez aquilin qui rappelle l'homme dans la femme ou dans l'enfant ; ces dents, une actrice eût donné sa fortune pour les avoir. Et par là-dessus, — ô étonnement — des cheveux châtons tirant sur le blond, qui continuaient la clarté du visage. Et ainsi, avec le corps gracile, les mains et les pieds menus de l'Orient, on eût dit, à cause de ses cheveux blonds, un de ces enfants mores de haut sang, princes sordides sous la jellaba bleue, qui comptent dans leur ascendance quelque chrétienne capturée, les beaux soirs de conquête, sur les rivages de la mer sarrasine et latine. Et les vêtements

haillonneux, la casquette de travers, la cigarette au coin de la bouche laissaient intact ce qui ne s'acquiert pas : la *casta*, — toute la race de la vieille terre des Césars et des Califes, toute une hérédité de principauté et de poésie. Et on imaginait qu'il rendait noble tout ce qui naissait de lui.

— C'est d'un taureau ? lui demanda Alban, désignant la cicatrice.

— Oui, à Cória. Il a marqué la place pour que les autres la retrouvent.

Alban pensa qu'il devait avoir un sang parfumé.

Le garçon s'éloigna, car non loin on piquait un taureau, et il voulait le toréer un peu.

— Ils sont assommants, dit Soledad. Aujourd'hui, encore, ils se tiennent, parce que nous avons obtenu d'avoir deux gardes civils. Mais il fut un temps où ils paralysaient positivement la *tienta*, se mettant une vingtaine autour des taureaux. Mon père, en invitant les gens, était obligé de dire : « Nous tenterons quarante bêtes, à condition que la racaille de Séville ne me force pas à arrêter avant. »

Le taureau avait reçu ses piques et les jeunes gens lui faisaient des passes de cape. Tous voulaient le travailler en même temps et, à deux mètres des cornes, ils se disputaient à qui prendrait la *muleta* et s'empoignaient : le taureau, fonçant, les départageait. Toujours ils finissaient par être affreusement piétinés, se relevant d'ailleurs sans paraître avoir de mal. Un des cavaliers restait auprès du jeu, pour les éloigner quand le taureau commencerait de se fatiguer. Et comme souvent les garçons étaient

cachés dans les hautes herbes, il y en avait qu'on ne voyait qu'au moment où ils se levaient, le taureau arrivant sur eux : on eût dit qu'ils jaillissaient hors de la terre.

Or, ce taureau n'était pas commode. Peu à peu, il s'était si bien rapproché de l'estrade que Soledad et les autres y étaient remontés ; la valetaille était rentrée dans un abri barricadé de fortes poutres ; les gardes civils avaient mis un pied sur le rebord de l'estrade et d'une main tenaient la balustrade, prêts à grimper si le taureau venait trop près. Quant aux amateurs, plus d'un parmi eux, sans doute, eût bien voulu en faire autant. Mais tous, impitoyables, les renvoyaient.

— Vas-y maintenant, au taureau, puisque tu es venu pour cela !

— Eh bien, ce n'est pas cela que tu attendais ?

— Est-ce pour cela, feignant, que tu as mangé les jambons du señor duc ? lançait un domestique, regardant à la dérobée la duchesse, pour se faire bien voir : en effet, les amateurs avaient déjeuné avec les reliefs du repas. Il n'y eut pas jusqu'au jeune homme du Paraguay qui, un des garçons s'étant accroché à l'estrade, ne lui frappât sur la main avec un rire dégoûtant pour le faire descendre, comme ces esclaves armés de fouets qui rejetaient dans l'arène les bestiaires pris de panique devant les fauves. Alban en fut indigné. Il savait ce que c'est que d'être *face à face*. Ce n'était pas à un étranger, et qui n'avait pas été une fois au taureau, à se permettre cela avec un indigène.

Bientôt on vit le taureau, à quinze mètres de l'estrade, fourrager par terre dans un chiffon rose avec insistance.

« Quelle ardeur ! » dit Alban, s'amusant de cette fureur stérile. Soudain son visage s'immobilisa : quelque chose bougeait sous le muleta. C'était le garçon qui avait tenu Cantaor. Combien de temps cela dura-t-il ? Très longtemps, certainement plus de dix secondes. Le garçon s'était à demi accroché aux cornes, et les cornes le secouaient à droite, à gauche. Alentour, trois amateurs ne bougeaient pas. Le régisseur, sur son cheval, pique en main, regardait, comme s'il se fût agi d'un spectacle quelconque, bien que de sa pique il eût pu détourner l'animal. Et à six pas du taureau et de sa proie, avec une haute et insolente indifférence, un chien blanc mâcheur d'herbe, vautre, avait l'air de rire.

Le temps d'un éclair, Alban eut l'impulsion de courir, d'arracher sa cape à l'un de ces amateurs froussards, et de s'interposer. Il ne le fit pas. Quelque chose le paralysait. Sans doute le respect humain, la crainte d'avoir l'air de faire du zèle, d'être assez naïf pour prendre au sérieux cet incident aussi commun par sa fréquence que par la qualité de la victime. Enfin le garçon se libéra et revint. Au haut de la cuisse, le pantalon et la chemise étaient décousus sur quinze centimètres, et on voyait sur la peau, non une blessure, mais une érosion rouge et ardente.

Un rire unanime agitaient valetaille, gardes civils, invités, et la duchesse, et Soledad. Il n'y avait qu'Alban et les compagnons de Jesús (c'était le prénom du garçon, il venait de l'entendre nommer¹) qui ne riaient pas. Alban dit à Soledad, avec une certaine violence :

1. A Séville, *Jesús* se prononce à peu près, en aspirant fortement l'H : *Hoçou*.

— Je ne vois pas ce que cela a de risible. On aurait mieux fait d'aller à son secours. Il aurait pu aussi bien être tué. Que des Parisiens eussent ri, c'eût été qu'ils ne comprenaient pas le danger. Mais les gens d'ici, tout de même, savent ce que c'est qu'un taureau !

— Bah, c'est avec les pantalons déchirés qu'on fait les toreros. Ne vous attendrissez pas : ils sont habitués.

Alban ne répondit pas. Chez tous ceux de l'estrade, et surtout chez les deux femmes, il croyait deviner le désir vague de voir couler du sang, pourvu que ce fût du sang plébéien, et non celui des señoritos.

Maintenant c'était le crépuscule, un crépuscule sans un nuage. Le ciel uniformément bleu jaunissait vers l'horizon, comme si la terre irradiait le ciel avec l'infini éclatant de ses boutons d'or. Chaque touffe d'herbe faisait sur le sol sa petite ombre bleue. Chaque pierre avait sa tache de soleil. Vers le troupeau, un mouvement indiquait que le travail était fini. Un froid subit tomba, sitôt le soleil disparu. Alban passa son court paletot andalou au col de fourrure. Qu'il était mal satisfait des autres et de soi-même ! Avait-il froid du crépuscule ou de contrariété ? Près de lui, Soledad frissonna, dit :

— Le froid tombe brusquement...

« Elle veut que je lui prête mon paletot », se dit Alban, et fit celui qui n'avait pas entendu.

Là-bas, le troupeau se mettait à bouger. Les princes de la plaine avançaient à contre-jour, le mufle bas, dodelinant la tête majestueusement, rythmant de leurs têtes leur marche souple dans sa lourdeur. Ils avançaient

comme des choses qui vont vers un but très précis, les uns seuls, d'autres en paquets, et d'autres de front, un peu séparés, semblables à des tanks par leur lenteur, leur mouvement noir, farouche et continu.

— J'ai froid, dit Soledad. J'ai envoyé chercher mon manteau dans la voiture, mais que c'est long !

Elle regarda autour d'elle. Parmi les hommes, beaucoup n'avaient pas de manteaux, d'autres n'étaient pas revenus.

— Voulez-vous prendre le mien un instant ? dit Alban, le visage détourné.

— Je ne puis vraiment pas vous refuser.

Après un instant elle ajouta : « Cela ne vous gêne pas trop ? » du ton de quelqu'un qui se souvient qu'il faut être poli.

Il le lui donna, avec l'air d'un homme qui enlève sa veste avant de se mettre sous le couperet de Deibler.

Lui aussi, alors, se mit à avoir froid, un froid imaginaire, on peut le croire, mais qui n'en était que plus cruel. Après avoir failli lui donner une insolation, elle allait lui faire attraper une bronchite... Ah ! le génie d'Ève était vraiment une chose pas ordinaire.

Pressée par les bouviers, la horde commença de galoper. Les dos de trois cents bêtes — il en venait de plus loin, qui n'avaient pas pris part à la tiente — se balancèrent sans unisson, sur un rythme pendulaire et pesant. La noire masse roulait sous le ciel devenu rouge, comme une île qui serait partie à la dérive en se morcelant, comme ces étendues de plantes sombres, errantes par l'océan, qui faillirent entraîner la flotte de Colomb. Un oiseau

poussait un cri lugubre, et la plaine battue faisait un grondement. Peu à peu le troupeau s'allongea. Il passa ainsi tout entier, aux cris gutturaux des bouviers, semblable à la charge finale dans les revues.

Contre le ciel, appuyés sur leurs piques, se découpaient les cavaliers pasteurs. Ils restèrent longtemps à regarder, jusqu'à ce que le troupeau entier ne fût plus au loin que la ressemblance d'une forêt, ne fût plus que la ressemblance d'une haie mouvante. Tous ces hommes, pour qui ces spectacles étaient familiers, n'étaient pas blasés sur eux, et chaque soir ils les contemplaient avec un amour jeune. Pour eux, comme pour les hommes de Camargue, la poésie de la terre natale n'était jamais usée.

Et puis les cavaliers revinrent, et on entendait le clapotement des chevaux dans les herbes bruissantes. Ils descendirent, firent quelques pas lourdement, engourdis. Sur les poitrails des chevaux, sur le carapaçon du cheval du picador, coulait une écume blanche si épaisse qu'on l'eût recueillie à la cuiller. Tout à l'heure, les poitrails fendaient comme des proues les vagues du troupeau : on eût dit à présent que c'était l'écume de ces vagues qui leur était restée. Et les hommes les bouchonnaient un peu avec des poignées d'herbe. Chaque monture portait les blessures rouges de l'éperon, ou simplement des étriers de fer. Cantaor, plus qu'un autre, avait les flancs rougis de bas en haut. « Voilà une bête qu'il va falloir laisser reposer huit jours », dit quelqu'un. Alban pensa que ceci était dit « pour lui ».

Les cigarettes s'allumaient. Les autos arrivaient en

ronflant. On se disait au revoir. On rendit à Alban son paletot. Il eut un soupir de soulagement quand il constata que Soledad ne serait pas dans la même voiture que lui.

La caravane d'autos s'ébranla pour le retour. L'auto du duc la menait, et le duc conduisait, avec Alban à son côté, et par derrière des serviteurs. Et dedans il y avait encore, le mufle sur les genoux d'Alban, un bébé taureau de deux mois, qu'on amenait à Séville chez le vétérinaire. Le duc avait d'abord voulu qu'il fût pris par les serviteurs, mais Alban avait supplié. Dans son déplaisir de ce soir, cette vie sainte sous ses mains était son unique consolation. Déjà la bestiole faisait un œil blanc et féroce ; sur son front velu, ses cornes naissantes pointaient comme celles du *Moïse* de Michel-Ange ; ses sabots avaient la limpidité de l'écaille. Elle couvrait ou découvrait, selon ses mouvements, une plaque fixée dans l'auto et représentant le Sacré-Cœur. « Deux ans, pensait le jeune homme, et cette faible vie, que je serre contre moi comme celle d'un chien, pourra être meurtrière d'hommes. » Derrière, un serviteur retenait à deux mains le Galgo, car chaque fois qu'Alban se retournait, le chien levait vers lui ses yeux brun sombre et sa gueule ouverte, pour lui demander la permission d'étrangler le petit taureau.

Pas de route. L'auto naviguait à même la prairie contournant les bouquets d'arbres, traversant les fossés pleins d'eau, dans la nuit descendue. Le duc et Alban causaient chevaux. « Veragua, sa rocaille de Castille ne peut nourrir que des bêtes ayant soixante-quinze pour cent d'arabe... Le mustang se défend d'abord, mais quand il est dompté, il l'est bien ; le camargue, au contraire

vous fera des rosseries dix ans durant... » Soudain, les serviteurs avertirent qu'on avait perdu de vue la seconde voiture, qui n'avait pas de phares. On arrêta. Alors une petite forme sauta des ressorts arrière et s'enfuit. Dans l'obscurité, on l'eut bientôt perdue de vue.

— C'est le polisson qui a été roulé par le taureau, dit un serviteur en riant.

— Jesús ! pensa Alban. Ainsi ils étaient là à causer, et ils transportaient avec eux cette vie jeune et inconnue... Que cela était étrange ! Alban se sentait bien du remords envers le gamin : de ne pas l'avoir secouru, de ne pas lui avoir donné deux pesetas sous prétexte qu'il avait tenu son cheval, en réalité pour le pantalon déchiré...

— On pourrait peut-être voir s'il est blessé un peu sérieusement, dit-il au duc, et s'il l'est, le prendre dans la voiture avec vos gens...

— Non, non, dit le duc d'une voix décidée. Après cela, pour une égratignure, ils penseront qu'ils ont droit au retour. Croyez-moi, ces garçons ne sont pas intéressants.

— Songez à ce que cela peut être de faire trente kilomètres à pied, si seulement on traîne la jambe.

— Ne craignez rien, il trouvera bien moyen de se faire ramener.

La voiture repartait. Alban eut un serrement de cœur en songeant à la forme blessée qu'on abandonnait aux mains dures de la nuit. Il trouvait que le duc avait été singulièrement moins sévère pour les amateurs qui sautaient dans l'arène à Madrid. Il en connut bientôt la raison.

— Savez-vous, dit le duc, que ces gens-là, il y a un an,

m'ont tué une bonne vachette? Oui, à force de la travailler à la cape, ils l'ont fait crever, d'épuisement.

Alban ne répondit pas, et ils ne dirent plus rien. Il caressait le front obtus du taurillon, la tête aimée et ennemie. Il songeait à Jesús, au collègue, à bien des choses ; il était plein de mécontentement et de regrets. Enfin les maisons de plaisir mirent leurs blancheurs crues sur chaque bord de la route. On entra dans Séville nocturne, pleine de l'odeur du poisson chaud.

III

« A Rome, l'école des bestiaires était sur le mont Cælius. » Alban se répétait cette phrase rescapée de manuel, chaque matin, en allant à l'école des bestiaires, c'est-à-dire à l'abattoir municipal, au delà de la Porte de la Chair. Comme celle des « Achéens dompteurs de chevaux », elle le jetait automatiquement dans une vie plus noble. A l'abattoir, pour quelques douros, les garçons lui cédaient les bœufs désignés. Liant la muleta, il se profilait à quatre pas et enfonçait l'épée, aussi près que possible de l'endroit qu'on nomme la croix, parce que c'est là que la colonne vertébrale croise la ligne prolongée des palerons. Quand la brute semblait touchée à mort mais ne tombait pas, il tentait le descabello : ce coup, porté entre les cornes, tranche la moelle épinière et foudroie. Un tel entraînement, auquel se livrent dans les mêmes conditions beaucoup de matadors, lui conservait une main forte et habile pour le jour où il travaillerait les bêtes de combat.

Il les aimait trop, en effet, ces bêtes, pour pouvoir rester longtemps sans les tuer. Il n'y a que la possession qui délivre. Ici, la possession, c'était l'acte de tuer, variante de l'autre sacrifice. D'ailleurs, sitôt que nous dési-

rons, nous voulons torturer. Les peuples primitifs adoraient le fauve qu'ils chassaient. Le taureau Apis, expression la plus parfaite de la divinité sous la forme animale, les prêtres, au bout d'un certain temps, le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil. Alban se souvenait de son malaise physiologique, dans le pays d'Oc, devant des taureaux auxquels il devait planter en guise d'épée le « simulacre » : bâtonnet qui en touchant l'échine y fixe un flot de rubans. Ce qui le tourmentait alors, c'était d'être privé de la décharge nerveuse que procure la lame qui s'enfonce, c'était cette anxiété de la chose pas consommée qui épuise les toucheurs de jeunes filles... Quel énervement en sortant de ces demi-courses, quelle exaspération malfaisante et quel manque de repos !

Profonde était la nécessité du meurtre bienfaisant, du meurtre vraiment créateur. Le culte de Mithra apparaissait toujours vivant. Adolescent, vêtu d'étoffes transparentes, coiffé du bonnet de Ganymède, Mithra luttait d'abord avec le Soleil, et voici qu'au fond de la lutte se modelait une sorte d'amour : Mithra nouait avec le Soleil une amitié merveilleuse, fortifiée d'une alliance solennelle. Il était nommé « l'ami ». Puis, avec l'aide de son chien, il poursuivait le Taureau sacré, le domptait, l'entraînait dans son antre. Là il recevait du Soleil, par la voix d'un corbeau, l'ordre de le tuer. Il en souffrait, car il l'aimait, ce fauve. Combien Alban comprenait cet amour, et que pour s'accomplir il dût tuer, et l'expression du jeune dieu — dans le bas-relief de Neuenheim, par exemple, — qui détourne la tête au moment de férir avec un admirable geste de désespoir ! Combien elle

était la sienne propre ! Mithra, malgré lui, tuait donc le Taureau, mais voici que de son sang sortait le vin, de sa moelle le blé et tous les végétaux, de son sperme toutes les bêtes bonnes aux hommes. L'acte sanglant suscitait tous les biens de la terre, la corne taurine devenait le symbole de l'abondance. Et demain, à la fin des temps, Mithra viendra de nouveau sacrifier un Taureau divin. Et du sacrifice ne sortira plus cette fois la vie terrestre mais la résurrection des corps et des âmes, avec les châtiments et les félicités éternels.

Alban sentait remuer dans ses entrailles et dans son esprit la religion qui avait enivré les légions romaines et dont chaque ville de notre vallée du Rhône conserve une pierre. Dans sa nature très sensible aux signes, des concordances faisaient leur fruit. Mithra naissait d'un roc, — et lui, ne disait-on pas qu'il était dur comme une pierre ? Mithra naissait avec en main la torche et le couteau, — et les armes des Bricoule portaient la flamme et l'épée. Mithra avait son chien fidèle, — et Alban avait le sien. Mithra, dans le Pont, était représenté à cheval, — et Alban était un tyran de chevaux. Mithra consommait l'immolation dans la fleur de son adolescence, — et Alban était adolescent. Mithra avait conclu un pacte avec le Soleil, — et Alban était un enfant solaire. L'initiation mithriaque se faisait le 20 avril, — et Alban était né un 20 avril. Enfin c'étaient les stoïciens qui avaient mis en système les traditions sacrées du mithraïsme, — et Alban, dès alors, faisait du stoïcisme sa doctrine de chevet, trouvait son pain moral chez Épictète et chez Senèque le Cordouan.

Mais ce qui le travaillait le plus dans les cultes de Mithra et de Cybèle, et dans leur taurobole, c'étaient les deux générations mystiques : génération de l'amour par le combat, et puis génération de la vie riche par l'acte exterminateur, qui était aussi régénération personnelle dans le sens où l'Apocalypse avait dit : « Lavé dans le sang de l'Agneau », et saint Jean : « Le sang de Christ nous purifie. »

Vers le milieu de la matinée, sortant de l'abattoir, le jeune homme prenait en face, par la grâce du Colonel, un des chevaux de la caserne de cavalerie, et, cape et muletta sur le troussequin, s'en allait vers le campo. Il sortait de Séville par la route de Dos Hermanas, dépassait les ventas blanches et mauves, traversait le pont par-dessus l'oued où des ânes s'abreuvaient sous les palmiers, près de chèvres roses agenouillées pour brouter. La route courait entre des agaves, des figuiers de Barbarie aux gris bleuâtres de choux. Au delà s'étendait l'Andalousie heureuse, d'une admirable simplicité dans ses lignes comme dans ses couleurs violemment tranchées : rouge et verte avec quelques maisons très blanches, sous le grand ciel bleu. Mars s'épanouissait, plein des amours des faucons.

Sur la route il croisait des paysans aux faces mores ou romaines, poussant d'arre — l'errha ! des Arabes — leurs bourricots, des gamins aux traits fins et purs, pleins de câlinerie entre eux, des terrassiers, incomparablement

plus nobles qu'aucun homme du peuple chez nous, et qui allaient travailler dix heures, dont sept de suite, sous le soleil de plomb : les Andalous sont fainéants, comme on sait. Et c'étaient des hommes, toujours des hommes, comme en Orient. On ne rencontrait de femmes que les Gitanes jaunes et poisseuses, sentant fort, aux cheveux durcis de saleté. Elles traînaient des mâles pas beaux, qui avaient le type des parias de l'Inde.

La droite du chemin était le côté sacré. C'est par là qu'en s'enfonçant on atteindrait les princes de la plaine. Bientôt Alban y galopait. Un sentiment religieux maintenant l'envahissait, le même qui, des milliers d'années avant notre ère, avait courbé les hommes de Thessalie et de Crète, d'Égypte et de Perse et d'Asie Mineure, devant le Taureau déifié ; et il tournait la tête à droite, à gauche, avec la vivacité de l'oiseau, comme un jour il devait interroger l'horizon muet pour y découvrir les lignes allemandes. Tout à coup il haussait les rênes, s'arrêtait. Là-bas, des petites taches noires disséminées. Il regardait. Alors il remarquait que deux taches, d'abord assez distantes l'une de l'autre, s'étaient rapprochées. C'étaient bien les taureaux. Le rythme de son cœur se précipitait.

Les premiers jours son obsession lui fit faire d'étranges erreurs. Une fois il avança longtemps dans un respect ému, se croyant en vue des taureaux célèbres de Miura, qui passent pour les plus fiers d'Espagne, et enfin il reconnut des chevaux ! Une fois il sursauta en entendant, tout près de lui, un beuglement... C'était la sirène d'un vapeur qui remontait le morne Guadalquivir.

4 Au loin chantait la symphonie coutumière : le bleu du ciel, le jaune étendu des boutons d'or, et dans ce jaune les taureaux éclatants de noirceur. Et, derrière, quarante-cinq kilomètres en profondeur de *latifundia* humides — *las Marismas*, — les marais nourriciers de bêtes sauvages, et qui ne s'arrêtent que dans la mer. Ici déjà, autour des touffes d'herbe, la terre imprégnée gardait les empreintes des chevaux et des cornards. Elle miroitait, couverte de bulles qui pétillaient et crevaient, et les creux des empreintes avaient au fond un peu d'eau. Le Galgo y pataugeait, mettant à ses quatre pieds ronds de petits souliers de boue. Parfois des lagunes s'étiraient ; on en distinguait les gués aux piétinements qui les abordaient ; ridées sur leur surface, il fallait y jeter une touffe d'herbe pour savoir si c'était par le vent ou par le fleuve voisin et caché. Alban, avec prudence, y entraît son cheval, qui n'avait pas le pied infailible des camargues. Ils traversaient dans une petite tempête de bouillonnements, car la bête faisait joujou et Alban la laissait faire, content de la voir heureuse. Sortis, comme elle avait trempé le bout de sa queue, elle s'en battait la croupe pour l'égoutter, tandis qu'une buée s'élevait de ses jambes chaleureuses et fraîches.

Maintenant on voyait bien les taureaux. Alban discernait leurs cornes claires, leur pelage luisant. Les sonnaïles des cabestros, bœufs domestiques dressés à conduire les taureaux sauvages, emplissaient l'air de bénédictions, chacune avec une voix différente. A deux cents mètres d'eux il entravait son cheval, prenait la cape et la muleta qu'il remplaçait sur le troussequin par les za-

hones trop gênants, puis urinait sous l'effet de l'appréhension. Et il guettait, attendant qu'un taureau, pas trop gros, s'éloignât assez du troupeau pour qu'il pût l'entreprendre avec la cape, comme demain il attendrait pendant des heures qu'une femme fût isolée pour l'aborder.

Dans les environs, pas une âme. S'il eût été blessé, qu'eût-il fait ? Il y avait songé plus d'une fois.

Enfin, un taureau s'écartait. « A la grâce de Dieu. Sainte Vierge de la Macarena ! » murmurait le garçon, et allait vers lui, glissant de côté des regards furtifs, dans sa crainte que par derrière un autre lui arrivât sur le dos. La brute l'apercevait, dressait la tête d'un air à la fois inquiet et provocant, et on eût dit que ses cornes ne pointaient que depuis un instant, comme pointent les oreilles du cheval surpris. « Vais-je attaquer ou fuir ? » se disait-elle. « Vais-je fuir ou attaquer ? » se disait Alban. Parfois elle fuyait et Alban, venu pour la combattre, ne pouvait s'empêcher de pousser un soupir : « J'ai fait le nécessaire... » Parfois elle baissait la tête trois ou quatre fois, en soufflant à chaque fois, comme un vieux monsieur important qui étouffe de rage, et son œil devenait si méchant qu'on voyait tout de suite qu'elle était un diou. Elle fonçait. Alentour, c'était une solitude éperdue. Au-dessus du duel, comme le danseur environne de cercles sa compagne dans la flamenca, tournait avec une lenteur affreuse un épervier.

Le soir, après avoir, dans une taverne qui sentait l'anis, mangé sur le pouce un gâteau de poisson frit par

crainte de rencontrer des Anglais s'il retournait à son hôtel (l'Anglais de palace vous souffle la fumée de sa pipe dans la figure ; l'Espagnol de taverne, pour s'asseoir seulement en face de vous à la table commune, vous demande votre permission), Alban se mêlait aux bestiaires.

La rue des Serpents en était pleine. De loin il les voyait attablés au café. On se saluait en élevant la main à la hauteur du visage, parfois en faisant remuer les doigts d'une façon enfantine et gentille. Il venait s'asseoir. Non, il ne prendrait rien. Mais on insistait : « Le señor est Parisien. Apportez-lui donc une absinthe. » Par timidité de jeune homme, Alban n'osait refuser la saloperie, essentiellement française, paraît-il, et qu'il eût voulu jeter sous la table, étant plein de bons sentiments sur ce chapitre-là.

Ils avaient des doigts velus et couverts de brillants, les cheveux ramenés, des yeux bridés et aigus de Japonais, sous des sourcils broussailleux, des dents bien rangées et propres, un plastron sans cravate, avec une chaînette seule entre les deux pointes du col mou. Chacun pérorait, annonçait combien il était payé, en doublant, triplant la somme, empêchant les autres de l'interrompre, se faisant soudain un visage de bois quand l'un d'eux disait qu'il avait fait ceci, cela, comme si c'était une part de sa propre gloire qui lui était enlevée, redoublant alors de hâbleries : « Ce jour-là, il n'y en a eu que pour moi... Sorti sur les épaules... » Il tirait de sa poche un paquet de lettres noires de crasse : « Vous pourriez croire que je suis un farceur. Tenez, justement j'ai sur moi... » Il exhibait une lettre d'impresario : « Mon cher Juan, je suis au regret que des

engagements antérieurs ne me permettent pas de t'engager cette saison-ci, mais tu peux être sûr que l'année prochaine... » — « Vous voyez, l'année prochaine... », concluait l'homme avec triomphe.

Autour du beau parleur restaient silencieux, le feutre rejeté sur la nuque, les hommes plus simples ou plus humbles, picadors, banderilleros, matadors âgés et sans engagements, bonshommes aux yeux chassieux, à têtes de famine et de syphilis, défigurés par un coup de corne ou par la malchance qui met des rides tombantes aux coins de la bouche. Certains, non invités, rôdaient autour de la table, attendant qu'on les y priât, avec des rictus de clowns sombres ou de vieilles petites tapettes, que démentait l'anxiété des yeux. Mais le picador Cachorro, président du syndicat des picadors, et qui a l'air d'un jésuite « bien », connaissait les nuances sociales et le pauvre diable ne s'asseyait pas. Parfois, au contraire, un amateur enthousiaste, avec l'audace que donne un sombrero clair et des bottines vernies, demandait la faveur de payer une tournée. Il fallait la lui rendre. Et lui aussi avait toréé, lui aussi avait été, un jour, sorti sur les épaules... Alors, dans le fond, piqué au vif, quelqu'un renchérisait : « J'étais engagé pour deux courses, on m'en a fait donner huit ! »

Les verres de manzanilla se succédaient, qu'on sert avec des olives pour raviver la soif. Deux mains baguées saisissaient en plein une portion de poisson frit et la portaient aux lèvres : plaisir diminué par le fait que pendant un instant il empêche de parler. Dans leur excitation et leur bonne nature, certains de ces hommes, qui avaient

vu Alban trois fois, l'appelaient « el señó'Alban » ou même « Alban » tout court, et par moments le tutoyaient ; et je te tape sur l'épaule, et je te tape dans le dos. Entre eux cependant, quand ils ne se tutoyaient pas, ils se donnaient solennellement du señor — *si, señó ; no, señó* — même s'ils se retrouvaient chaque soir. La casuistique taurine battait son plein. Sur la question de savoir si Pastor avait donné une estocade « en même temps » ou « à la rencontre », on discutait comme les Pères de l'Église grecque sur la question de savoir si Notre-Seigneur, en entrant dans Jérusalem, était monté sur un cheval entier ou sur un cheval hongre. Parfois cela tournait à la dispute, et c'était alors, pendant un quart d'heure, une suite de ripostes échangées avec une vélocité prodigieuse, l'une s'engrenant à l'autre bien avant que celle-ci fût terminée, le tout constellé de *usted* cérémonieux et de *coño* ! plus terre-à-terre. Et puis, d'un coup, comme le vent tombe, à cause de je ne sais quoi qui avait fait rire, les deux adversaires eux aussi se mettaient à rire, oubliant instantanément, eût-on dit, pour quel sujet ils avaient mis en marche ces turbines d'éloquence. On quittait le café qui sentait l'orange, la nuit, le cigare rallumé, avec un peu d'étourdissement pour avoir tant plaisanté et ri. On traînassait dans la rue nette et brillante, jusqu'à quelque *salón* plein d'Allemands en smoking et de charretiers avec leurs fouets.

Au café, Alban retrouva le journaliste invité à la tiente du duc, don Alipio Carrasco, qu'on appelait don Ali. Ce caballero avait pour épingle de cravate un point d'interrogation en diamants. C'est un peu osé, quand on

n'intrigue personne. Don Ali n'intriguait personne, étant l'homme le plus ouvert du monde, aimable, jovial, bohème, avec cette blague andalouse sœur de l'esprit parisien. Alban lui demanda de le mettre en rapports avec un torero qui pût lui préparer les taureaux quand il commencerait à tuer.

— Tenez, Buñuelo, que je vous montre là, en deux temps, — tac-tac — (il dessina la passe), il vous casse les reins de l'insecte.

— A la bonne heure, fit Alban avec cynisme. Il ne faut pas laisser passer cela.

Le torero était un homme d'une quarantaine d'années, au ventre déjà rondelet, aux lourdes paupières, au visage grêlé par endroits comme ces têtes de statues antiques que l'eau de mer a rongé en certaines places, laissant le reste intact. Il contemplait bouche-bée une affiche de la prochaine *fiesta andaluz*, n'interrompant enfin sa muette extase que par un blasphème d'admiration.

— Il est un peu rustre. Il est de Saragosse, dit don Ali, avec la supériorité de l'Andalou, beaucoup moins ordurier de propos que l'Espagnol d'aucune province. Mais quel banderillero ! Il va, il lève les bras, il saute. Tac...

Il dessina la passe. D'ailleurs, quand on y prenait garde, on voyait que le café était plein de gens qui dessinaient des passes. Le nom d'une passe ne pouvait venir dans leur discours sans qu'aussitôt ils esquissassent le geste rituel. Pareillement, aux arènes, quand le matador fait une belle véronique, vous recevez un coup de coude dans le côté gauche. C'est votre voisin qui la fait en même temps qu'il lui.

Buñuelo s'assit à leur table, et, comme entrée en matière, s'excusa d'être si malappris. Il n'avait pas reçu d'éducation. Il était honnête homme, père de famille, mais il avait manqué sa vie par la faute de son mauvais caractère, qui l'empêchait de jamais s'entendre longtemps avec ses matadors. C'était lui-même qui expliquait tout cela, simplement, et tandis qu'il était en train de maudire sa grossièreté il en arrivait à ne plus pouvoir commencer, continuer ou finir une phrase sans accumuler les blasphèmes d'une violence toujours croissante, qui finirent par lui tenir lieu de toute expression quand sa pensée devint trop difficile à mettre au clair.

— Compare, dit don Ali, tout cela aurait mieux été si tu avais vécu en France. Eux, ils sont en république !

Il se mit à siffler la *Marseillaise*, non par amour de la France, mais par amour de la Révolution. Les douros, que les garçons soupçonneux faisaient tinter, mettaient le bruit de la Grande Banque au-dessous de ce passage d'idéal.

— Oui, en France... dit Buñuelo avec un profond soupir. Il prit un long temps de méditation. Dites-moi, demanda-t-il à Alban, est-ce vrai qu'en France, quand des femmes vous croisent, on peut les pincer au passage ?

Par courtoisie, il chercha des rapprochements entre lui et la patrie d'Alban.

— Pendant toute ma jeunesse, je me suis servi de préservatifs portant la marque *El Francés*. Ils étaient très bons, oui, très bons...

La France ainsi vue à vol d'oiseau, ils sortent et une

jolie fille passe : « Je boirais bien un petit verre de ton corps », lui souffle l'Andalou dans l'oreille. « J'aime bien quand elles marchent vite parce qu'alors elles remuent mieux les fesses », opine ensuite l'Aragonais. Don Ali parti, Buñuelo montre à Alban la photographie de sa femme, qui tient une laiterie, de ses enfants, avec une fierté touchante. Puis il lui demande le vocabulaire obscène français. Alban lui dit quelques mots, qu'il répète plusieurs fois. — « Comme ça? comme ça? » Quand il les a bien dits, un sourire de béatitude se fixe sur sa face noire et y demeure jusqu'à ce qu'ils se soient quittés.

Alban, avec tous ces gens, se sent de plain-pied. Le Français à qui, Napoléon l'a dit, la vanité tient lieu d'orgueil — il lèche pour le Nicham, mais en auto, sur la route, ne veut pas se laisser dépasser — redoute de se compromettre avec ses « inférieurs ». L'Espagnol, qui a une fierté réelle, à cause même de cette fierté est beaucoup plus égalitaire que lui. La familiarité entre classes sociales dépasse bien les cadres d'une passion commune. Chez les Andalous plus encore, à cause de leur aménité naturelle. Un gentilhomme, dans la rue, s'il voit quelque chose de joli, son plaisir est si vif qu'il ne peut s'empêcher de le communiquer au gueux, qu'il appelle *compañero*, et ils échangent leurs impressions. Un patron donne des ordres sur le ton de la conversation. S'il rencontre un de ses ouvriers ivres, il le ramène sous le bras jusqu'à sa maison. En tout cela, Alban est bien Andalou. Et pour d'autres traits encore, qui ont une odeur d'Orient.

Comme eux il est sain, frugal, optimiste, avec des émotions simples et fortes que provoquent des images

intérieures toutes puissantes, avec des désirs petits, brefs et contradictoires, mais d'une violence terrible, qui laissent peu de place pour les scrupules et qui n'ont d'ordinaire que son plaisir pour fin. Ni métaphysicien, ni logicien, il n'« accroche » pas à ce qui est triste ou ennuyeux, que ce soit l'idée de la mort ou les soucis politiques, sociaux, etc..., et il ne met de la gravité que dans les choses voluptueuses, je n'ai pas dit les choses sentimentales. Le tragique de la vie ne lui échappe pas. Il en parle, il le chante avec pathétique. Mais c'est parce qu'il est poète : le chant fini, il n'y pense plus. De même, après un court élan religieux, où il pourra dépasser en ferveur bien des croyants, il ne fera plus qu'incliner le catholicisme dans le sens de sa commodité personnelle. Et toutefois ce catholicisme, qu'il enfreint chaque jour, il repousse avec horreur, mais non, il n' imagine même pas la possibilité de s'en détacher. Et il l'aime tant qu'il ne l'enfreint jamais sans avoir auparavant mis cette chère infraction sous le patronage de cette chère religion. Et de tout cela beaucoup sans doute lui sera pardonné, parce qu'il est toujours plein de naturel.

Dans une venta rustique de la banlieue de Séville, des amateurs, moyennant finance, pouvaient toréer réellement. Alban s'y rendit avec Buñuelo et un autre torero. A l'extrémité d'un jardin à l'abandon, dans un corral malpropre, dominé par quelques files de gradins vides, on leur lâcha un taureau de deux ans, petit et mal

venu. Mais le banderillero ne l'avait pas plus tôt reçu dans sa cape qu'Alban avait vu que le taureau n'était pas neuf. Il finissait son coup de tête en obliquant vers le ventre de l'homme : il avait déjà été passé plusieurs fois, d'évidence, et peu à peu avait appris à déjouer le leurre. Ainsi un lévrier trop malin devine les « trucs » du coursing et y devient fraudeur. Il est d'ailleurs remarquable que les taureaux, les chevaux, les chiens méchants sont d'ordinaire les plus intelligents.

En Espagne, sauf dans de modestes courses de villages, où on vise à l'économie, et dans les établissements peu sérieux, comme celui-ci, tout taureau qui a paru dans l'arène est tué. Ainsi le veut la prudence : une bête qui cherche l'homme au lieu du leurre est périlleuse à l'excès. Ainsi le veut le plaisir du spectateur : avec une telle bête, l'homme, perpétuellement dominé, ne cherche qu'à se défendre et il n'y a plus de bel art qui soit possible. Dans notre pays d'Oc, au contraire, la capea, adaptation française de la course espagnole, est donnée avec des taureaux français, croisés espagnols, ayant déjà servi.

Alban, en Provence, avait souvent présenté la cape à de ces vieux taureaux, vrais docteurs en tauromachie, qui lui eussent en cette matière-là rendu des points ; surtout il avait vu comment les travaillent les toreros français et espagnols qui, installés en France pour une raison ou l'autre, ont fini par tirer parti de ce bétail ingrat. Aussi ne fut-il pas trop surpris par ce spadassin, et il le travailla prudemment, lui donnant la sortie très large et ne faisant que le nécessaire pour fixer ses premiers

ébats brouillons, puis le mener aux endroits les plus convenables à la pose des banderilles.

Derrière un des *burladeros*, boudoirs de bois où les toreros poursuivis de trop près trouvent refuge, don Ali regardait. Il avait été surpris de voir comment Alban s'était vite rendu compte de la condition du taureau, et à quel point son travail était lucide et approprié. Combien d'autres, dans son cas, n'ayant pas conscience du danger, eussent voulu briller à toute force, et dès la première passe se fussent fait accrocher !

Les jeux de la muleta, privilège du matador, durent être exécutés à deux : impossible d'agir autrement avec une bête qui, à la sortie de chaque passe, donnait le coup de corne sur l'homme. A cet instant, Buñuelo, placé de l'autre côté, lui présentait la cape et l'attirait. Après quatre ou cinq passes de la sorte, Alban s'arma et, *court et droit*, comme le veulent les règles, planta l'épée jusqu'à mouiller ses doigts dans la plaie. Le taurillon marcha un peu, fléchit et tomba.

Ce fut un véritable succès. Les toreros, les gens de la venta, tout le monde voulut lui serrer la main. Vrai, on ne s'attendait pas à cela, et on l'avouait bien haut. Dans le coche qui les ramenait à Séville, Alban gonflé de vanité se remettait à penser à Soledad ; elle ne l'avait guère occupé durant ces quatre jours qui avaient suivi la tienta. Comme un homme qui a possédé une femme, la femme disparaît pour un moment de sa chair, ainsi la chose taurine cessait d'être pour lui une obsession, maintenant qu'il l'avait un peu expurgée en tuant (autre chose que des bœufs d'abattoir). La chose taurine souffrai

partage ; elle souffrait que Soledad rentrât un peu dans l'attention du jeune homme. Que n'était-elle là ! songait-il. Elle eût vu qu'il pouvait faire bien, loin de ses yeux. Et puis, dans l'esprit de triomphe qui lui était venu, il ne lui en voulait plus de n'avoir pas ces pouvoirs qu'il lui avait prêtés lorsqu'il domptait Cantaor. Il pensait : « Je me suffis. »

Don Ali et les deux toreros qui, en bons Andalous, étaient prêts à applaudir frénétiquement celui qu'ils étaient venus pour siffler, s'il leur avait donné le frisson de l'art, sonnèrent dans les cafés de Séville la renommée du jeune Parisien. Le lendemain matin, don Ali lui apporta le *Liberal* où il racontait la chose avec force hyperboles. Et l'après-midi, au bureau de l'hôtel, il trouva la carte du duc, qui était venu en personne pour le féliciter et le priait à déjeuner le lendemain.

En se rendant chez le duc, Alban était en hauts esprits. Au collège, où il était Grec et Romain, il faisait profession de dédaigner la femme, et avait de doctes entretiens, renouvelés des Grecs, sur la question de savoir si réellement elle possède une âme. Mais ici il entraît, sans trop s'en rendre compte, dans la vieille tradition qui marie tauromachie et galanterie, et qui explique en partie, à notre sens, pourquoi l'Espagne est un des pays d'Europe les moins touchés par l'amour mâle, malgré l'atavisme africain qui devrait l'y porter. Soledad était rentrée en lui pour les raisons que nous avons dites, mais aussi

parce qu'il lui semblait bien et nécessaire qu'une femme fût mêlée à ses aventures de taureaux. Le combat et la volupté sont frère et sœur. Mithra porte le glaive du Bélier, signe de Mars, et il est porté par le Taureau, signe de Vénus.

« Est-elle pure ? » se demandait-il. Il se souvenait de son baiser aux naseaux de Cantaor. L'idée d'arriver à « quelque chose avec elle », il la trouvait installée en lui, comme du possible, alors qu'il n'y avait jamais songé. Et lui qui à Paris, quand une femme de la nuit l'accostait, répondait par une insolence, la plus blessante qui lui vînt aux lèvres, il développe ici pour la première fois son génie familial et peloteur. Il va, les yeux clignotants par l'alerte de son esprit, le visage radieux d'impureté, souple et fureteur comme une petite hyène. Quand, à la sortie des ateliers, les rues s'emplissent d'ouvrières en cheveux, une fleur au chignon, toujours couvertes d'un châle noir, tout de suite il oblique pour se mettre dans leur sillage et dans leur odeur. Son plaisir fuse en *qué gracia !*, en *qué preciosa !* qui ne sont plus des mots tellement il les chante (l'Espagnol est amoureux des mots, il les fait sonner pour les entendre, et de telle sorte qu'il semble caricaturer lui-même son accent : ce que font aussi nos gens d'Oc). Pourtant ces femmes sont de visage assez ordinaire, et il n'y a pas de type féminin andalou. Ce sont les hommes andalous qui sont la fleur de leur race, à l'inverse de Madrid, par exemple, où chaque femme qu'on rencontre vous fait pousser des cris.

Le duc habitait dans le quartier de Santa-Cruz, voisin de l'Alcazar, une rue si étroite que les voitures n'y pou-

vaient accéder, ce dont il se frottait les mains, dans sa haine pour le prétendu « progrès ». Sur la grille qui séparait le seuil du patio, il y avait, comme dans son auto, une plaque représentant le Sacré-Cœur.

Il reçut Alban dans sa chambre à coucher, avec son affabilité coutumière. Un grand Christ, tout seul, dominait le lit. Dans un coin de la chambre était la table de toilette. Et Alban, qui l'avait attendu quelques instants, ayant eu l'indiscrétion d'entr'ouvrir un livre placé sur le bureau — un petit bureau assez poussiéreux, où le duc ne devait pas écrire beaucoup plus que sa signature au bas des actes — avait vu que c'était le livre de comptes de son élevage, qu'il laissait ainsi à portée de qui entraît. Quand on fut pour aller déjeuner, le duc, qui était en escarpins, se chaussa. Puis cet homme charmant, qui avait des centaines de têtes de bétail noble, des centaines d'hectares, et était grand d'Espagne, tira d'un coffret un chiffon noirci de cirage, et donna un petit coup à ses bottines.

... Elle entre, elle est tout en noir, sur la hanche gauche une grande rose rouge, qui ondule avec la hanche dans le balancement de sa marche. Au bas de la robe courte, sous les effilochages de la robe, apparaît le jupon de satin rouge, d'un rouge doré comme la blessure vive du taureau. Et sa bouche encore est rouge. Il n'y a que ces trois rouges dans tout son être qui est pâle et noir. Pâle son visage poudré, pâles ses bras nus, pâles les bijoux d'argent dans ses cheveux noirs, comme des constellations dans le ciel ; et deux sphères brillantes, à ses oreilles, jettent des feux comme les lunes de la nuit. Sa poitrine jaillit avec force du corset, et il y a au milieu une ombre,

une vallée douce. Est-elle jolie ? Elle a une certaine perfection de l'espèce qui donne le même plaisir, qui donne le même bonheur qu'à rencontrer un chien parfait, un cheval parfait : elle est parfaitement féminine. Et Alban, devant le duc, la duchesse, un autre invité, quand elle entre, malgré lui jette un *olé !*, dans le saisissement de sa grâce.

A table, la conversation vint tout de suite sur les taureaux.

— J'aimerais la course s'il n'y coulait pas de sang, déclara le señor Espinho, Portugais très anglicisé.

— Non, je ne puis m'attendrir sur le taureau, dit Soledad. Trois, quatre, cinq années de vie à la fois libre et dorlotée, pour dix minutes de souffrance, demandez au cheval de trait, à l'âne roué de coups, au bœuf de labour, s'ils ne changeraient pas leur existence contre celle-là !

— Il y a bien mieux, appuya le duc. Les travaux récents des physiologistes démontrent que le taureau, pendant la course, ne souffre pas, ou à peine.

— Dites tout de suite qu'il aime cela !

— Tout le monde sait qu'une blessure, on la sent à peine sur le moment, certaines fois on ne sait même pas qu'on est blessé, on croit à un coup de poing. On en souffre plus tard. Mais, plus tard, le taureau ne peut en souffrir puisqu'il est mort. Pendant un quart d'heure de sa vie, nous rendons un fauve agacé et en colère ; voilà toute notre cruauté envers lui.

Alban regardait la jeune fille puissamment, plus qu'il ne l'avait jamais fait ; et cependant le lendemain déjà son visage en lui devait être brouillé, il devait se repro-

cher de ne pas l'avoir assez regardée. Et quand il la regardait, il ne pouvait, non, il ne pouvait pas s'empêcher de sourire ; elle lui donnait envie de chanter. Il n'avait pas dix-sept ans, et de la regarder le rajeunissait. « O rayon de miel ! » pensait-il.

« Est-ce qu'elle est pure ? Est-ce qu'elle sait mentir ? » Il remarqua qu'elle portait souvent un doigt à ses lèvres et le mordillait, soit qu'elle mordillât une petite peau, soit qu'elle mordillât l'ongle, et dans ce geste, deux secondes, elle devenait frénétique. Il aspira l'âcre ferment qui sort des choses contaminées. Cela le troubla dans les bas-fonds, leva en lui je ne sais quels espoirs. A d'autres moments elle le regardait, et lui, détournant la tête, sentait à ses joues monter le rouge. Que j'aime (c'est moi, Montherlant, qui parle) ces allées et venues du désir !

Le señor Espinho maintenant réprouvait le massacre des chevaux. Le duc concédait que c'était sanglant. Mais les chevaux tués épargnaient les hommes : le taureau serait encore beaucoup plus difficile à estoquer, et plus dangereux, s'il n'avait le coup de tête réglé par les piques. Cependant il faisait remarquer que ce public, qu'on disait sanguinaire, il n'était pas de course où, par ses huées, il ne forçât un garçon d'arène à achever un cheval blessé qu'on voulait faire servir à nouveau.

— Mais quand, demanda Alban, avez-vous vraiment vu les chevaux étripés ? Au même moment où le cheval est blessé, il y a l'acte par lequel le matador détourne le taureau du picador exposé, acte qui a ses règles techniques importantes, sans compter sa large valeur humaine. Aucun véritable aficionado, à ce moment, ne regardera

autre chose que cela. Pour regarder alors le cheval blessé, il faut avoir une attirance malsaine. Il n'y a guère que des névrosés qui aient vu ces entrailles pendantes qu'on nous ressasse. Pour moi, qui garde dans ma mémoire des milliers d'images se rapportant aux courses, j'ai beau fermer les yeux, je n'arrive pas à me représenter comment sont seulement faites des entrailles pendantes.

— Je me méfie, dit le duc, avec cette franchise qui est une qualité bien espagnole, de ces gens qui ont tant d'amour pour les bêtes : c'est souvent qu'ils reportent sur elles l'amour qu'ils n'ont pas pour les hommes. Quand on me parle d'une vieille fille qui recueille chiens et chats, je suis presque sûr qu'il n'y a dans son cœur, vis-à-vis de ses semblables, que de la méchanceté. Quel est le peuple qui a le plus fait pour propager une sensibilité sans contrôle en ce qui regarde les animaux ? Le peuple anglais, le plus égoïste d'Europe, qui ne traiterait pas un cheval comme il traite un Hindou, et cela par « humanité ».

— En France, jamais on n'a tant parlé de sensibilité que sous notre Révolution, pendant qu'on répandait à flots le sang humain.

Le duc, animé, s'entourait des beaux et larges mouvements de ses mains.

— Quel est aujourd'hui chez nous le parti qui trouve les « massacres » des courses scandaleux ? C'est celui qui par tous les moyens pousse au massacre d'une moitié de la nation par l'autre. Il ne hait plus le sang versé quand il l'est dans une guerre civile. Il proteste pour les chevaux dans l'arène, mais il ne protesterait pas si, dans l'arène,

LIBRARY

JUNIOR COLLEGE

sous les cornes, on envoyait tous ceux qui ne pensent pas comme lui.

— J'applique toujours, dit Alban, à ces « exhibitionnistes de la bonté », comme les appelle un de nos écrivains, le fragment de Pindare : « Les Scythes affectent en public une telle délicatesse qu'ils ne peuvent seulement, disent-ils, voir le cadavre d'un cheval. Mais, en secret, ils lui dévorent avec les dents la peau des pieds recourbés et de la tête. »

Le duc se leva et alla dans la pièce voisine. Soledad en profita pour lui dérober un petit morceau de pain, comme un singe, avec sa main minuscule de singe, si sombre qu'elle semblait toujours un peu sale. Le duc rapporta une revue, qu'il tendit, ouverte, à Alban. C'était *Harper's New Monthly Magazine*, de septembre 1896. Alban lut un passage marqué au crayon bleu. A des Anglais qui l'invitaient à aller à une corrida, un Américain avait répondu : « Aller à une corrida ? Non. Promettez-moi que j'y verrai tuer un homme, j'irai avec plaisir. Mais ne m'invitez pas à aller voir dépecer de pauvres chevaux sans défense. »

— En quelques mots, dit le duc, voilà toute une mentalité. Et remarquez que ce même parti qui brandit les drapeaux de l'humanité et de la civilisation, dans la lutte entre nos enfants, des civilisés, et les Marocains barbares et sanguinaires, tout son amour est pour les Marocains ! Comme, dans la lutte entre l'homme et la brute féroce, tout son amour est pour la brute ! C'est que sa disposition n'a pas varié : il n'aime tant taureaux et chevaux que parce qu'il hait les hommes, il n'aime tant les Marocains que

parce qu'il hait les Espagnols. Et quand ce parti cherche à nous faire honte de nos courses, ce n'est là qu'un des points dans le vaste plan qui a pour but de nous détacher de toute la tradition nationale, de nous affoler en nous faisant croire que nous sommes des « retardataires » et même des « sauvages », pour que nous nous précipitions dans n'importe quoi, — c'est-à-dire dans les mains de ce parti.

Alban sent la chaleur de l'approbation lui monter à la tête, et il aime le duc comme un père. Son esprit, en même temps, ne se détache pas de Soledad, et il se mord la lèvre supérieure, de désir. A Madrid, on lui a dit que, pour deux réaux par jour et le thé, une « trotteuse », la *carabina*, accompagne la jeune fille madrilène : toutefois, au cinéma, la jeune fille a un jeune homme d'un côté, la carabina s'asseyait de l'autre et il fait nuit. En est-il de même à Séville ? Ou sont-ce seulement des histoires comme en raconte un peuple qui a la maladie de se dénigrer ?

Cependant le señor Espinho protestait. Il connaissait de très bonnes personnes, pas du tout jacobines, qui étaient révoltées par les chevaux :

— Mais, señor, dit Alban, vous vous apitoyez sur le cheval parce qu'il est gros !

On ne comprit pas, de sorte qu'on rit. Méfions-nous du rire dans une société mondaine. Il est généralement un aveu :

— C'est passé en proverbe, señor, que les plus pacifiques des hommes sont les pêcheurs à la ligne. Mais avez-vous jamais vu le poisson pris, dans le panier où on le jette, et qui, à la fois déchiré par l'hameçon et

asphyxié par le manque d'eau, agonise au soleil non pas pendant cinq minutes, mais pendant des heures? Moi, señor, qui tue les taureaux, cela me serait insupportable d'avoir un panier d'agonies, comme cela, à côté de moi. Et pourtant, si j'étais directeur de journal et que j'ouvrisse une pétition contre les atrocités de la pêche à la ligne, qui ne croirait que c'est une plaisanterie ! Oui, le cheval blessé vous apitoie parce que vous le voyez ; il mourrait derrière un mur, cela vous serait égal ; il mourrait seulement un peu loin, à cent mètres de vous, cela vous serait égal. Et il vous apitoie parce qu'il est gros : il serait grand comme une mouche, vous vous moqueriez de son agonie, comme vous vous moquez de celles des mouches qui meurent lentement étouffées dans la glu de vos papiers collants. Et pourtant Pline dit bien, — c'est la dernière version que j'aie traduite, — que la nature ne fait rien de plus dans les grands que dans les tout petits. Il n'y a donc dans toutes ces protestations que des nerfs, c'est-à-dire la chose la moins digne d'intérêt qui soit au monde. Je ne comprends la protestation contre les courses que de ceux qui protestent en même temps contre la chasse, contre la pêche, contre la domestication de l'animal, contre le cheval de fiacre, contre l'oiseau enfermé, contre le chien de garde enchaîné dix ans durant, et qui ne mangent ni poisson ni viande, et qui ne se vêtent de rien d'animal, et qui ne tueraient pas leurs poux. Les autres n'ont rien à dire et leurs attaques contre la tauromachie sont ou de la politique ou de la nervosité.

— Elles sont presque uniquement de la politique, dit le duc en se levant de table, et la plus ignoble, celle qui

exploite ce que les gens tiennent pour de la générosité. Et son but n'est pas seulement, comme je vous l'ai dit, de nous enlever une tradition, parce que tradition. On sait bien que les courses sont le grand trait d'union, dans le pays, entre toutes les classes sociales. Ce qu'on vise aussi c'est, en les détruisant, de détruire l'unité d'âme de l'Espagne.

Le salon, où l'on était passé, était un véritable musée taurin. Photographies de taureaux de l'élevage qui s'étaient montrés particulièrement braves, *montera* de tel matador, épée d'un autre, portraits de toreros — et le photographe, sur celui de N..., avait, bien visiblement, hélas ! retouché, réduit une partie trop audacieuse de sa personne, comme chez nous ils amincissent la taille des femmes. Une estampe du temps figurait Wellington en matador, portant l'estocade au taureau Napoléon.

On allait de photographie en photographie. L'une représentait un grand taureau, le muffle dans les mains du conocedor, pendant que le duc, de derrière une barrière, appuyait les deux bras sur son dos. Au-dessous, on lisait que ce taureau-mouton avait pris « 9 piques, pour 7 chutes (de chevaux) et 6 chevaux (tués) » : tant il est impossible de prévoir la course que fournira un taureau quand on ne l'a vu qu'au pâturage. Alban se penchait derrière Soledad, et il se mettait un peu de travers pour la regarder en paraissant regarder l'image. Il se disait : « Elle est petite. Si je dansais avec elle comme on fait dans les tavernes de Madrid, je danserais avec ma bouche appuyée sur ses cheveux. » Le martyr de ne pas pouvoir la toucher quand on est si proche d'elle,

oucher seulement de la pulpe du doigt le grain de beauté, qui saille un peu, sur sa nuque sombre semée de poudre de riz. A un mètre d'elle, il baigne dans son odeur de chair et de poudre, qui font ensemble une sorte d'odeur vanillée. Il y baigne ; il lui semble qu'il en meurt. Il s'en remplit les poumons comme de l'air forestier. Alors il glisse la main contre son bras nu. Elle le retire comme si un scorpion l'avait piquée. Une défense électrique.

Elle s'écarte. Il va se mettre à l'endroit où elle a été, comme le chien va flairer la place où la chienne s'est assise, et ne peut plus s'en détacher.

On descendait au patio. Il resta un peu en arrière avec elle.

— Quand et où pourrai-je causer librement avec vous, comme à la tienta ?

Elle ne marqua ni hésitation ni surprise.

— Jeudi, au Tir aux Pigeons.

— Vos parents seront là ?

— Bien entendu.

Déjà ils étaient en bas. Elle s'écarta de lui. Soudain il se mit à aimer follement ses poignets.

Le patio respirait derrière sa double grille, dans une pénombre exquise comme celle que portent les ondulations éclairées du corps nu sur le lit défait, avec sa fontaine, avec ses pots d'œilleux, avec ses palmiers nains, son gravier tamisé, ses dalles de marbre frais, ses larges jarres blanchies à la chaux, et puis aux murs ses Vierges anciennes devant lesquelles brûlaient de petites lampes, ses grandes toiles somptueuses et pâlies où on voyait un ange aux ailes roses, des personnages en noir, nobles

et maladifs, vénérables par leur air de merveilleux ennui. Les femmes parlaient de leurs amies ; elles s'appelaient *Maravillas*, « Merveilles », *Milagros*, « Miracles », *Auro-rita*, « Petite Aurore »... Les hommes parlaient des garçons bestiaires ; ils s'appelaient *Agualimpia*, « Eau pure », *Niño de la Fuente*, l'Enfant de la Fontaine, *Chico de la Palma*, l'Enfant à la Palme... Dans les silences des voix, on entendait le petit claquement des palmes l'une contre l'autre, remuées par un souffle, et si le souffle tombait le murmure continuait, car le clapotis de la vasque lui était pareil. Soledad était assise, à demi-étendue, au bord de la vasque. Les rides concentriques de l'eau se reflétaient en lumières sur sa robe noire, montaient tout le long d'elle comme des caresses de feu. Ces reflets changeants, ses traits menus, ses constellations dans les cheveux lui donnaient la préciosité de ces arabesques mudejar qui ornaient la galerie et les pilastres, la faisaient délicate et étrange à la façon d'un astrolabe arabe. Alban fermait les yeux, et il voyait encore son visage, poudré comme par un reflet de lune. Il entendait sa voix rauque et douce.

En revenant, il confrontait son ton un peu impatient — ses parents seraient-ils là ? « Bien entendu » — et puis son réflexe pour retirer le bras, sa défense électrique, avec le baiser aux naseaux de Cantaor, avec la netteté tranquille de sa réponse quand il avait demandé où ils pourraient se parler « librement ». Il la devinait sensuelle sans être perverse, comme les belles créatures de Murillo ont de la pureté sans idéalisme. Et l'avenir était ouvert. Elle était comme certains

airs de musique, qui vous font croire que tout est possible.

Le jour suivant fut un jour noir. Le matin, Alban porta lui-même un bouquet d'œillets pour la duchesse, dans l'espoir d'apercevoir Soledad, ou plutôt dans le seul but de s'approcher de sa maison. Il erra quelque temps par le voisinage, au milieu d'un peuple de gamins propres, dont on caresse la tête en passant : on la caresse aussi aux lions-caniches qui font le beau dans la pierre séculaire. Il passait, regardait le mirador de l'hôtel, imaginant qu'il allait s'ouvrir, qu'elle allait lui parler, en écartant les branches avec sa petite main. Rien de tout cela... et dans ce quartier solitaire, où les yeux sont suiveurs derrière les fenêtres secrètes, il eût été imprudent de s'attarder. Mais quel attendrissement quand il croise un petit enfant, debout, qui appuie sa joue contre la cuisse de son âne ! Il se rappelle le baiser à Cantaor. Les bêtes aux beaux cils ont elles aussi leurs récompenses.

L'après-midi, il prit part à une tienta chez D. Eusebio Velasco. Les taureaux étaient plus gros qu'aucun de ceux qu'il avait toréés. Il eût refusé d'aller à eux si don Alipio n'eût amené beaucoup d'amis, curieux de voir travailler le Parisien. Déjà, en venant, Alban n'avait pas le cœur à ce qu'il faisait. Aujourd'hui il eût voulu, écartant toute autre occupation, aller s'asseoir dans les jardins de l'Alcazar ou dans le parc de Maria-Luisa, pour penser à Soledad. Quand il vit ces taureaux son manque d'entrain

devint mauvaise humeur, et c'est en homme diminué qu'il se présenta devant l'un d'eux. Il fut très médiocre. Le taureau toréa Alban comme il voulut. Alban perdait sans cesse du terrain, se jetait de côté, montrait une frousse évidente contre laquelle, à la différence de sa dernière lutte avec Cantaor, il ne cherchait même pas à lutter.

— C'est ma chute de cheval de l'autre jour. J'ai recommencé à en souffrir ce matin.

Les gens cachèrent à peine qu'ils ne croyaient pas à ces blagues. Le retour fut pénible. Alban se sentait négligé. Il vit le moment où, la composition des autos se faisant sans qu'on prît garde à lui, il serait obligé de réclamer une place. Enfin casé, pendant la demi-heure du retour il ne desserra pas les dents.

Il se demandait : « Qu'y a-t-il ? Suis-je foncièrement inégal, incapable de dominer mes nerfs et à la merci d'une impression ? Suis-je ainsi disposé que l'imagination, me présentant des obstacles ou des périls de plus en plus grands dès que j'ai eu l'expérience de quelques-uns, et prenant peu à peu le dessus, je suis de plus en plus mauvais à mesure que j'avance dans un art, comme ç'a été pour le tango, comme ç'a été avec Cantaor ? Est-ce Soledad qui m'occupe à tel point que je ne puis me donner sérieusement à autre chose qu'elle ? Ou mon corps, vaillant hier parce qu'il n'imaginait ses plaisirs que vagues ou lointains, renâcle-t-il aujourd'hui à s'exposer parce qu'il sent tout proche, et qui l'attend, le bien que va lui faire l'amour ? De toutes façons, vais-je être, suis-je déjà une déception ? » Il se souvint d'un matador fameux

dont Moreira lui avait dit : « Toutes les fois que son amie est dans la plaza, il torée mal. » Oui, mais du même homme Buñuelo disait : « Quand il a eu sa grande blessure, c'est son amie qui l'a soigné et sauvé. Il est hors de doute que c'est à elle qu'il doit la vie. » Il ne sut plus que penser, mais il se jetait vers Soledad, et il l'aimait de tout son insuccès.

A Séville, il eut la satisfaction de lire dans le journal que les taureaux du duc, hier, dans le cirque de Bilbao, avaient été très mous. « Lui aussi a ses éclipses », pensa-t-il avec plaisir. Il découpa l'entrefilet, comme une arme contre Soledad le jour qu'elle serait méchante.

Morne journée le lendemain. Il ne pouvait s'attarder comme il l'eût voulu autour de la maison de Soledad. Quant aux cercles taurins, il serait toujours assez tôt d'y paraître pour s'y voir dédaigné. Les curiosités de la ville, il les avait déjà vues, vaguement, mais suffisamment pour son goût. Ces choses d'art l'eussent intéressé s'il n'avait pas toujours eu des passions qui le possédaient en entier : à présent les taureaux et Soledad. Qu'étaient les tableaux, et même les bustes des bien-aimés antiques, auprès de cette chair et de ce sang ?

Alors il traîna par la ville, sans intérêt, se trompant de tramways, qui lui faisaient faire des kilomètres à pied, revenant toujours, quoi qu'il en eût, à la rue des Serpents, comme à Madrid il revenait toujours à la rue d'Alcalá, comme à Barcelone il revenait toujours aux

Ramblas, par manque de curiosité à aller autre part. Il avait des introductions pour des gens graves, qui lui eussent fait voir à fond les choses importantes. Il passa trois quarts d'heure pour aller chez l'un d'eux, mais, arrivé à la porte, revint sans avoir sonné, parce qu'il ne savait que lui demander ni même que lui dire. Enfin il s'échoua sur un banc près de l'Alcazar, pour y mener un long songe de violence et de volupté.

De vieux messieurs, avant de s'asseoir sur le banc, lui demandaient, à lui éphèbe, en levant la main par courtoisie : « Vous permettez ? » Des gosses de quatre ans interpellaient d'autres gosses de leur âge : *Chico !* (Petit !); c'était tout de même mieux que ceux qui appelaient *hombre !* (homme !) un moutard encore sur le poing. Des sottes à appareil photographique, sans sexe ni nationalité, photographiaient un soldat, un moine, un marchand d'eau, ce qu'elles appellent le pittoresque de la rue, et, quand elles avaient photographié, avaient l'air fier et stupide des poules qui viennent de pondre. Il voyait passer des Anglais, leur carte déployée, auxquels on avait envie de casser leur pipe dans la bouche, des Français à l'air pauvre, qui ne faisaient pas cirer leurs souliers, de grotesques Allemands, sac au dos, les bottes ferrées comme s'ils étaient au sommet de la Forêt-Noire : race vraiment à part, qui faisait se retourner les indigènes stupéfaits, bien qu'on ne pouffât pas, car le Sévillan est hospitalier. Chacun de ces nationaux, vu chez lui, fût apparu avec la vertu de sa nation : l'Anglais avec la force, le Français avec l'intelligence, l'Allemand avec le civisme et le sérieux, mais ici, dépaysés, aucun d'eux qui ne pût du

voisinage des Espagnols, — alors que ces mêmes Espagnols, isolés à Londres, à Paris, à Berlin, leurs travers fussent apparus comme grossis à la loupe. Malgré tout cela, Alban s'ennuyait ferme. Chaque fois qu'il prenait conscience de son ennui, il allumait une cigarette. Enfin il se leva quand, sur le banc d'émail, les fourmis décidément perdirent toute mesure dans l'acte de lui manger le derrière.

Revenu à son hôtel, dans les salons où les touristes dormaient pour tuer le temps, il vagua une demi-heure, persécuté par les grooms. Alban fuit comme la peste ces petits empressés, qui se jettent sur lui quand il arrive, découvrent sur son pantalon une minuscule tache de boue, et accourent à trois pour le brosser, lui ouvrent la porte du salon qui n'est pas celui où il veut entrer, si bien qu'après les avoir ainsi désobligés deux ou trois fois, il finit, car il a bon cœur, par pénétrer dans cette pièce où il n'a rien à faire. Dans la salle de lecture, bourdonnant autour de lui, ils préviennent tous ses désirs, et surtout ceux qu'il n'a pas. S'il regarde un horaire qui est un peu haut sur le mur, un gosse vole détacher l'horaire et le maintient à la hauteur de ses yeux. S'il tourne par hasard la tête vers l'un d'eux, ils croient qu'il les appelle et les voici ; et sans cesse ils glissent vers lui des œillades anxieuses, les sourcils froncés dans l'attention de voir s'il n'a pas besoin de quelque chose. Il finit par ne plus oser regarder de leur côté. Il imagine un beau conte, où le vizir tue un serviteur, parce que le serviteur l'a seulement regardé. Enfin, d'agacement, il monte écrire dans sa chambre, bien que l'encre y soit de l'eau, non sans qu'un

nouveau gnôme se précipite et lui prenne à deux mains la jambe en plein escalier. Est-ce un petit esclave fautif qui, comme les suppliants anciens, lui demande grâce en embrassant ses genoux ? Mais non, il veut cirer ses souliers, qu'il a cirés déjà il y a deux heures.

Dans la chambre, Alban décide d'écrire à sa mère. Il commence : « Chère Maman et amie... » Mais il rejette la plume. Non, décidément, il n'est pas fait pour la littérature. Et puis, c'est son lit qui le fascine. C'est prodigieux combien un lit ressemble à un taureau. Les cornes... les jambes... la queue... c'est tout à fait cela. Alban ferme les volets, pour qu'on ne le voie pas du dehors, pousse les meubles contre les murs. Dans une main, une règle. Dans l'autre, sa muleta. Évidemment, le taureau ne répond plus guère, il faut en finir vite. Quelques passes, qui malheureusement vont voler les objets de toilette. Alban s'encourage d'une voix forte : « Bueno... bueno... » Puis se profile et comme les braves, sans tourner la tête, il met à mort son édredon.

— Eh bien, lui dit Soledad le lendemain, sitôt que le duc se fût éloigné pour tirer son pigeon, vous aviez donc quelque chose de bien important à me dire ?

— Oui, que vous avez un profil de chatte, comme les pharaonnes.

Elle se mit à rire, et pour rire elle renversait complètement la tête, se trouvait la face contre le ciel. Ils étaient assis sur la terrasse du Tir.

— Quelle idée bête !

— Non, ce n'est pas une idée bête. C'est une idée très belle.

Elle sursauta, secoua une coccinelle qui lui cheminait sur la main.

— Oh, c'est que je suis chatouilleuse !

— L'autre jour, quand, par hasard, ma main a touché la vôtre, vous l'avez retirée comme si vous aviez touché un scorpion. Était-ce uniquement parce que, sans le vouloir, je vous avais chatouillée ?

— Oui.

— Il n'y avait pas d'autre raison ?

— Non.

Le plomb touchait le pigeon en plein vol. Les plumes blanches sautaient sous ce plomb, semblables à l'écume de la vague qui frappe contre le rocher. L'oiseau tombait et roulait sur lui-même ; et cette neige de plumes était encore dans le ciel. En bas, au-dessus du corps blessé, une aile blanche, restée levée, frémissait comme une voile sur la mer.

Le duc revenait.

— Je donne chaque année, dit-il à Alban, le samedi où commence la feria, dans les arènes d'un village voisin d'ici, Medina de los Reyes, une becerrada au bénéfice de la Croix-Rouge, à laquelle prennent part nos amis. Cela vous plairait-il d'être l'un des matadors ? Un Parisien, cela serait très nouveau. Pepe Alcaraz, le fils du comte, serait l'autre matador. Vous auriez chacun deux taureaux. D'ici là, — nous avons encore trois semaines — vous aurez l'occasion de tuer plus d'une

fois et d'être davantage encore exercé. Cela vous va-t-il ?

— Quel âge auront les taureaux ?

— Deux ans.

— J'accepte avec un immense plaisir.

Néanmoins, cela le refroidissait un peu que ce fût une course de bienfaisance. Tout spectacle de bienfaisance, dont se sont occupés des gens du monde, est sans valeur : ceci est une règle qui n'a presque pas d'exceptions.

Et puis, il trouvait que le nom du duc était bien long à être appelé par le crieur qui indiquait aux tireurs leur tour. Enfin le duc se leva.

Alban dit quelques mots gauches, parce qu'il voulait créer une opportunité. Puis il cita le vers d'Omar Kayyam, en changeant seulement le dernier mot en un féminin.

— Vous avez un grain de beauté sur la nuque. « Chaque violette qui sort de la terre vient du grain de beauté au cou d'une adolescente. »

— Oui, et j'en ai plein les reins.

Il avala une bouffée d'air. Eût-elle dit autre chose si elle avait voulu qu'il la prît le soir même ? Il trouva l'audace de plonger son regard dans le sien. Mais ses yeux étaient innocents, et il fut décontenancé par cette candeur provocante. Toutefois il n'hésita plus.

— Señorita, je voudrais embrasser votre main.

— Vous n'avez nul besoin d'embrasser ma main.

— Oh si ! j'en ai un grand besoin.

— Il passera comme il est venu.

— Promettez que vous ne vous opposerez pas, le jour où j'en ferai naître l'occasion.

— Je ne fais jamais de promesses.

— Je vous en prie, je vous en prie...

— Eh bien, le bout des doigts, mais pas plus loin que la première jointure.

— Quand? où? dites-moi quand?

Avec le duc arrivait D. Felipe Uhagon, qui s'assit à leur table, ne la quitta plus, et ce fut fini pour ce jour-là. Mais le duc dit que lundi il devait faire les honneurs de l'Alcazar à lord et à lady Wordsbury, qui étaient de passage. Soledad demanda à se joindre à eux. Alban dit trois mots, qui le firent inviter, et sut que l'Alcazar entrerait dans sa vie.

Elle jeta de son sac, par dizaines, des billets de loterie périmés. Puis elle resta un peu à l'écart, pensive. La peau apparaissait derrière la soie noire de ses bas, comme l'aurore derrière la nuit finissante. Elle s'étirait, non, moins que cela, se dérangeait légèrement dans son fauteuil, en poussant de petits soupirs, et Alban pensait qu'elle était en train de le désirer.

Un homme achevait les pigeons en les jetant violemment par terre, le crâne frappant le premier. Le chien d'un tireur rapportait l'oiseau blessé, avec le même petit galop que le pur-sang qui rentre au pesage. « J'aurai dans ma bouche ses cheveux qui volent, comme le chien dans sa gueule ces ailes palpitantes. Je l'embrasserai sans rien dire, et elle ne dira rien. Elle rira. Elle ne parlera pas chez elle. Et j'aurai davantage encore. O mon Dieu, cela se fera ! cela se fera ! » La volupté que je sens en lui est telle qu'elle éteint l'un après l'autre les mots par quoi je voulais l'exprimer sur ce papier.

Hier, en la quittant, tout lui semblait possible. Il constituait le plan des jardins de l'Alcazar, où il eût couru à l'instant, s'ils n'étaient pas fermés le soir, pour y repérer des endroits propices. S'il pouvait l'amener, seule, aux bains de Maria de Padilla ! On y est en souterrain, sous les rochers, à deux mètres du sol et de la vie, mais aussi perdus que dans la plus lointaine caverne. Aujourd'hui, dans le train qui l'emmenait à Huelva, où il devait toréer deux taureaux chez un propriétaire de vignobles, quand il se plaçait devant l'acte de l'embrasser, il ne l'imaginait pas. Ce qu'il imaginait, c'était un retour désespéré, sans se rendre compte que, en cas d'échec, au retour il aurait encore l'espérance, et la pensée que la prochaine fois il réussirait.

La campagne se déroulait, plaines rouges ou plaines vertes, ce même rouge rosé des briques de Séville, ce même vert de ses feuillages partout perçant. Des villages passaient, pâles comme des champs de repos. Les vignobles se succédaient, les oliviers marqués d'un trait rouge vif, couleur de l'intérieur du cheval ouvert. Tandis que le train roulait, soudain, à contre-voie, deux petits visages noirs de suie apparurent dans le cadre d'une fenêtre. Sans dire un mot, les enfants mirent un doigt sur leur bouche, car il y a toujours des gardes civils dans les trains. Ces jeunes génies du silence, accrochés sur le marchepied, allaient à Contenarès pour y travailler des bouvillons. L'un d'eux, se sentant dévoué aux coups de cornes, portait un pantalon de rechange enveloppé

dans un mouchoir, ce qui jeta le wagon dans un rire rebondissant. Alban, délirant de sympathie, eût voulu les faire monter, à ses frais. Mais ils se fauflèrent, disparurent avec une brusquerie pas humaine, noirs, silencieux et agiles comme des singes des bois. Non sans qu'il leur eût glissé un douro, — le douro qu'il avait toujours sur la conscience de n'avoir pas donné à Jesús.

A la première gare où l'on s'arrêta, une bonne femme aveugle, chantonnant avec une voix de vieille chèvre, chenillait le long du train, et elle tâtait les wagons pour se conduire, comme un taureau borgne ou qui, pendant la course, est devenu aveugle de rage, suit la barrière en la tâtant avec son mufle. Alban, lui donnant quatre sous, fit une prière, car il voyait vaguement tous les pauvres comme des envoyés de Dieu, ainsi que l'enseigne Homère. Il demanda de pouvoir mettre sa bouche, non pas sur le bout des doigts, mais dans la paume de Soledad.

A la station suivante ce fut un vieux, aveugle aussi. Alban, pour quelques sous, demanda au vieillard qu'il lui fût permis de monter jusqu'à la saignée du bras. Mais quand parurent deux enfants chanteurs, dont l'un aveugle, comme les enfants peuvent tant de choses, il ne résista pas et demanda le visage de la jeune fille, ce pour quoi il leur donna deux réaux. Jusqu'où fut-il monté dans ses ambitions, ou peut-être descendu, si le train ne fût pas parti ! Il entendit longtemps la voix des enfants et la voix du vieux mêler leurs mélopées différentes, l'une ignorant l'autre, différentes et pourtant égales dans la misère. Il avait reçu le coup de lance de la pitié : cela fait mal. Il aimait les enfants, les vieillards, les pauvres,

et ne détestait que les gens qui veulent vous en faire accroire (et aussi ceux qui le gênaient).

Il voyageait en troisième, autant par goût de ce peuple que dans le but, toujours présent à son esprit, de ne pas rencontrer d'Anglais : en troisième ou en train de luxe il se sent également chez lui. Une belle fille entra, portant un perroquet dans sa cage, dont les barreaux avaient bien trois doigts de large (trois doigts d'Andalouse, s'entend). Sa poitrine tendait le corsage, ses cheveux noirs lustrés collaient sur sa tête, ronde comme celle du faucon, avec dans le chignon un œillet piqué droit. Alban se mit à fredonner :

*En la plaza de Jerez,
Una mujé dio un chiyto,
Porque un toro que salió
Le parecio su marío¹.*

Un homme mettait en loterie, pour quelques sous, des poupées, des boîtes de chocolat. — « Non, pas moi », disait-elle chaque fois qu'il proposait les billets, et chaque fois elle finissait par en prendre, pour des bêtises dont ensuite elle ne savait que faire, qu'elle offrait aux voisins. « Toute pareille à l'autre, pensait Alban. Des petits oiseaux... » Il eût voulu l'avoir nue dans ses bras, dans ses jambes, et d'autant plus qu'une vieille, à côté d'elle, dormait avec un rictus de souris morte. Cela lui

1. A la plaza de Jerez,
Une femme poussa un cri,
Parce que le taureau qui sortait
Lui semblait être son mari (à cause de ses cornes).

fit songer qu'il n'avait pas un désir effréné de dévêtir Soledad. Il lui parut, et ce fut la première fois, que pour un geste amical d'elle il donnerait la possession de *cela*. Une tendresse inconnue sortit de lui, comme une source. Immédiatement, il eut un peu de mélancolie, car le cœur est triste.

Cependant cela le troublait, qu'elle pût connaître le plaisir. S'il l'avait sue innocente, il n'eût aucunement souffert de ne pas la caresser.

Honneur et longue félicité aux taureaux braves et simples d'esprit ! Qu'ils paissent éternellement dans les prairies célestes, pour avoir donné une grande gloire aux jeunes hommes !

A Huelva, le premier taureau qui échut à Alban était de ceux-là. Tel un chat courtisan se frotte à vos jambes, tourne autour de vous et, à l'instant qu'il s'éloigne, si vous lui tirez un peu la queue, revient de lui-même, tel le fauve revenait de lui-même à la fin de chaque passe ; ainsi l'on en pouvait lier toute une série, et d'autant plus brillantes qu'elles étaient presque sans danger, ce taureau tout en or frappant inlassablement dans la cape, sans y voir plus loin que le bout de son mufle ; on eût dit un taureau dressé. Dans ces conditions, Alban égreña tout ce qu'il savait de fioritures, n'ayant que le regret de n'en pas connaître davantage. En outre, comme à la venta, une chance étonnante le favorisa à la mort : après une estocade insuffisante, mais assez bien placée,

il le foudroya au premier essai de descabello. On lui fit une ovation.

Le second taureau fut plus difficile. Mais il s'en était tiré très honorablement, jugea-t-il, et il quitta l'arène rustique fort content de lui. D'ailleurs son découragement de l'autre jour avait été l'affaire d'une soirée. Après Tézin, Cannes, Trasimène, La Trébie, les Romains se croyaient toujours invincibles.

Le soir, il buvait dans une taverne, quand, dans la salle voisine, il entendit revenir le mot : *el Francés*. Il écouta.

— Il est vaillant, mais il ne sait pas, disait l'un. (Complétez : toréer.)

Et l'autre :

— Justement, s'il est vaillant, c'est parce qu'il ne sait pas. *Nada, nada*. (« Rien, rien » : il n'y a rien dans son travail.)

— Son dernier taureau, si on avait su en tirer parti, c'était un bon taureau.

— Il est vaillant... Aussi il est *flamenco*, pour un étranger... Mais il ne sait pas.

Et le second de ceux qui avaient parlé, traînant sur l'e de *eso*, à l'andalouse :

— *Eso es*. (« C'est bien cela. »)

Alban resta stupéfait, indigné et accablé. Comment, jamais à son sens il n'avait eu une meilleure après-midi, et voilà comment certains la jugeaient ! Quand lui-même reconnaissait avoir fait une mauvaise course, il le disait bien haut, et comprenait qu'on le dît. Mais la pensée que, lorsqu'on l'applaudissait, lorsqu'il se sentait faire du bon travail, il y en avait qui restaient insensibles,

bien plus, qui critiquaient, cette pensée-là était tellement inattendue... Sa valeur ne s'imposait donc pas comme un fait? Ceux qui applaudissaient, applaudissaient-ils par indulgence ou par flatterie? Ce qui le révoltait surtout, c'était la phrase : « S'il est vaillant, c'est qu'il ne sait pas. » Cette façon de retourner contre lui sa valeur ! De faire que, plus il serait vaillant, plus on pourrait trouver à le reprendre ! Non, cela, vraiment, jamais il n'aurait pu inventer cela !

D'un œil distrait et irrité il regardait devant lui. Ce qu'il voyait, c'était le jardin d'un vignoble, un verger d'Orient avec sa fontaine, ses eaux d'irrigation, ses allées étroites et dallées surplombant les carrés de terre cultivée. Et plus loin la colline soleilleuse où se serraient l'une contre l'autre trois maisons blanches, comme un repos de colombes. De petits lézards se déhanchaient sur les troncs des palmiers. Des ânes arrivaient, chargés de raisins. Ils avaient les yeux brillants, le ventre et les jambes hirsutes mais le dos tondu et sur la croupe, dessinée par la tondeuse, la forme d'une fleur ou d'un papillon. Une petite fille revenait de la fontaine, sa cruche sur l'épaule. Un jeune garçon, passant, la lui saisit, y but sans la toucher de ses lèvres, la remplit de nouveau à la fontaine et la lui replaça sur l'épaule. Ils continuèrent, chacun de son côté, sans s'être dit un mot, sans s'être seulement souri. Alban est vaincu. Il sent que jamais il ne pourra en vouloir à rien de ce qui sortira de cette terre. Comme un être de son sang bouge dans le ventre de la femme, sa race, son sang, toute sa matière a bougé d'amour au fond de lui.

IV

Un pauvre hère vendait ses peintures aux visiteurs de l'Alcazar ; dans ces jardins charmés c'était la seule chose qui fût sans intérêt. D'un commun accord le couple d'Américains s'y était arrêté. Par contre le duc, accompagné de lord et de lady Wordsbury, avait déjà gravi les marches qui menaient à un autre petit jardin clos. Soledad et Alban se trouvèrent seuls. C'était le moment ! Mais il n'avait pas de courage, et ne faisait pas un effort pour en avoir. Comme la jeune fille ne l'aidait pas, une timidité toute-puissante le paralysait. Il ne tentait même pas un geste d'approche. On eût dit qu'un maléfice le tenait figé, sous ces azulejos où la devise de Charles-Quint, *Plus Ultra*, lui faisait une raillerie cruelle. Et il attendait que les Américains le rejoignissent pour que tout devint impossible et qu'il n'eût plus à avoir honte de lui-même.

Soledad arracha une poignée de myrte et la pressa dans sa main pour la parfumer. Alban ne put retenir un « oh ! ». S'il parvenait à lui baiser la main, il ne sentirait plus l'odeur vraie de sa main.

— Qu'y a-t-il ?

— Ne pressez pas l'*arrayan* dans vos deux mains.

— Pourquoi ?

— Vous ne vous souvenez plus de votre promesse ?

— Quelle promesse ?

Elle semblait sincère. Et lui, maintenant, jugeait ridicule ce qu'il allait lui demander : il en disait les mots dans son esprit et chacun de ces mots perdait pied, l'un après l'autre. Et il n'était même plus certain de son désir.

— Quelle promesse ?

— De me laisser embrasser le bout de vos doigts.

Elle eut un mouvement qui parut signifier : « Oh ! ce n'est que cela... », coula un regard alentour, brusquement lui mit sa main à hauteur de la bouche. Il vit les jointures brillantes, qu'on eût dites polies à force de baisers, les ongles étrangement lumineux dans la main sombre, marqués de petites taches blanches comme des touches de neige sur la sierra rose. Mais il détourna la tête.

— Eh bien, dépêchez-vous !

— Non, je n'en ai plus envie.

Il était blessé par sa brusquerie dédaigneuse, buté et boudeur naïvement.

— Puisque vous n'y prendriez aucun plaisir... ne cherchez même pas à m'en donner l'illusion...

— Du plaisir ! Vous êtes bien exigeant.

Ils avaient rejoint le duc et les Wordsbury. Les Américains arrivaient par derrière, excités sur les croûtes achetées comme des nègres à qui on aurait distribué des hauts de forme.

On marcha en groupe. Alban était muet. Elle lui gercçait la parole sur les lèvres. Tout venait mourir contre cette chose simple : qu'elle n'en eût aucun agrément, de ce baiser au bout des doigts. Il n'avait pas songé à cela. Et il ne pouvait plus rien dire, et l'heure passait, et le jardin était le jardin de l'accueil qui fait fondre le cœur : *descende in hortum meum...* Tout l'y blessait, ces roses et ces hyacinthes et ces lis pas ouverts, cet air tiède à l'arrière-goût de sucre, ces petites niches dans les murs avec deux sièges opposés pour qu'on s'y tienne face à face et les mains dans les mains, et plus loin les bains de Maria de Padilla, dont il rêvait à l'heure de l'étoile, et mille endroits exquis pour des mouvements doux et des yeux remontés. Des tourterelles doucement impudiques, couleur d'abricot mûr avec des ailes bleuâtres, s'approchaient d'eux, s'éloignaient, revenaient, comme pour leur faire des invites, comme pour les guider vers des pavillons de porcelaine où les colombes donneraient des leçons d'amour aux hommes.

Alban n'entendit pas le duc qui s'était approché de Soledad et, à voix couverte :

— Je t'en prie, emmène les *Yankis*. Tout, mais que je ne les voie plus ! que je ne les voie plus ! S'ils restent, je sens que je vais faire un éclat.

Elle attendit les étrangers, qui parlaient en anglais avec Alban, car ils ignoraient l'espagnol.

Elle dit à Alban :

— Je vais rester en arrière avec les *Yankis*. Lord Wordsbury s'est excusé de les avoir amenés. Ils sont au même hôtel. Il paraît qu'ils se sont accrochés. Déjà

mon père n'aimait guère cette peuplade-là, mais c'est encore pis depuis qu'ils sont quelques-uns à avoir acheté une terre près des siennes pour y faire des battues de canards. Il a vu une fois à Paris un film soi-disant andalou exécuté en Amérique. Il a été obligé de quitter la salle, il n'a pas pu dîner, il était malade de souffrance, de rage, physiquement malade ; il ne pouvait plus parler...

Alban ne répondit pas, tant il était contusionné. Elle se mit à rire, comme l'autre jour, la face toute renversée vers le ciel, et les boules à ses oreilles scintillaient comme de grandes gouttes de la nuit, toujours prêtes à tomber :

— Pourquoi riez-vous ?

— Les Français ont des figures qui me font rire.

Il descendit comme au fond d'un puits, crut qu'il allait la quitter à l'instant, sans un mot de plus. Puis, avec un brusque désespoir : « Comment pourrai-je vivre loin de ses mains ? » Il lui dit tristement :

— Pauvre señorita, vous n'êtes pas bien sérieuse.

— Tout le monde me dit cela. Mais pourquoi serais-je sérieuse ? Personne n'est sérieux ici.

— Je croyais pourtant qu'on aimait vraiment à Séville :

— Est-ce que pour aimer il faut être sérieux ? Mais alors vous m'aimez ?

— Je crains bien que oui.

Il avait répondu cela avec sa simplicité coutumière. Elle eut un froncement presque douloureux des sourcils, comme un petit être qu'on vient de réveiller en sursaut.

— Quelle flamme ! Vous avez une façon de dire cela ! Et pourquoi est-ce une crainte ?

— Vous avez trop peu de gentillesse pour qu'on ne craigne pas de dépendre de vous.

Il balbutiait presque, devenu tout petit enfant, la gorge serrée. Leur passage éveillait des oiseaux, des feuilles, des bêtes qui bougeaient. Des toits bas de l'Alcazar, couverts d'herbes et de boutons d'or, des pigeons blancs s'envolèrent, et chaque fois qu'ils étendaient les ailes, on voyait les taches de plumes rouges sous leurs ailes. Qui les eût cru si pleins de sang en les voyant marcher immaculés ?

Elle lui dit, comme à un enfant, en effet :

— Tenez, regardez les paons. N'est-ce pas, vous n'en avez pas à Paris ?

Ils s'arrêtèrent sur une terrasse, avec les Yankis, toujours, auprès d'eux. Le duc et les Wordsbury étaient très en avant. Soledad caressa l'un des grands oiseaux, comme un chien. Sa main ciselée dans du bronze pâle se détachait sur le bleu éclairé de la gorge du paon. Alban, sous prétexte de le caresser aussi, eût pu l'effleurer, cette main, cette peau brune, et chaude, et juteuse, tellement plus douce que la peau des barbares blancs. Mais un réseau de sentiments obscurs le contractait si bien qu'il resta immobile. Et même il s'écarta un peu, afin de se rapprocher d'un laurier.

Devant eux s'étendaient les jardins moresques créés par Charles-Quint, prince tueur de taureaux, comme Philippe IV, plus tard. Et partout on voyait ses armoiries avec l'aigle impériale, qu'Alban remplaçait en désir par les siennes propres, par sa tour couronnée de flammes et appuyée sur deux épées : sentiment puéril, mais diffé-

rant seulement par la grandeur de celui où ce César, et tous les autres, avaient puisé la force de conquêter. Les jardins étaient déserts, où jadis, bien avant le César, on courait déjà les cornus. Des gardes enchantés sommeillaient sur les bancs de marbre, comme ceux de la Belle au Bois dormant. Une végétation menue et brutale était coupée par les allées de sable qui à chacun de leurs carrefours entouraient une petite vasque. Les azulejos d'émail, joyeux et simples avec leurs blancs crus, leurs bleus paon, leurs verts aux reflets roux, qui recouvraient les vasques, et les bancs, et les murs, et les marches montant d'un jardin à l'autre, la jeunesse des feuillages vert-lumière, les troncs d'arbres blanchis à la chaux, le rose saumon des briques en bordure des allées ardentes étendaient un grand tapis pimpant et diapré, comme glacé de fraîcheur. Tout autour couraient les hautes murailles aux tours crénelées, couleur d'ambre. Forteresse à l'extérieur et jardin au-dedans : cela ferait une belle âme.

Par moments le soleil se cachait, et ce n'était plus alors que la réplique, par un mauvais peintre, du tableau qu'on voyait tout à l'heure ; puis il sortait, et les jardins rutilaient, et le buis sentait plus fort ; puis il se cachait de nouveau, et c'était tantôt lumière et tantôt ombre, comme sur le visage de celui qui aime. Chaque fois que l'ombre se faisait, aussitôt une brise glissait, comme si elle avait attendu, là-bas, aux limites du jardin, parce qu'elle avait peur du soleil, et qu'elle se dépêchât de traverser pendant le court empire de l'ombre. Les palmes se caressaient, les pétales des roses tombaient, une mèche des cheveux de Soledad frémissait vers le visage du jeune

homme, et il entendait la mélodie du monde passer au travers de ces cheveux.

Elle avait appuyé sur la balustrade ses bras nus jusqu'au dessus du coude. Entre le coude et l'épaule ils devenaient plus pâles, parce qu'elle portait certains jours des corsages aux manches plus longues. Elle les regarda un instant, puis :

— Vous prétendez que vous m'aimez et vous ne m'avez jamais dit que j'avais de jolis bras. Cependant tout le monde me le dit, même mon père me l'a dit. Il n'y a que vous qui ne me l'avez jamais dit.

— C'est trop fort ! Tout de moi vous crie mon sentiment, et c'est à ces fadaises que vous donnez de l'intérêt. Oh ! que les femmes sont stupides. Elles se croient très fortes et huit fois sur dix, entre mille choses qu'elles pourraient faire ou dire, elles volent avec la sûreté de la flèche à la chose précise qui fera l'homme les mépriser ! Non, non, je ne vous dirai rien sur vos bras. Un compliment mendié ! Et apprenez que la seule femme que j'aime est celle qui ne se croit pas désirée, ou si elle sait qu'elle l'est, feint de ne le savoir pas.

Il était moins malheureux maintenant, car sa souffrance se muait en colère, en violence peut-être, sous ce palais de Pierre le Cruel. Or, sans en être conscient, il s'avancait derrière son insolence comme derrière un bouclier. Elle répondit sans changer de voix, clignant vers les Yankis :

— Ne criez pas comme cela, ces gens doivent comprendre.

— Vous savez bien qu'ils n'entendent pas l'espagnol.

— Hé, je n'en sais rien.

Il devint inquiet. Elle se rapprocha de lui.

— Les femmes auraient bien des choses à vous répondre. Mais je crains que ces gens ne comprennent plus que nous ne croyons. Faites-les partir, dites-leur n'importe quoi.

— Pourquoi faire? Nous nous parlons comme des étrangers, restons avec les étrangers. Je souffrirais encore plus si nous étions seuls.

— Dites-leur que dans le jardin anglais il y a une pierre où s'est assis Napoléon quand il a conquis Séville.

Il ne put s'empêcher de rire. Et puis, malgré tout, il accueillit l'idée.

« Oh ! Napoléon ! *Fine !* » s'écrièrent les Yankis. Mais comment les guides n'en disaient-ils rien ? C'est, expliqua Alban, qu'elle était depuis l'époque chez un particulier. L'année dernière seulement on l'avait sortie et inaugurée. Leur guide devait être plus ancien.

Il poussa l'amabilité jusqu'à les accompagner quelques pas, vers le parc à l'anglaise qui fait suite aux jardins moresques. Ils iraient à droite, puis à gauche. Dix minutes à peine ! Ah ! et puis, s'ils n'étaient pas pressés, il y avait dans les fourrés (mais il fallait chercher un peu) une autre pierre, où s'était assise Joséphine.

— Oh ! Joséphine !

Il les vit partir. Leur allégresse était animale de n'avoir plus à se mettre au pas des jeunes gens, de pouvoir reprendre leur allure naturelle, qui est le pas de course. « A ce train-là, pensa-t-il, dans un instant nous allons les ravoïr sur les bras. J'aurais dû leur dire qu'il y avait

par là-has une troisième pierre, où s'était assis Lafayette. »

Il revint. Dans l'allée, Soledad s'était mise à marcher lentement. Le soleil, qui avait disparu, ressortit. Elle n'était pas loin du pavillon de Charles-Quint, auquel Alban avait songé dans ses rêves. Par un de ces signes prodigieux dont la vie du jeune homme était pleine, en face du pavillon s'étendait un labyrinthe, pareil à celui que hantait le fils cornu et constellé du Taureau né des flots, comme la volupté même, et uni à la femme aux douces jambes. Il s'avança sur le sable jaune aveuglant, derrière elle qui ne se retournait pas. Son cœur se brisait qu'elle fût tout en noir, se brisait qu'elle n'eût qu'une poignée de pâquerettes dans les cheveux. Comme un léopard sûr de sa proie rampe longtemps derrière sa proie sans bondir, il marcha un long temps derrière elle qui ne se retournait pas. Comme un léopard sûr de sa proie.

Il l'atteignit devant le pavillon de Charles-Quint. O mon Dieu, ô mon Dieu, elle entra dans le pavillon de Charles-Quint. Des satyres et des centaures la regardaient du haut des murs, et, contre la vasque, des bêtes monstrueuses ; les fenêtres donnaient sur le chant des oiseaux. Elle s'arrêta, les bras tombants de chaque côté de son corps, et elle abaissa les paupières avec lenteur, pareille aux grands fauves, à son tour. Il saisit sa main, eut le temps d'apercevoir la paume, claire comme celle des Gitans, plongea dans la paume la face d'un homme qui meurt, referma la paume sur sa face et la pressa comme pour en faire sortir avec sa moiteur la source même de la vie. Il remonta la bouche le long du bras, jusqu'à la

saignée du bras, referma la saignée du bras sur sa bouche. Il ne saura jamais comment elle était, durant ce temps, comment était son visage.

Quand il prit la chair entre ses dents, avec un grondement sourd, quand sa langue connut le grain de la pulpe, alors elle retira le bras, mais sans rudesse. Elle détacha l'être aussi facilement qu'une peau morte. Il ne fit aucune résistance.

Il ramassa son grand feutre qui était tombé, se mit à marcher à côté d'elle, comme un homme étourdi, comme un homme qui sort du noir dans le plein soleil. Il était hébété de bonheur, et il y avait une angoisse sur son visage.

Il se réveilla mais ne la regarda pas, regarda devant lui, les yeux un peu baissés, vers ces azulejos de tons si gais qu'on n'eût pas été surpris, en y posant le pied, d'en faire sortir un petit air de musique. De hautes mouches bourdonnaient, invisibles, et que n'entendent que les poètes. Des fruits étaient pareils au jour levant.

— Aurai-je jamais quelque chose de plus ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas m'avoir donné cela et ne pas me donner plus.

— Voilà ma récompense pour vous avoir donné quelque chose !

— Revenez au pavillon. Votre visage, je vous demande votre visage. Que je voie votre visage aux yeux fermés, sous le mien, comme un autre monde. Que je respire sur votre visage votre terre et la pierre de votre terre. » Elle ne répondait pas, il ajouta d'une voix faible : « Je ne vous ferai pas de mal. »

— Non, non, n'insistez pas.

— Revenez au pavillon. Je n'ai pas embrassé la petite marque du vaccin sur votre bras.

— Allons, rejoignons vite mon père.

— Eh bien, je ne vous demande rien pour aujourd'hui. Mais dites-moi si un jour je pourrai embrasser votre visage. Dites-moi seulement oui ou non.

— Je ne peux pas vous répondre.

— Oui ou non. Dites-moi seulement oui ou non.

Il semblait n'avoir pas bien repris ses sens, être obsédé. Une rose, au sommet de sa longue tige, s'inclinait jusqu'au milieu de l'allée, s'offrait comme une courtisane, aimait que chacun la respirât au passage.

— Je ne puis dire ni oui, ni non.

— Ah ! si vous ne dites pas non tout de suite, alors c'est oui.

— Si vous le prenez ainsi, je vous dis tout de suite : c'est non.

Il ne parut pas convaincu. Elle dit :

— Si je vous dis non, je ne veux pas vous voir dans la peine... » et s'arrêta, un peu suspendue, dangereusement.

— Et si vous me dites oui ?

— Si je vous dis oui, je ne veux pas que vous me voyiez confuse.

Il vit que, pour avoir seulement imaginé cette confusion, pour avoir seulement prononcé le mot qui l'exprimait, elle l'était déjà, confuse. Il tint l'objet de son désir ; il l'eut tout frais, tout chaud, dans sa bouche, comme un gibier. Et un instant, comme le Galgo se couche quand il a capturé sa proie, il cessa de la tourmenter.

Partout maintenant se morcelait le règne de l'eau, pour que par un reflet chaque joie fût doublée. Une petite eau marchait à côté de vous, au milieu de l'allée, dans une rigole qui se poussait entre les carreaux d'un rose éteint, allumé parfois d'une tache bleu vif. Il y avait des vasques mortes, vides. Et d'autres avec une eau pleine de sourires, qui envoyait danser des figures de lumière sur l'arc arabe qui la surplombait, et des pétales étaient tombés au fond, se trouvaient bien là : Dieu les garde. Et d'autres avaient une flaque débordée, du rouge incandescent des gérani-ums qui s'y regardaient. Et on entendait le bruit cassé des jets d'eau, chacun sur un ton différent, se répondant de jardin en jardin. Parfois, au passage, Soledad trempait ses doigts, et elle les essuyait ensuite sur ses cheveux.

Dans une vasque un chat pêchait, un petit chat couleur de pierre, et autour des enfants gambadaient, et le rebord de la vasque gardait entremêlées les empreintes mouillées des pattes et des mains. Si fortement que fût pris son cœur, Alban ne put voir ce chat sans lui sourire, sans aller lui caresser le front. Le chat, en vraie bête de désir, le léchait et le mordait alternativement. Alban se tourna vers Soledad.

— Moi, si on me mord, je me laisse faire.

Quand il retira sa main, une gouttelette de sang y perlait, qu'il détacha avec la pointe de la langue. On arrivait à la pièce d'eau. Des jeunes filles s'y miraient et l'eau, pleine de leurs châles aux couleurs éclatantes, semblait une ville de papillons derrière un voile de cristal. Un cyprès était couvert de roses, comme une femme sou-

riante et endeuillée. Les cloches de la Giralda s'en allaient dans le ciel tranquille.

— Dépêchons-nous, dit Soledad. Mon père doit être si heureux d'avoir été débarrassé des Yankis qu'il ne s'est peut-être pas demandé... Mais tout de même...

— Je ne veux pas revoir votre père comme je suis. Je ne sais pas me composer un visage, et il me semble que mon visage est tout changé. Et puis, je ne peux pas voir quelqu'un que je respecte au moment où je le trompe...

— Je lui dirai que j'ai quitté les Yankis à l'entrée du jardin anglais, que je vous ai prié de les accompagner, par politesse. Vous partirez. Quand vous verrez mon père, vous vous excuserez sur n'importe quoi.

— Il y a longtemps que vous mentez à votre père?

Elle rit.

— Depuis toujours:

Il lui avait posé cette question avec une nuance de tristesse, car il aimait le duc. Mais de la sentir coupable, cela remua son désir. Qui peut le moins peut le plus.

— Ce que je vous ai demandé, me laisserez-vous le faire? Je vous en supplie, donnez-moi une espérance, ou bien refusez nettement. Un mot : oui ou non...

— Je vous l'ai dit, ni l'un ni l'autre de ces mots, je ne puis vous le dire en face.

— Eh bien, d'une autre façon... Que sais-je?... en écrivant...

Elle haussa les épaules, puis fit « ah ! » avec un demi-sourire, et :

— Ce soir, à onze heures, place de Doña Elvire, regardez les émaux blancs sur l'accoudoir de droite du premier

banc à droite, en arrivant par la calle Susona. Vous aurez ma réponse.

— Et vous, quand vous reverrai-je ?

— A partir d'après-demain, dans la cathédrale ou autour, il est impossible que nous ne nous rencontrions pas.

(Après-demain commençait la Semaine Sainte.)

Égaré d'audace, il voulut lui prendre la main pour la baiser. Ce fut elle qui lui prit la main, la maintint écartée, mais en faisant cela elle la tenait, et elle la tint longtemps. Et qu'elle la tint ainsi, il en avait plus de douceur que si elle l'eût portée à ses lèvres. Et il approcha son visage du sien, et il la regarda comme on regarde ceux qu'on aime.

Il sortit par le Patio des Oriflammes. Sous la voûte, une Vierge veillait derrière une grille, au-dessus d'une lampe éternellement allumée. Soledad, en arrivant, s'était signée devant elle. Comme il aimait qu'elle aussi fût catholique ! Qu'ils eussent en commun ce grand fief où chasser ! Dehors, il eut une telle bouffée de joie qu'il porta la main à son front. Et il se dirigea vers la cathédrale, poussé par le mouvement filial de partager sa joie avec son Maître.

Chaque maison de la place du Triomphe portait un rameau pâli, une palme d'Elche, née dans l'eau et le feu. Les chaînes entourant la cathédrale étaient pleines de gosses qui se balançaient, comme des hirondelles sur les fils télégraphiques. L'inscription du psaume flamboya au-dessus de la porte : TIBI SOLI PECCAVERI, et il la comprit à contre-sens (ce n'était qu'un élève de première) : « Pour

toi seul j'ai péché. » Pour toi seul j'ai péché... Pour toi seul j'ai péché... Ah ! qu'elle dise un jour cette parole sans la prononcer, avec sa bouche défaite, avec la fatigue de ses yeux et de ses cernes, et qu'il la serre pour qu'elle lui pardonne, et qu'il s'endorme dans la palpitation de son cou.

Il arrêta ces pensées emportées, indécentes pour le lieu où il allait. Alors, contraintes, elles se muèrent, devinrent une tendresse, se confondirent avec la merveilleuse odeur d'herbe qui l'accueillait dans le patio des Orangers, avec cette ingénuité terrestre et céleste. « Plutôt un seul serrement de main d'elle, où elle mette son cœur, que son corps même si c'était par autre chose que par son goût. » Dans la cathédrale, sur le fond de l'obscurité passaient des taches exsangues de visages, des taches écarlates de surplis, et cette nuit d'où sortaient et où rentraient ces rouges et ces lividités bougeantes suggérait l'enfer à Alban ravi. De ces lieux il recevait la justification de tous ses sentiments. En échange il leur apportait son bonheur, comme les paysans du campo, après-demain, y apporteraient leurs oiseaux encagés, et les laisseraient devant les autels, pour qu'ils réjouissent avec leurs chants le seigneur des vautours et des cygnes.

La place minuscule de Doña Elvire était ce soir-là le décor d'une ville de rêve. Les petites maisons jaunes ou vert-pâle, aux fenêtres et aux portes bordées de blanc, se posaient contre l'azur nocturne, lumineux comme si

le jour était derrière lui et l'éclairait, pur comme une prunelle d'enfant. Les feuillages frais avaient un vert transparent. Sur les murs, sur le dallage compliqué et simple, les ombres des palmiers, démesurément agrandies, se faisaient des révérences avec des airs aimables. Des bambins jouaient. Un chat se cachait derrière un arbre pour les regarder jouer, tant ils étaient gentils. Et les bancs avec leur mosaïque d'émaux, délicats et parés. Et le premier banc, à droite, en arrivant par la calle Susona, il n'y a pas moyen de se tromper.

Jusqu'à ce moment Alban n'avait pas eu un doute. A présent, devant ce mot qui allait apparaître, l'inquiétude l'envahissait. Il fit le tour de la place sans oser interroger le banc, dans un sentiment toujours plus fort qu'il n'y trouverait rien d'écrit. Enfin, il s'y dirigea. Sur un des émaux blancs, on avait effacé au crayon quelque chose de court, un mot en deux lettres.

Il gratta une, deux, trois allumettes. Les zébrures du crayon étaient si serrées qu'il n'y avait de visible, pour des yeux d'homme, qu'un petit carré noir. Inutile d'insister. Le mot qu'on avait écrit là était mort.

Il resta assis, plein de trouble. Était-ce l'œuvre d'un méchant qui avait deviné un mot d'amour? Non, il n'eût pas pris la peine de sortir un crayon pour l'effacer; il eût effacé avec un doigt mouillé. La main qui avait effacé était la main qui avait écrit. Sans doute, quand elle décidait son acte, Soledad savait que son père, en sortant de l'Alcazar, amènerait les Wordsbury sur cette place voisine, qui est un des sourires de Séville. Pendant qu'ils admiraient, elle s'était assise, et elle avait écrit un mot.

Ensuite elle l'avait effacé. Mais avait-elle effacé un *non*? Ainsi, décidée à lui défendre, elle aurait soudainement décidé de lui permettre? On imaginait mal cela. On imaginait mieux que, décidée à lui permettre, à l'instant où elle avait vu tracé le *oui* fatidique, elle avait eu de la peine, du remords, sait-on, et elle l'avait effacé. Peut-être, en rejoignant son père, l'avait-elle trouvé soupçonneux, ou même l'avait-il grondée. Peut-être la phrase d'Alban, soulignant leur acte de tromper le duc, avait-elle germé, et, au moment de céder, elle s'était reprise. Et maintenant, comment la retrouver? Dans son ivresse, il avait accepté qu'elle ne lui donnât pas un rendez-vous précis. Faire visite au duc? Mais si le duc avait deviné? Il imagina le domestique en blanc lui disant, de l'autre côté de la grille : « Le señor duc fait dire qu'il ne sera plus jamais là pour votre grâce »...

Minuit depuis longtemps avait sonné. O douceur des terres sans haines sociales ! Nous savons où nous réfugier quand les blêmes cités névropathes auront enfin rendu la vie des leurs intenable. Une sécurité attendrissante régnait à cette heure sur ce lieu désert, perdu parmi des ruelles enchevêtrées, dans cette Séville jamais crapuleuse, sillonnée pourtant de coups de poignard selon l'affreuse niaiserie parisienne. Les enfants étaient rentrés s'abandonner à leurs anges. Les maisons s'endormaient, portes ouvertes sur la rue. Les émaux des bancs faisaient leur éclat comme des yeux de femmes, comme des dents de femmes, autour de la petite place innocente, complice seulement des chats roucouleurs. Alban revint en mauvais état.

Le dimanche des Rameaux, qui était le surlendemain, et les trois jours qui suivirent, Alban, aux heures d'affluence, flâna dans la cathédrale et autour, ballotté par tout Séville qui défilait. La pluie activait la piété : on se précipitait à couvert dans les églises. Sans doute le duc et sa famille venaient-ils chaque jour, mais comment les retrouver parmi ce peuple ? Jamais Alban ne les rencontra. Et excédé, il décida d'aller sonner chez le duc, le jeudi au soir, s'il ne l'avait pas rencontré avant. Le prétexte était facile. Qu'était devenu le projet de la *becerrada* où il serait matador ?

Il s'était jeté à la rue, et, consultant les horaires, suivait les offices et les processions, avec une âme d'emprunt, l'âme stupide du touriste, pour se distraire de ses obsessions. Tout pourri de fatigue d'avoir erré depuis le matin autour de la cathédrale, il tombe au crépuscule sur une des chaises de la rue des Serpents. Il regarde les célèbres fêtes avec distraction, sympathie et ennui.

Les aigres clairons de la cavalerie font leurs glapissements. « Non, je n'ai pas de faïences à faire réparer », pense Alban, d'abord abusé par leurs fantaisies stridulantes. Les pénitents s'avancent sur deux files, en longues robes et en cagoules qui les masquent. Beaucoup ont les pieds nus, ce qui est beau et fait rire les dames. Ces « frères de lumière » portent d'une main un gros cierge, la flamme vers le sol, survivance de la coutume grecque et romaine de porter renversées les torches funéraires, et la base du cierge relève leur robe comme une épée. De l'autre

main ils retiennent par-devant le capuchon, pour que ses œillères restent bien à la hauteur des yeux, avec un geste qui semble de pudeur et qui souvent est plein de grâce. Car à leur taille, à leur sveltesse, et parfois aussi à la limpidité de leurs mains, quand elles ne sont pas gantées de blanc, de rouge, de noir, on reconnaît qu'un grand nombre des *nazarenos* sont de tout jeunes gens, de ceux qui composent en France nos patronages ; même il y a des pénitents de quatre ans, expiant, peut-on croire, une tartine de confiture dérobée. Certainement le Jesús de la tienta est parmi eux. Alban le reconnaîtrait-il à son glauque regard velouté ? Ces êtres mystérieux qui vous frôlent, quel regret de leurs visages cachés ! Il enfonce ses yeux dans leurs yeux. Il appuie ses yeux sur leurs mains fraîches.

Loin, il voit une futaie de cierges qui approche dans la mort du jour. C'est le *paso*, avec ses statues coloriées, drapées, pressées de fleurs et de feux. Les idoles viennent derrière une vague d'encens. Elles vont sur cinquante pieds humains, qui apparaissent à leur base, et ce remuement de pattes les rend semblables à d'énormes insectes. Devant, un encensoir que fait tourner un acolyte à l'apparence brillante d'une nébuleuse, comme si le ciel avait délégué une petite parcelle d'astre mineur pour faire une politesse aux divinités des hommes. Le *paso* s'arrête. Alors, d'en-dessous, sortent d'admirables masques de forçats chrétiens, dures figures rasées et couvertes de sueur, ayant enroulée sur la tête et la nuque l'éternelle couverture des Espagnols, qui les aide ici à supporter le *paso*. Un ordre, ils rentrent ; un autre, le *paso* est

soulevé avec un sursaut un peu brusque, qui fait tomber quelques fleurs et tinter les colliers, les chapelets de la statue. Par le grillage du paso, Alban voit les porteurs, bras nus, coiffés de la couverture qui prend la forme du bonnet égyptien, et derrière ces grilles, dans leur obscur réduit, tandis que claquent les ordres, ils évoquent, pour Alban qui s'en exalte, les esclaves ramant dans les galères anciennes. Un instant après, redevenu chrétien, il reconnaît de belles significations dans ces atlantes soutenant les figures de la foi.

Et d'autres pénitents d'autres confréries apparaissent, avec les cierges blancs, ou noirs, ou violets, ou rouges, avec les trompettes, avec les étendards, avec les lampadaires, avec les baguettes d'argent, avec les corbeilles pleines de fleurs et d'encens, avec les insignes portant l'inscription : S. P. Q. R., qui n'est pas seule ici à rappeler un « triomphe » romain. Au-dessus des pasos, attirées par la fête, les hirondelles font les folles dans le ciel éteint et clair.

Au fond de la rue étroite, les spectateurs s'écrasaient. Un barrage se rompait. L'agent, ayant laissé passer tout le monde, s'en prenait à un gosse resté immobile, et le chassait avec magnificence : « Allez, maudits, au feu éternel ! » Alban mettait quelquefois une demi-heure à se rapprocher, personne par personne, d'une femme de la foule. Parvenu derrière elle, comme à l'arrivée d'un paso les gens se pressaient encore plus les uns contre les autres, au point que de petits enfants en fondaient en larmes, il mettait ses mains sur les hauts gras et fermes des bras de la passagère...

Elle se retournait, croyant peut-être qu'il cherchait à se frayer passage, et ses yeux demandaient : « Que voulez-vous ? ». « Toi », disait la face de l'homme. Elle comprenait ; elle reprenait sa pose, consentante à cette brève offrande aux génies de la terre. Quand elle renversait un peu la tête, le visage d'Alban se posait naturellement sur ses cheveux, et il aspirait leur odeur, et quand elle rabaissait la tête, la bouche avait fait dans les cheveux un petit épi. Il regardait son visage, de si près qu'on ne les voit ainsi que dans l'amour, sa nuque velue et confuse d'où un duvet fourni descendait entre les omoplates. « Ah ! pensait-il, elle sent le gouffre. » Alors une poussée puissante les faisait tous reculer, et Alban, ouvertement, serrait le corps contre le sien, montait à l'altitude égarée où les yeux se ferment, puis redescendait d'un trait, comme un projectile qui retombe. Une poussée se faisait en sens inverse. La femme disparaissait, emportée. Heureusement qu'il y a plus d'une femme en cette vallée de pénitence. Alban, un peu étourdi, s'émerveillait bientôt combien un être qu'on désire est facilement remplaçable par un autre. O plans délicieux de la Création !

Certaines fois, frappé d'amour pour une figure de paso, une Vierge, un ange, ou seulement le dos musclé d'un des centurions qui flagellent le Sauveur (bien que souvent, chevelus et moustachus, ils ressemblassent à Briand, ce qui n'est pas le chic romain), Alban se levait et se mêlait à la procession, où régnait une aimable liberté. Une nuit, il passa ainsi une Vierge, la bouche entr'ouverte, de grosses larmes sur les joues, les sourcils froncés d'angoisse. Fût-ce un enthousiasme de piété ? Ou parce que,

par la bouche entr'ouverte, les dents qui apparaissaient l'avaient fait songer aux petites dents attendrissantes des taureaux ? Il fut sur le point de lui lancer une *saeta* de sa façon : « Ah ! je saurai bien te refermer la bouche ! » Bien entendu, il ne s'agissait pas de la lui fermer avec un argument. C'était un peu fort de sel, mais il n'y mit aucune malice. Très vite il perçut que ce n'était pas dans les choses admises, et il aima davantage la Vierge pour l'avoir offensée. En même temps il aima davantage Soledad, pour l'avoir un instant trompée. Quelle heureuse nature !

Donc il emboîta le pas derrière le paso qui rentrait à son église — c'était vers une heure du matin, — parmi les gosses soutenant la traîne de la statue, qui sans cela eût balayé le sol, les vendeurs de gâteaux pour ravitailler les pénitents, les vendeurs d'eau, leur cruche sur l'épaule, pour verser la goutte aux atlantes, la musique militaire marchant au pas funèbre avec un lent dandinement. Parfois le paso tintait, déposé d'un geste de colère, les atlantes sortaient de leur soute et engueulaient le sacristain. « Ils vont tout planter là », se disait Alban, habitué aux grèves. Mais on était en Andalousie, les atlantes allaient boire un coup de vin, pendant qu'une *saeta*, dans le même temps, versait à la divinité son vin d'amour pour lui faire prendre patience.

Quand les atlantes revenaient, ayant repris goût à la vie, le paso sentait l'écurie, si on peut dire (mais oui, « on peut dire », nul irrespect dans cette foi familière, confiante et pleine de gaieté). Soulevé brusquement, il filait, virait dans les ruelles noires de monde, à une vitesse

folle. Les petits militaires, aux tournures gracieuses d'enfants, allongeaient le pas et ne savaient plus comment se dandiner ; ils jouaient leur air lugubre tout en allant à fond de train, de sorte que les mugissements devenaient à la fois sautillants et sinistres. Un spectateur pestait de ne pouvoir allumer sa cigarette au cierge d'un des pénitents, et le frappait sur l'épaule — *hombre !* — pour le faire ralentir. Puis, la fatigue prenant les atlantes, on revenait à l'allure ordinaire. Au passage, d'un balcon surchargé, un chien excité aboyait, une petite main se tendait pour toucher le dais du paso. Les gouttes des cierges tombaient sur les poignets des pénitents, et Alban, entre les cuivres de la soldatesque et la traîne de la Reine du Ciel, buvait, on peut le dire, un fameux verre d'obscurantisme. Près de lui, une femme s'est faufilée et marche parmi les tambours, au côté de celui d'entre eux qui est la préoccupation de son cœur. Le roulement des caisses, tellement fort quand on l'entend de si près, la jette dans une vie exaltée où tout lui apparaît facile. Elle participe à tous les pensers qui sont contenus derrière le front d'un tambour. Elle ouvre la paume sous les cierges, elle en recueille la cire qui tombe, elle baisse les yeux à cette douceur brûlante et elle songe au corps qu'elle aime.

Sous la porte de la cathédrale est suspendu un crocodile que le sultan d'Égypte envoya à Alphonse le Sage en lui refusant la main de sa fille : cet Alphonse gagnait peut-être

au change. Le Jeudi-Saint, dans l'après-midi, Alban était à contempler avec respect cet animal ; il lui trouvait l'air d'un taureau. Soudain, au premier rang des personnes qui regardaient la procession tandis qu'elle traversait l'église, il vit, sous une mantille blanche, le profil givré de la princesse à tête de chat.

Ce fut le duc qui l'aperçut le premier, et ses traits s'éclairèrent. « Holà ! » fit-il à voix haute. Toute la vie d'Alban s'éclairait dans le même temps, et il aurait embrassé cet homme. Au moins, de ce côté, rien ne s'était passé. Soledad aussi tournait vers lui un visage ouvert.

Le duc vint à sa rencontre.

— J'étais sur le point de vous écrire. Nous allons samedi à la ganaderia choisir vos taureaux et ceux de Pepe Alcaraz. On conduira ensuite une course aux Merinales. Vous êtes de tout cela, il va sans dire. Je vous quitte. Je veux voir sortir le Christ de l'Expiration ; c'est mon Christ. Vous allez voir comme il est beau ! L'auto passera vous prendre lundi à trois heures. Adiós.

Il revint sur ses pas. « Venez ou ne venez pas, mais vous avez votre place dans ma loge, dimanche, aux taureaux. » Il fit un gracieux au revoir de la main et se mit à courir comme un jeune homme à travers l'église, pour voir sortir son Christ. Chaque année il le voyait cinq ou six fois, coupant par des traverses pour devancer la confrérie et l'attendre. Et il avait soixante ans.

Soledad fit trois pas et se retourna vers Alban, avec son regard de femme, le même regard qu'auraient un jour les femmes pour les jeunes gens en capote bleue rejoignant la gare de l'Est.

— Pardonnez-moi. Cela n'a pas été de ma faute. Je vous expliquerai lundi.

— Vous serez là lundi ?

— Oui. » Elle lui tendit la main. « Vous savez que je suis votre amie. Adiós. »

— Adieu, prunelle de ma vie.

Elle s'enfuit pour rejoindre son père. Elle allait vite, en balançant les hanches, sœur de la tartane aux beaux flancs. Et son visage grave restait en lui, voluptueux comme une main sans bagues.

Comme il sortait, Alban s'entendit appeler en français :

— Monsieur Alban !

Un pénitent s'était détaché de la procession.

— Entrez dans San Roman, ce soir, à dix heures, en disant mon nom. Vous verrez la dislocation de ma confrérie. C'est la plus belle de Séville.

C'était Buñuelo. Bien que les pénitents doivent observer un rigoureux silence, il parlait à voix haute, comme le duc. « Ne parlez donc pas comme ça », avait envie de lui dire Alban, gêné. Le torero lui mit la main sur l'épaule, le força de se retourner :

— Regardez notre Vierge ! Vous la regarderez bien quand elle passera. Quels bijoux ! Quel parti si elle était à marier !

Lui aussi se mit à courir pour reprendre sa place dans sa confrérie, où les pénitents tenaient leurs cierges inclinés comme on tient les glaives dans la « voûte d'acier ».

A travers la cathédrale, sur tout le trajet de la procession, le dallage était gluant des gouttes de cire répandues.

dues par les cierges depuis cinq jours. Des farfadets de sacristie, aux robes noires couvertes de taches de cierge, se glissaient comme de petites bêtes, ou bien jouaient à cache-cache derrière les piliers. Des gens mettaient leurs chaises en rond et bavardaient. D'autres sommeillaient, la tête sur la marche du Monumento. Des chiens vous faufilaient des douceurs au bas des jambes. Et cependant, dans tout cela, il n'y avait ni irrespect, ni seulement trace de vulgarité.

Le troupeau des taureaux, quand il a été inquiet, nerveux, et que peu à peu, comme une eau, il revient au calme, quand peu à peu les bêtes cessent de tourner, de se poursuivre, et recommencent leurs ruminements, on dit, dans le pays d'Oc, que le troupeau « se pose ». Ainsi les sentiments d'Alban se posaient. Dimanche, ou plutôt lundi, — car dimanche, dans la loge, à la plaza, ils ne pourraient rien dire, — il saurait tout, et il le saurait comme il le voulait.

Le soir, dans l'église San Roman interdite au public, il attendit la confrérie de Buñuelo. L'église vide était toute obscure ; la porte ouverte sur la nuit éclairait seulement la draperie immense qui, dans le fond, allait de la voûte au sol. Un sacristain alluma des cierges, action infiniment religieuse, impressionnante dans cette ténèbre. Apparurent quelques ombres humaines qui attendaient aussi derrière les piliers. Dehors, les tambours roulaient continuellement, et on entendait, au-dessus de leur trame sombre et lourde, ce bruit qui chavire une jeune âme impériale : les sabots des chevaux sur le pavé des villes. Enfin le paso s'engagea, avec ses cinquante pieds, sur le

pont de bois qu'on avait jeté par-dessus le parvis, et le piétinement rythmé des porteurs sur le pont sonore suggérait une armée en marche ; les troupes victorieuses devaient faire ce bruit-là, quand elles passaient sur le pont-levis pour occuper la citadelle soumise. Le paso entra dans l'église avec un balancement majestueux de navire : navire de rêve, plein de feux et d'anges, plus beau encore que ceux qui revenaient à Séville, ayant donné un monde nouveau à Dieu.

La nuit lumineuse et les flammes des cierges chantaient en désaccord dans la nef sombre. Quelques nazarenos, qui étouffaient sous le capuchon, l'avaient rejeté en arrière : on voyait enfin les charmants visages, fatigués et brillants. Un être masqué portait sa trompette sur l'épaule comme une masse d'armes.

— Maestro !

Alban avait reconnu Buñuelo. Mais l'autre le poussait dehors.

— Sortez vite ! Regardez le coup d'œil, de la place, pendant que le second paso rentre.

Comme ils étaient tous sensibles à la poésie de leur pays, de leurs coutumes, et désireux de la faire aimer ! Ainsi un petit Italien, posant sa main sur une colonne de marbre, s'exclame avec un chant : « *Com'è bella !* »

Alban, docile, sort. L'église en briques roses, éclairée par les cierges, est d'un rose ardent sur le ciel nocturne d'un bleu ardent ; et sur ce bleu ardent éclatent les œillets du second paso, si rouges qu'ils semblent en feu. D'un balcon se détache une saeta pure et pleine. On entend la voix, et longtemps on cherche la chanteuse. On l'aper-

çoit, sans distinguer ses traits ; le chant, en sortant, la fait se dandiner un peu, comme si la force du jet se démenait dans son torse, et elle lâche la dernière note en se penchant comme si elle se vidait, puis recule, rentre dans l'ombre, tandis qu'un olé compact monte de la foule. Parfois, de deux balcons, deux voix s'élancent, alternent, se mêlent. Parfois c'est, dans la foule, un homme du peuple qui tire sa casquette et chante. Qu'il chante mal, et qu'on rie, c'est celui-là qui est touchant.

La nuit a le même bleu profond qu'a le manteau de la Vierge. Dedans, pas une étoile ; pas un cierge, ils sont tous sur la terre. Alban souhaite que ce ne soit pas un symbole. Le paso s'ébranle et rentre au port. Et la lune, qui en a vu bien d'autres, qui a vu d'autres cultes innombrables fructifier et périr, qui voit dans cette même heure sur la terre d'innombrables cultes différents et contraires, regarde toutes ces choses comme on regarde des enfants qui jouent, et sourit avec détachement et bienveillance.

Mais, avant que le paso ait disparu, une voix cassée s'élève et élève la dernière saeta. C'est une vieille femme, un vieux singe à larmes humaines, car des larmes coulent sur son visage tandis qu'elle élève le chant. La dernière saeta ? Oui, pour elle peut-être, et c'est parce qu'elle le sait qu'elle pleure. Alban ne peut regarder ce pauvre visage, ne peut écouter cette pauvre voix, et il a horreur du rire qu'il pressent quand elle se taira. Elle se tait. On ne rit pas beaucoup, il n'y a pas beaucoup de moqueries. Elle disparaît, il ne reverra plus, plus jamais, son visage. Et il a le cœur serré comme si celle qui se perdait

dans la foule était une inconnue belle et coupable qui disparût couverte de son désir.

Dans l'église, tous, et Buñuelo, et Alban, agenouillés sur les dalles, récitaient un *credo* devant les pasos qu'on allait éteindre. Nul saccage des fleurs serrées à s'étouffer sur les pasos, et même Alban avait vu tout à l'heure le geste exquis d'un gamin qui, une petite rose étant tombée pendant la marche, l'avait ramassée et, à cet âge où le geste instinctif est de prendre, l'avait soigneusement reposée. Mais les porteurs, les braves bandits chrétiens, sortis de leur trou, emportaient chacun un œillet à l'oreille. On eût dit, contre leurs faces rigoureuses, ces fleurs qui poussent dans les fentes des rochers.

— Venez prendre une *vigile*, dit Buñuelo, affamé par cette marche lente, ces stations prolongées depuis cinq heures du soir jusqu'à deux heures du matin. Mais Alban le quitta, affamé lui aussi : affamé d'être seul.

Aucun cri, aucune chanson, aucun bruit un peu fort dans cette foule qui s'écoulait, effleurée par une gaîté douce et polie. Une vieille femme qui remontait le courant, bousculée de tous côtés, disait bien : « *Qué barbaridad !* » mais sur le ton le plus calme, et comme par acquit de conscience. La foule devenait moins dense à mesure qu'on s'éloignait de l'église. Des formes blanches en cagoules, toujours masquées, glissaient, disparaissaient, dans cette nuit d'un autre âge. Au loin la Giralda était une colonne rosâtre, et on voyait de la lumière dans la loge des sonneurs, comme une flamme mystique suspendue en plein ciel. Brusquement, venant vers lui, il reconnut Jesús, le petit seigneur, pieds nus, en cagoule rouge, ceinture

rouge, gants rouges, la haute mitre pointue et rouge rejetée sur la nuque, pareil avec cette mitre à un jeune haruspice, ou bien au servant d'un des prêtres syriaques qui célébraient les mystères de la Bonne Déesse. Jesús passa, ayant retiré un de ses gants pour se mettre les doigts dans le nez. Alban fit demi-tour et le suivit. Jesús tourna dans une ruelle étroite et Alban s'arrêta au coin. Après tout, qu'avait-il donc à lui dire ?

Par-dessus la ruelle, les jasmins, le chèvrefeuille de deux balcons opposés se rejoignaient, mêlaient leurs branches dans un geste d'amour. Les petites maisons blanches semblaient frôler le ciel, familières avec lui comme leurs habitants avec Dieu, et le ciel avait là-bas le vert transparent des urnes cinéraires romaines, et c'était le vert même des yeux de Jesús. Alban resta à regarder jusqu'à ce que, sur la petite forme rouge, se fût refermée la nuit.

Le jour suivant, veille de Pâques, qu'on appelle le « Samedi de Gloire », Alban se rendit avant le dîner à Tabladilla, faubourg champêtre de Séville où était exposé le bétail qui serait tué le lendemain aux arènes. Les bêtes étaient parquées dans un pâturage entouré de fortes barrières et d'un fossé pareil à celui qui courait autour des cirques romains quand on y donnait des chasses aux fauves. Dans le fond courait un mur rose vif, d'où trois palmiers semblaient jaillir, et une tour blanche pareille à celle d'un minaret. Les fleurs des orangers embaumaient.

Le bétail était décevant : petit et trop gras, l'œil terne, donnant l'impression de n'avoir pas de nerf. Depuis huit jours on parlait dans Séville du conflit entre l'impresario des arènes et les principaux matadors, auxquels s'était jointe l'Association des Éleveurs. On se lamentait sur la pauvreté du programme de la course. A Alban qui s'inquiétait de prendre d'avance un billet, on avait répondu : « Vous en trouverez toujours. Beaucoup de gens vont à Jerez. » A Jerez, en effet, il y avait des taureaux de Miura, avec le grand matador Machaquito.

Alban aimait entre tous les matadors Machaquito. Et des Miura ! Sans doute, c'était fou de manquer une occasion de dominer pendant deux heures la nuque de Soledad, sa nuque sauvage et grise. D'autre part, dans la loge, ils ne pourraient se parler, alors que le lendemain même, aux pâturages du duc, ce serait une liberté complète. Et Machaquito ! Et des Miura !

Tout Séville, équipages, autos, cavaliers, piétons, faisait au pas le tour de l'enclos : c'était un défilé ininterrompu. On vendait de l'eau, des *tortas*. Des hommes mendiaient sous prétexte qu'ils étaient idiots. Un sourd-muet poussait un cri d'ara. Alban aperçut de loin le duc, la duchesse et Soledad dans leur auto, et remarqua que le duc ne saluait jamais le premier. Il ne se fit pas reconnaître. A quoi bon ? Tout était bien ainsi. Qui sait si le mot qu'elle dirait, ou ne dirait pas, ne dérangerait pas cet équilibre heureux ? (Voilà un prudent jeune homme.)

C'est égal, c'était ennuyeux, elle et Machaquito le même jour...

Alban salua D. Felipe Uhagon, l'homme du Tir aux Pigeons, debout dans sa voiture attelée de mules. Une belle dans le genre vache reposait à côté de lui.

— *Mala corrida !* fit Alban, le visage sombre comme si le tonnerre était tombé sur sa maison.

— Mais vous n'allez pas à Jerez ?

— Impossible.

— Je le regrette, j'aurais pu vous emmener. Nous y allons en auto et serons revenus le soir même.

— Et le billet ?

— Nous n'en avons pas plus que vous. Nous prendrons là-bas de l' « entrée générale ». Il suffit d'arriver en avance et on peut être au second rang.

— Hélas, je vous le répète, impossible. Je suis invité...

— En tout cas, à votre disposition, si vous changez d'idée. Allez avec Dieu. (*Vaya Vd. con Dios.*)

Aller avec Dieu, bien volontiers. Mais où Dieu allait-il ? Certainement à Jerez.

La voiture s'éloigna, et Alban aussi. Il eut des ruses de Sioux pour passer devant la venta sans être vu par des femmes du monde : il eût fallu y entrer faire le gentil. Il était soucieux. Après tout Soledad lui avait dit : « Je vous expliquerai *lundi*. » Pour elle aussi, sans doute, leur rencontre de dimanche avait peu d'intérêt. Alban savait bien quelle était, pour le moment, sa passion dominante. Il venait d'en revoir, des taureaux. L'aficion était sur lui comme une fatalité. Et puis peut-être, sans qu'il s'en rendît compte, devant la certitude d'avoir peu à peu tout ce qu'il voudrait de Soledad, son amour marquait-il un temps d'arrêt. Dans le premier café rencontré, il

écrivit une lettre que tout à l'heure on porterait au duc. Elle dit qu'Alban « l'a pris au mot. — Venez ou ne venez pas. — Le duc est trop aficionado pour ne pas comprendre la raison qu'il lui donne. Et c'est une preuve de la confiance respectueuse qu'Alban lui voue que de lui dire en toute simplicité que demain il ne viendra pas. »

Avant d'aller chez Uhagon, il voulut faire profiter quelqu'un de son billet pour la course de Séville : une place de premier rang ! C'est amusant de regarder les êtres en se disant : à qui vais-je faire plaisir ? Sur un banc, un vieillard respectable et râpé, Don Diègue pour pension de famille, lisait un journal de taureaux. Alban lui proposa son billet, mais le vieillard lui fit un œil noir, croyant qu'il s'agissait d'un revendeur suspect. Alban vexé s'en fut alors l'offrir à un gamin. Ses cheveux étaient coupés ras, à l'arabe ; leur noir bleuâtre, sur son crâne doré, faisait une teinte presque verte ; et il sentait la gaufre chaude. Quel tonnerre de bonheur, sans doute, ce billet de premier rang tombant sur ce gosse dépenaillé ! Mais le gamin examinait le billet sur toutes ses faces, sans trop de confiance dans cette aventure, se disant qu'il était peut-être faux, ou que c'était peut-être un billet volé qui lui vaudrait des ennuis. De la marmaille faisait cercle. Enfin Alban lui mit le papier dans les mains et s'en fut sans se retourner. Il avait vu un garde qui le lorgnait avec un œil noir. On devait le prendre pour un satyre.

V

Il poussa son cheval sur le flanc gauche du cheval de Soledad. Elle fit pivoter le sien à droite. Sans comprendre, pour se mettre à son côté, il esquissa le même mouvement. Elle se déroba encore. On eût dit le jeu de l'écharpe pratiqué par les gardians.

— Qu'y a-t-il ?

Brusquement elle mit sa bête au galop. Celle d'Alban était plus vite. En quelques foulées il eut rejoint la fuyante. Il goûta une joie brève et âcre à voir que déjà elle avait rougi, que déjà son teint n'était plus mat mais prêt pour la sueur, prêt pour sa sueur de femme. Elle ne devait pas être très forte. Peut-être même n'était-elle pas une très bonne cavalière. Et ceci, on ne sait pourquoi, augmentait le désir du jeune homme.

— Vous me fuyez ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Elle ne répondit pas. En lui la stupéfaction était plus grande encore que le chagrin.

— Il y a trois jours, à la cathédrale, vos yeux étaient pleins de bonté. Je me disais : « Seuls les yeux des femmes peuvent regarder ainsi. » Et vous m'avez dit que vous étiez mon amie.

— Oui, je vous ai dit cela. Et vous, après cela, vous m'avez insultée.

— Moi ! Je vous ai...

Il crut comprendre. Sans doute se sentait-il, au fond de lui-même, un peu fautif, pour avoir deviné si vite.

— Est-ce parce que je n'ai pas été dans la loge de votre père ? Mais nous n'aurions pu nous y dire un mot, alors qu'aujourd'hui nous sommes libres.

— Dites donc franchement que la course de Jerez vous intéressait plus que moi.

Pour une fois, il fut habile. Ce qu'il lui dit était vrai, mais il y avait dans les mots, dans le ton, un pathétique un peu voulu.

— Eh bien, la vérité c'est que, rester deux heures juste à côté de vous, sans pouvoir vous dire rien de ce que j'ai à vous dire, sans pouvoir seulement vous toucher... non, cela, c'était un martyre. Je n'en ai pas eu le courage. Et j'ai préféré ne pas vous voir à vous voir comme cela.

Soledad dut être touchée, car c'est sans hauteur, d'une voix un peu radoucie, qu'elle prononça :

— Vous m'auriez toujours regardée.

Décidément, pensait Alban, les femmes sont plus faciles à manier que les chevaux. Elles se prendront toujours à une goutte de cette sorte de miel.

Elle dit, comme pour une chose qu'on clôt :

— Je resterai longtemps blessée par ce que vous avez fait là, et il faudra que vous fassiez beaucoup pour que je vous pardonne.

— Tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai pour vous.

Puisqu'elle lui parlait de pénitence, il était déjà pardonné.

— Mais vous, à votre tour, si j'ai été peut-être un peu coupable envers vous, ne l'aviez-vous pas été avec moi ? Pourquoi ce mot effacé sur le banc de Doña Elvire ? Quelle semaine j'ai passée !

— Réellement, vous avez beaucoup souffert ?

— Oui, beaucoup.

Elle appuya, tournant le visage vers lui :

— Beaucoup, *beaucoup* ?

Alban avait la manie désastreuse de tenir à la vérité.

— Bien sûr, je n'ai pas pensé à me suicider...

Elle eut une petite saccade de rire. Il dit :

— Dites-le moi, maintenant, ce que vous aviez écrit sur le banc, et pourquoi vous l'avez effacé ?

Elle sourit :

— Je vous dirai cela plus tard.

— Et votre promesse ?

— Plus tard, aussi.

— Aujourd'hui, cependant ?

— Peut-être, mais ce n'est pas promis.

Le torero Esparraguera, à cheval aussi, les saluait.

— Señorita, le señor duc vous demande de venir pour être présentée à la marquise de Martorilla.

Soledad partie, tout Alban redevint occupé par la nouvelle apprise hier soir, en rentrant de Jerez à Séville : hier, à Tetuán, en posant les banderilles, Buñuelo avait été accroché et tué. Les journaux ne paraissant ni le dimanche soir ni le lundi matin, on l'avait su par télégramme et on n'avait aucun détail.

— C'est le démon de la course de rentrée, dit Esparaguera.

— Comment cela ?

— En avril, le bétail a son maximum de facultés, à cause des pâturages frais, et le torero au contraire manque d'entraînement, ayant passé l'hiver sans toréer. Et puis Buñuelo n'était plus jeune... du ventre... le public de Madrid...¹

Autour d'eux, c'était l'élevage du duc, la prairie luisante limitée par le ciel. Derrière des bouquets de tamaris apparaissaient des bâtiments peints en rouge foncé, surmontés de passerelles en fer qui ressemblaient à celles des sous-marins : petits chemins de ronde d'où l'on pouvait regarder les taureaux et manœuvrer les portes, et où circulaient à cette heure des invités. Dans un vaste enclos étaient parqués, au milieu des citronniers et des tamaris, les taureaux que l'on conduirait ce soir à la gare des Merinales, où ils seraient mis en route pour Valence. Dans un autre, des taureaux de réserve ; dans un autre, des vaches et des vachettes. Au delà, par la libre plaine, paissaient un petit nombre de taureaux jeunes.

Et tout cela était plus grave, depuis hier.

Buñuelo ! Une heure, mais non, une seconde transforme l'être qui était notre repos en une larve effrayante, visiteuse de nos nuits, toujours à nous faire des reproches. Buñuelo, bon banderillero, était tout de même un pauvre

1. Tetuán est un faubourg de Madrid, et le public de Madrid a la réputation d'être plus connaisseur, et partant plus exigeant que celui d'aucune autre ville. La plaza de Madrid est celle qui a vu le plus grand nombre de toreros tués

homme. Alban n'allait jamais à lui que pour lui demander des renseignements ou des conseils sur son art. De sa vie que savait-il ? Et que lui importait ? Savait-il seulement qu'il avait une vie ? Mais maintenant il était devenu terriblement grand, ce médiocre, plein de science et de pouvoirs. Et Alban navré se souvenait de quelques mots touchants qu'il lui avait dits. Car l'ilote le plus lamentable a toujours été, à quelque heure, digne d'affection et de respect. Il ne faut que sa mort pour nous y faire prendre garde.

Et Alban regardait aussi le nouveau venu, comme il n'avait jamais regardé les autres toreros. Lui aussi, Esparraguera, il serait peut-être tué demain. Et lui aussi, Alban, samedi prochain, peut-être. Et ceux qui tuaient, c'étaient ces taureaux pensifs qui se fouettaient de leurs queues, là-bas, dans des taches de soleil. Il n'avait jamais imaginé cela d'une façon vivante. Il avait maintes fois vu des toreros blessés et emportés hors du rond. Mais on apprenait toujours qu'ils s'étaient vite guéris. Buñuelo qui est tué, c'est une révélation. Phalaris a faim de victimes. Il ne s'agit plus de plaisanter.

Il était gentil, cet Esparraguera. Avec son visage émacié, ses épaules étroites, sa minceur de hanches (si caractéristique des Espagnols et des Orientaux), il était plus frêle qu'Alban. Qu'ils étaient peu athlétiques, la plupart des bestiaires ! Buñuelo avec son ventre, celui-ci avec son air souffreteux... Sur son cheval, comme il était en costume anglais, on eût dit un petit lad, sans ses cils si longs et fournis, son teint pâle bleuté sur les joues.

— Vous avez été blessé, Esparraguera ?

— Trois fois, au ventre et à l'aine. Et dans la dernière blessure, il y a trois trajets de corne.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

Il avait baissé la voix, et Alban devina qu'il en avait vingt-sept. La voix baissée signifiait : j'ai vingt-sept ans et je ne suis rien.

Et, en effet, il ajouta :

— Il y en a bien de plus jeunes que moi et qui sont déjà connus. Ce que c'est que d'avoir de l'argent pour acheter les journalistes ! Ah, si mon père avait continué à toréer, nous aurions des douros et ce serait autre chose ! Et tout cela, c'est la faute des Français.

— Des Français ?

— Mon père a eu la jambe coupée par les Français. Mais vous ne l'avez donc jamais vu, Esparra le vieux, aux Serpents, avec sa jambe de bois ? Il a été blessé en toréant à Béziers, et les chirurgiens français, comme ils ne savaient pas le soigner, lui ont coupé la jambe. La ruine pour nous tous ! Ah, les chirurgiens français ! Peuh !

Il eut un geste de mépris, puis se mit à tousser. Alban se taisait, balançant la longue branche qu'il tenait pour chasser les mouches.

— Allons, dit le torero, adieu. On travaille là-bas. Il faut que j'aille aider.

Aider ! Qu'il avait dit cela comme quelqu'un qui est toujours en second ! Et Alban, à ce moment, trouvait que Buñuelo, qu'Esparraguera, c'était plus sérieux que Soledad.

Là-bas, les bouviers à cheval faisaient enrober un

certain nombre de taureaux par des cabestros, puis entourèrent la masse, et, au petit galop, tout cela sortit de l'enclos, suivit un chemin bordé de palissades, s'engouffra dans un des corrales. Le cavalier d'avant-garde obliqua, disparut par une porte latérale qui se referma automatiquement sur lui. Les cavaliers d'arrière-garde ralentirent en arrivant, et ils étaient détachés quand la porte d'entrée se referma sur la croupe du dernier taureau. Les fauves se trouvèrent seuls dans la cour.

Le jeune homme descendit de sa jument pour aller caresser le Galgo, qui détourna la tête pendant ces caresses, en manière de protestation. Libre, il énervait les chevaux et les taureaux, et devenait dangereux, de sorte qu'on avait dû l'attacher. Et depuis lors Alban souffrait de sa peine comme si elle était la sienne propre, tel un homme a son après-midi gâché parce que sa compagne paraît s'ennuyer. O Galgo, charmant et embêtant comme une maîtresse !

« Qu'il est abruti quand il ne tue pas ! se disait Alban. Ainsi le cheval camargue semble demi-mort, et l'instant d'après galope comme un démon. Et les taureaux, quand ils ne sont pas dérangés, on les prendrait pour de bons papas. » Il se félicitait de cette remarque, car lui-même, quand il n'était pas dans une passion, avait l'air assez abruti.

Remonté, il arrêta la jument devant celui des enclos où les vaches et les vachettes tournaient en rond, comme un mécanisme mis en train. Alors que les mâles restaient immobiles à ruminer ou à réfléchir paisiblement, ces femelles aux cous maigres, creusées aux hanches, tour-

naient, se poussant, se donnant des coups de cornes, se coinçant les unes dans les autres, tournaient toujours dans un mouvement de maëlstrom, une panique giratoire et sans cause. Leur infatigable bougeote, leur excitation pour des motifs futiles, leur malignité faisaient songer à une assemblée de femmes du monde, dans une Œuvre de bienfaisance, par exemple ; et leurs yeux disaient les inepties que leur langue ne pouvait dire. Leurs enfants les exaspéraient, et des veaux rabroués ricochaient d'un coin à l'autre de l'enclos, reçus à coups de corne de quelque côté qu'ils s'égarassent. Parfois on entendait contre la barrière le claquement sec d'une ruade, incroyable de vivacité et de souplesse, une de ces ruades qui vous cassent la jambe net. Dans un enclos communiquant, des veaux, des vachettes se réfugiaient. Mais là, une vache se tenait tête baissée, et fonçait sur quiconque se hasardait à portée de ses cornes : elle faisait le vide par tout son coin, où elle restait ensuite en arrêt, sans bouger, le front bas, incapable de tirer parti de cette solitude qu'elle se créait, vivante image de la méchanceté bornée et stérile. Les bouviers fumaient tranquillement, en silence, autour de l'enclos, et leur calme, comme celui des taureaux, contrastait étrangement avec cette frénésie pour rien.

— Cent vaches donnent plus de mal que mille taureaux, dit à Alban l'un des hommes sages. Quelle race !

— On se demande comment un taureau noble peut sortir de ces ventres-là, dit l'autre. Regardez cela, quand cela pisse !

Une vache pissait en voussant le dos, en raidissant la queue, dans une posture qui déclenchait le rire.

— Jamais un taureau ne sera ridicule, prononça l'homme avec gravité.

Une parole, cela fut visible, se forma sur les lèvres de l'autre, mais elle ne sortit pas, car Soledad arrivait derrière eux. Et Alban n'oubliera pas ce brusque silence, qui signifiait que pour ces hommes, malgré tout, les vaches et la petite señorita dépendaient d'un même principe, et qu'il serait inconvenant de dire du mal des vaches devant elle.

— Oh, qu'il est joli, ce petit taureau ! dit Soledad.

Un veau tétait sa mère, avec la brutalité de l'homme qui convoite, lui donnant de vigoureux coups de tête. Mais ce n'était pas lui que désignait Soledad. De son premier regard, de son regard de femme, elle avait été droit au mâle, au vrai mâle. Alban n'avait pas remarqué, dans le troupeau des vaches, un jeune taureau d'un an, beau et charmant, portant toutes les nuances d'une pipe en écume aux trois-quarts culottée. O véritable Mithra, selon l'hymne persan, qui dit que Mithra est « le mâle du troupeau » ! Sur son front pelucheux, les frisons dessinaient une étoile. (C'est fou, n'est-ce pas, un petit taureau avec une étoile sur sa frimousse ébourriffée?) Ses génitoires avaient la couleur de la flamme. Et ce taureau délicieux était aussi un taureau amoureux.

Il suivait une vachette noire pas à pas, se collait à elle, aussi inséparable d'elle que deux taureaux en métal, soudés ensemble en un bibelot d'étagère. Il tournait la tête vers elle comme fait l'aimé, au théâtre, assis à côté

de l'aimée. Il se frottait le museau contre son épaule, il posait sa tête par-dessus son dos, il appuyait le frontal contre son cou et restait là, immobile, engourdi de tendresse, tout pareil à un homme. Et il était si *castizo*¹ qu'il vous ôtait la honte d'être tendre.

Alban ne tournait pas la tête vers Soledad, mais il savait qu'elle regardait ce qu'il regardait. Il savait que les bouviers, eux aussi, regardaient cela même. Et personne ne disait rien. Mais une émotion étouffante montait dans le cœur de dix-sept ans.

Le taureau profita de ce que la vache tournait la tête pour lui lécher le cou, comme un homme peu aimé, qui a peur d'un rebut, attend que son amie se détourne pour dérober un baiser. La vache se laissait faire, sans plus ; elle paissait, et on entendait le bruit de l'herbe arrachée. Puis elle s'éloigna de trois pas, comme ennuyée, et sur son cou, à la place léchée, il y avait un petit rectangle de poils rebroussés, humide de bave. Lui s'avança de trois pas, et il lui mettait la corne partout, doucement, la caressant et la blessant à la fois. Tout d'un coup ils s'affrontèrent, mêlèrent leurs cornes qu'on entendit se heurter.

« Attention, pensa Alban. Jeux de mains finissent en jeux de reins. » (Il fut très fier de son proverbe.) Et comme il était impossible qu'ils restassent à contempler *cela*, il s'éloigna en appelant Soledad.

— Venez voir les petits enfants qu'on nous prépare pour samedi.

1. *Castizo* : racé (mais seulement de la race espagnole),

Son amour pour les taureaux le portait à les appeler par des diminutifs. Ces monstres de muscles et de cornes, il les nommait « les petites bêtes », « les bébés », ou encore « les chats ». Pourquoi des chats ? Eh bien, simplement parce qu'il avait un culte pour les chats. Son esprit naturellement religieux avait été d'instinct aux deux premières bêtes divinisées par l'homme : le chat et le taureau. Et il mêlait tout cela, appelant pareillement les chats des taureaux, trouvant à Soledad, parce qu'il l'aimait, un visage de chat : il y avait toujours en lui mille amants. D'ailleurs les taureaux étaient un peu semblables à des chats quand ils s'étouffaient avec leur alfa, avec leurs poils avalés, et faisaient des efforts pour rendre ; quand, encore petits veaux, ils se frottaient à vos jambes pour se gratter. Et ils avaient, si on y tient, des moustaches de chats, des dents menues comme les incisives des chats...

Devinant que derrière eux se faisait l'accouplement animal, il lui dit :

— La journée déjà décline, et vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai posée il y a trois jours. Puis-je espérer avoir quelque chose de vous ?

— L'avez-vous mérité ?

— Je vous ai déjà dit que je suis prêt à faire ce qu'il faut pour le mériter.

— Regardons d'abord les taureaux.

— Non, non, votre réponse !

— Sitôt que nous aurons regardé les taureaux, c'est promis.

Il fut sûr de sa prise.

A moins de dix mètres des bêtes, ils arrêterent leurs

chevaux. « Je vous vois, petits fumiers », leur dit Alban, en guise de bienvenue. Il y en avait de qui la queue chevelue était restée drôlement posée sur le dos, dans les coups de queue qu'ils s'étaient donnés contre les mouches. D'autres étaient couverts de mouches, sur le pelage, sur les cornes, dans les commissures des yeux, sur la traînée humide qui leur avait suinté des yeux, et on entendait le floc-floc de leurs oreilles claquant sans cesse contre la gent odieuse ; et d'autres n'avaient pas une seule mouche sur le corps. L'un d'eux se frottait la corne contre un plant d'herbe, puis s'arrêtait avec un air pénétré, en contemplation devant une bouse. On distinguait parmi les plus proches une quinzaine de bêtes jeunes parmi lesquelles le duc, de concert avec Alban et Pepe Alcaraz, choisirait les quatre adversaires que ceux-ci tueraient samedi.

Ces bêtes, inquiètes, se mirent en marche, remuant leurs oreilles en cadence. Les bouviers à pied les suivaient lentement, tenant sous le bras le grand bâton pastoral, pointe en bas, comme les soldats tiennent le fusil dans les funérailles. Soudain on vit un des jeunes taureaux foncer sur un autre, et, lui soulevant de la corne tout l'avant-main, faire un demi-tour en le portant ainsi suspendu en l'air. Les bouviers, rugissants, lui jetèrent leurs bâtons, puis des pierres, et elles frappaient sur les pointes des cornes, qui ont une sensibilité singulière chez les taureaux. Il lâcha enfin sa noire victime. Bien que plus grosse que lui, elle n'avait pas donné un coup de corne.

« Sapristi ! pensa Alban, ça, c'est un carnassier ! » On appelle ainsi, dans notre Midi taurin, aussi bien le taureau particulièrement méchant que le matador qui

se jette comme un brave au moment de consommer l'acte sanglant : bref, tous ceux qui aiment la chair fraîche et y vont avec un instinct allègre.

Le « carnassier » était un petit taureau d'un roux sombre de marron d'Inde, aux cornes inégales (et une touffe de poils restait à la pointe de l'une d'elles.) Son chanfrein busqué dessinait une bosse très accentuée. Sur son front hirsute poussaient des poils beaucoup plus longs que ceux qu'on voit là d'ordinaire. Une véritable chevelure sauvage de longs poils couvrait son garrot, et alors que les autres, même hirsutes au garrot, avaient le reste du corps plus ou moins lustré, lui était partout mal léché ; on lui eût presque donné pour père un bison ou un buffle. Extraordinaire était l'accord entre la malice de son acte et son aspect patibulaire. Et à présent, comme content de ce qu'il avait fait, il pissait, avec des spasmes, un jet puissant et dru.

— Quelle mauvaise figure il a ! dit Alban, à la fois attiré et repoussé par cet être. Il a l'air d'un de ces chats pelés, chassieux, qu'on voit rôder, rejetés de partout, et dont la mine seule dénonce un paria. Je comprends les matadors qui disent d'un taureau de cette espèce : « Il a une tête qui ne me revient pas », et sont impressionnés au moment de tuer.

— Vous disiez l'autre jour à table que les nerfs sont ce qu'il y a de plus misérable au monde, et pourtant il n'y a bien ici qu'une affaire de nerfs. Le matador qui serait « décomposé » par la seule vue d'un taureau, parce que ce taureau est désagréable d'aspect, serait simplement un sans-vergogne.

— Vous en parlez à votre aise. Et moi je vous avoue que si votre père me proposait ce taureau-là, je lui dirais que non, vraiment, je n'y tiens pas. Il a une tête qui me fait froid dans le dos.

— Je ne vous croyais pas si poltron.

— Hé, que si ! dit-il, en riant à demi. Je suis très poltron et je m'en félicite.

Dans l'excitation qui remuait ce petit coin du troupeau depuis l'incident, on voyait tout de suite, parmi les bêtes, celles qui faisaient peur aux autres et celles qui avaient peur. Chaque fois que le taureau noir se rapprochait du busqué, celui-ci le menaçait et le mettait en fuite ; on avait l'impression qu'il le faisait de confiance, ayant oublié l'objet de leur dispute. Mais les bouviers le surveillaient et lui jetaient des pierres, en marmonnant pour l'apaiser quelque formule magique. Le noir avait à l'épaule un gros accroc fait par la corne, et qui s'ouvrait sur une couleur rutilante de cyprin doré, comme s'il y avait eu le feu à l'intérieur de lui.

Soledad fit tourner son cheval. Ils s'éloignèrent. L'instant enfin approchait.

— Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit ?

— Oui.

Il s'humecta la bouche.

— Vous serez gentille ?

— Oui.

Son cœur l'étouffait, le faisait parler bas.

— J'aurai votre visage ?

— Oui.

Il n'avait presque pas de voix.

— J'aurai votre bouche?

— Oui.

Un certain entraînement rendait presque fatal qu'il demandât plus. Mais il avait autant de sagesse que de folie. Il comprit tout ce qu'il gagnait à en rester là. Et il ajouta seulement :

— Et cela, tant que je voudrai? Vous saurez faire naître les occasions?

— Oui.

Il souffla, d'oppression. Des herbages, à leur approche, un oiseau partait, avec un cri fort comme une insulte.

— Tout de suite, quelque chose ! Tout de suite ! Descendez, laissez-moi vous embrasser derrière les deux chevaux qui nous cacheront.

— Cela, non.

— Eh bien, tout à l'heure, quand la nuit sera descendue. Encore un oui, je vous en supplie. Que ce soit la journée des six *oui* !

— Non, rien aujourd'hui.

Ses traits tombèrent, comme un rideau qu'on détache.

— Pourquoi?

— Parce que tous ces *oui* sont sous une condition par laquelle à la fois vous me prouverez votre amour, et paierez l'injure que vous m'avez faite hier.

— Ah, toujours cela ! Mais vous savez bien que toute condition est acceptée, si toutefois elle est humainement possible. Soledad, vous n'allez pas faire cette chose affreuse que votre condition ne soit pas humainement possible, comme de devoir marcher sur l'eau, par exemple,

ou des choses de ce genre. Vous n'allez pas faire cette atroce plaisanterie !

— Ma condition est humainement possible.

Elle fit une pause. Les chevaux encensaient et on entendait le bruit de leurs gourmettes, sur deux tons différents, tantôt l'une, seule, tantôt les deux ensemble.

— Vous allez demander à mon père qu'il vous réserve le taureau au nez busqué, et vous le tuerez en l'honneur de celle qui vous permet tant de choses.

Il y eut un très long silence, plus long qu'aucun de ceux qui avaient jamais suivi une parole de Soledad. Alban fronçait les sourcils dans l'effort pour faire la lumière sur ce que cette parole apportait en lui, pour discerner ce qu'il y avait dans cette femme qui était coupable, et ce qu'il y avait qui était innocent ; ce qu'il y avait qui la justifiait, et ce qui survivait à tout, qui était injustifiable.

Il dit enfin :

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous me demandez là ?

— C'est si simple que cela ne demande pas beaucoup de réflexion.

— Vous me demandez de risquer ma mort. Cela demande réflexion.

— Il n'est pas un Espagnol qui, à ma demande, n'eût seulement répondu : « Oui », sans un mot de plus, mais avec joie et fierté.

— Chacun a sa conception de l'honneur. Celle-là n'est pas la mienne.

— Dites que vous avez peur.

— Je l'ai déjà dit. Et même vous ne savez que j'ai peur de cette bête que parce que je vous l'ai dit. Je n'ai ni l'âge ni la science pour dominer un taureau qui est un vrai Mauvais Ange¹.

— Je vous demande de vaincre votre peur, pour moi.

— Vous me demandez de risquer ma mort, et moi je me demande si vous valez qu'on la risque pour vous.

Elle frémit comme un oriflamme qui retombait, et le vent se lève. Son œil fit un feu. Elle resta un instant sans parole. Puis :

— Vous vouliez savoir quel mot était écrit sous les ratures du crayon?

— Je tiens moins qu'avant à le savoir.

— Aucun mot. Il n'y avait rien d'écrit. J'ai seulement voulu me moquer de vous.

Il dit, les yeux fixés sur la bouche de son cheval, qui mâchait une écume verte :

— Je tuerai ce taureau.

— Vous vous déshonoreriez en ne le faisant pas.

Le cri jaillit en lui : « Non, je ne me déshonorerais pas. Et c'est vous qui vous déshonorez en me le demandant. » Mais il le retint. Sa résolution était prise, et il fallait qu'elle le crût faible et dompté. De nouveau, les yeux détournés, il répéta :

— Je tuerai ce taureau en votre honneur.

1. *Mal ángel*, contracté à l'andalouse en *malage*. Expression employée fréquemment et en de nombreux sens par les Andalous. D'une femme qui n'a pas de charme, on dit littéralement : « Elle n'a pas d'ange. » La phrase d'Alban à Soledad, au ch. IV : « Vous avez trop peu de gentillesse pour qu'on ne craigne pas, etc... » a été dite, en espagnol : « Vous avez un trop mauvais ange pour que, etc... »

Et immédiatement, plia d'un coup brusque la tête de son cheval, comme on donne un coup de barre au gouvernail, le fit pivoter à angle droit sur un espace minuscule, et partit dans la direction opposée.

Le sang lui chauffait le visage au point qu'il enleva son feutre. Il devina sur son front cette barre rouge qu'on lui disait avoir vue aux moments où des professeurs, ou des prêtres, lui faisaient une observation. D'instinct il haussa les rênes pour que son cheval ralentît, tellement il sentait le besoin de calmer le bouleversement qui était en lui.

Sa résolution, il y avait été comme la flèche au but : il tuerait ce taureau et il ne prendrait rien de Soledad. Jusqu'au bout il lui laisserait croire qu'elle avait eu cet empire, qu'elle allait le voir venir et chercher dans ses bras son dû. Et c'est pour cela qu'il avait retenu la violence de son dernier cri, c'est pour cela qu'il avait baissé les yeux, comme celui qui accepte. Mais après la course il ne viendrait pas. Non, il ne viendrait pas. Il ne récompenserait pas sa vilenie.

Seulement, était-ce une vilenie ? Sans doute, tous les toreros tueraient ce taureau... Mais non, la question n'était pas là. A tort ou à raison, lui se sentait impressionné par ce fauve. Il l'avait dit à Soledad. Et c'est en le sachant, c'est parce qu'elle le savait qu'elle exigeait cette épreuve. En vaniteuse, pour le « punir » d'avoir semblé la négliger. En coquette, pour s'assurer de son pouvoir. Non, elle était impardonnable. Son cœur, dans sa poitrine, pesait moins qu'un passereau. Elle montrait qu'elle n'avait pas de sympathie pour lui, et lui, son

amour pour elle (ou son goût, on ne sait jamais comment dire) elle l'avait fauché, pensait-il, comme la faux fauche la fleur. Et l'indignation étouffait en lui la souffrance.

Il avait dirigé la jument vers le groupe des taureaux, pour revoir celui qu'il appelait le Mauvais Ange. Auprès d'eux, à cheval, un jeune homme très élégant les regardait aussi. C'était Pepe Alcaraz.

Si occupé qu'il fût par ses sentiments, Alban fut tout de suite envahi par un intérêt professionnel. Le désir de parler à ce garçon, qui aurait en commun avec lui une telle aventure, chassa tout le reste. Il se présenta.

L'autre ne retira pas son feutre, ne dit pas un mot, fit seulement une inclinaison de tête. Alban, qui avait toujours son chapeau en main, sentit frémir dans ses doigts le geste de le lui jeter, à bout portant, par la figure. Depuis quelques minutes, que de choses mouraient, naissaient ! Tout l'avenir avec Soledad était engouffré. Son sentiment pour elle avait disparu. Il allait voir de près un péril grave. Celui au côté de qui il allait le voir était un adversaire. Le dramatique de la vie s'agrandissait, gonflait sa force, gagnait de proche en proche comme un incendie.

Le taureau restait obstinément à l'écart, maintenant, comme un être exceptionnel et qui se préfère. « Évidemment, ce doit être une valeur », se dit Alban. Le Mauvais Ange ! Ainsi, chez les Chaldéens, les premiers « khéroubs » avaient été des taureaux ailés, et ils gardaient les portes de l'enfer. Le taureau, l'ayant aperçu, dressa la tête, et, avec un frisson, Alban reconnut dans ce geste son propre soulèvement quand, sortant de son indiffé-

rence habituelle, il se mettait à songer à Soledad. Le taureau fixa sur lui son regard ; ils croisèrent leurs regards. Dire que dans cet instant il y eut quelque chose de solennel, ce n'est pas prostituer cet adjectif ; et Alban se perdait dans le visage bovin. Puis le taureau baissa la tête en grattant le sol, et d'un geste vif, terriblement vif, Alban fit écarter son cheval. Alors il resta pensif. Si un tel réflexe le dominait ici, que serait-ce dans l'arène ? Il remarqua qu'en ce moment, les bouviers, Alcaraz, tous s'étaient plus rapprochés du bétail qu'il ne s'en était rapproché. Et tout à l'heure ? Mais oui, tout à l'heure, c'était pareil ; il n'était pas jusqu'à Soledad qui ne se fût exposée davantage... Et d'un coup, mettant la jument au galop, il se dirigea vers le duc, car il avait eu peur de lui-même, et il sentait le besoin de l'irréparable.

Le duc se trouvait seul.

— Señor, j'ai un grand service à vous demander. (Il chercha comment déguiser la chose en fantaisie.) Il y a là-bas un de vos taureaux, il m'a regardé avec un mauvais œil. Il m'a fait un affront. (Il s'était souvenu de sa cuisinière, disant, lorsqu'un des chats s'oubliait dans la cuisine : « Il m'a fait un affront. ») Nous avons quelque chose à régler ensemble. Je vous demande de le tuer samedi. S'il est d'une classe supérieure à celle que vous comptez nous donner, je suis prêt à vous offrir la différence, comme de juste...

Le duc fit un geste : il n'était pas question de cela.

— Eh bien, dit-il, allons le voir.

Il s'approcha du conocedor, qui lui désigna le taureau avec la main étendue, et les rayons du couchant, comme

aux Christs des images, lui passaient entre les doigts.

Ils causèrent en le regardant ; il était toujours isolé et clignait des yeux, exactement comme fait un homme en colère. Alban ne les rejoignit pas, par discrétion, et surtout par le même sentiment confus qui le portait à se tenir à l'écart, au collège, quand les examinateurs de trimestre discutaient sur lui. L'Angelus tinta à un village proche, et Alban se signa. Mais, avant le Christ, le prêtre mithriaque se tournait vers le soleil et l'invoquait à son déclin. Et Alban le savait.

Le duc revint.

— Le conocedor me dit qu'il est à craindre que ce taureau ne sorte criminel. Je ne puis pas vous le donner.

On appelle *criminal* un taureau qui cherche l'homme et ne se laisse pas tromper. Ce mot est assez dramatique. Il tomba dans le cœur d'Alban, et son cœur se resserra, comme un hérisson quand vous le touchez. Et pourtant il fallait, et sa volonté, son désir lui donnèrent un accent extraordinaire.

— Señor, je vous en prie, faites-moi ce plaisir. Je viens de perdre mon père. Laissez-moi vous parler comme à un père puisque nous aimons tellement les mêmes choses. Laissez-moi tuer ce taureau.

Il avait mis sur la bride du duc sa main poisseuse d'avoir caressé la jument, avec un élan et une prière.

Malgré sa passion pour les taureaux, le duc était interloqué de s'entendre presque nommer *père* pour un tel objet. Il était surpris, et assez touché, de l'inspiration de respect et d'affection qui passait dans la voix de ce

jeune étranger, hier inconnu, et la faisait trembler, oui, trembler tandis qu'elle suppliait.

— Mais enfin, est-il absolument nécessaire que ce soit ce taureau-là ?

— Il est fait pour moi, dit Alban, les yeux baissés, comme s'il l'avait dit d'une jeune fille, à son père : « Laissez-moi l'épouser. Elle est faite pour moi. »

Beaucoup de mouvements travaillaient le duc dans le même sens. Le désir de satisfaire Alban, une vive curiosité de voir comment il s'en tirerait. Et puis quoi, il en voyait trop risquer leur vie pour n'y être pas habitué. L'atmosphère des courses entretenait chez tous ces hommes une quasi-indifférence vis-à-vis de la mort, la leur et celle des autres. Le duc, il y a trente ans, eût été à ce taureau sans broncher : ce qu'on ferait soi-même, on a beaucoup de peine à se trouver dur en le laissant faire au prochain. D'ailleurs, que savait-on des taureaux ?

— Ce taureau est déplaisant, c'est sûr, mais cela ne prouve rien. Vous avez vu la photographie chez moi : un taureau doux au pâturage pourra être terrible dans l'arène. J'ai vu un de mes taureaux sortir très brave, et, quelques jours auparavant, ici même, mon conocedor lui asseyait entre les cornes son bambin. Les plus turbulents au pâturage sont souvent fuyards à la course. Les taureaux sont comme les toreros, braves un jour et le lendemain médiocres. Le lendemain ? Mais c'est pendant le quart d'heure même de la course, quelquefois, qu'ils se métamorphosent : ils débutent mous et finissent brillants, ou *vice-versa*. Ils sont nerveux, impressionnables comme des femmes. Avez-vous remarqué, dans les cor-

rales, comme ils sursautent si quelqu'un a seulement toussé à côté d'eux? Ah ! on ne voit pas un taureau de combat reçu à l'examen de pilote-aviateur...

— Je crois comprendre que vous voulez bien accepter.

— Mon cher Monsieur de Bricoule, dit le duc en français, comme si cette phrase lui paraissait trop importante pour ne pas être entendue parfaitement, la règle chez moi est de demander à mes invités : « Savez-vous ? » (il voulait dire : « Savez-vous ce que c'est qu'un taureau ? ») S'ils me répondent : « Non », je prends mes précautions et il n'arrive jamais rien. Mais s'ils me répondent : « Je sais », alors... à leurs risques et périls. Je vous donne ce taureau, mais je vous demande votre parole d'honneur, votre parole d'hôte, de ne vous en prendre qu'à vous si par hasard il arrivait *una desgracia*. D'ailleurs, le risque est bien réduit par le fait que vos hommes, m'avez-vous dit, seront des toreros de métier.

Alban lui prit la main et la serra : une main qui disait le vieillard dans ce corps si robuste, une main qu'on imaginait livide, refermée sur le crucifix. Et en la pressant, Alban ne songeait plus aux taureaux mais disait tout bas : « Vous avez repris votre fille. Quel soulagement de n'avoir plus à vous tromper ! »

— Comme second taureau, donnez-moi donc le noir, dit-il, celui qui se laissait faire sans donner un coup de corne. Ce doit être un bon gosse. Cela fera compensation. Et maintenant, en avant pour l'*encierro* !

Le jour avait fondu dans une nuit qui le continuait, bleue, diaphane, auroyée, d'une pureté et d'une paix incomparables : les jeunes femmes, tout à l'heure, s'y

endormiraient en souriant. L'odeur de la terre était effrayante de bonté et de force. Le grand bruissement des grillons avait l'air d'être fait par les étoiles. Alors une modulation, un *ohéohéohé* très doux s'éleva, d'une seule tenue, accompagné du sifflement en sourdine des bouviers qui rassemblaient le troupeau, comme un chant mystérieux entendu au-dessus de la mer.

Qui me remplacera Buñuelo? se demandait Alban. Pendant la course, je suivais aveuglément ses conseils. Tout à coup, croisant Esparraguera, il pensa à lui. Oui, mais Esparraguera n'avait aucune réputation, il était trop jeune pour avoir une grande expérience, et puis de quel œil pouvait-il voir un Français, lui qui leur imputait et la jambe de son père et la ruine des siens? Ne serait-il pas tenté de lui jouer un mauvais tour à l'heure du péril? Bah, se dit Alban, tout est contre lui, mais il m'est sympathique. Quand il aborda Esparraguera, il avait une conscience bien nette de l'absurdité de ce qu'il faisait, de son absurdité ou bien de sa sagesse supérieure, — cette même sagesse qui, sur le plan mystique, agenouille le saint aux pieds d'un criminel. En deux mots l'accord fut conclu.

La « course » de Valence se mettait au pas : six taureaux de combat et deux de réserve, précédés et suivis de cabestros couleur savon, aux cornes époinçonnées, aux trognes massives, plus hauts et plus grossiers que leurs noirs petits confrères ; ils portaient une sonnette au cou et sur le collier la couronne ducal, comme des laquais qu'ils étaient : n'ayant pas l'air méchant, ils avaient l'air idiot ; leur air idiot faisait songer à l'homme. Et tout

autour, la pique en main, afin que les taureaux ne pûssent pas s'échapper, bouviers et amateurs entouraient la bouvine comme le blanc de l'œuf entoure le jaune.

Alban s'était placé à l'arrière ; l'épaule gauche de son cheval touchait la croupe du cheval le précédant. Il voyait moutonner les gros dos que l'épine dorsale creusait à cause de la saillie des muscles, et que dominaient les cornes à pointes noires des taureaux noirs, les cornes blondes, transparentes, d'un taureau rouge, où glissaient des clartés. Au ciel, les étoiles clignaient sur le grand torse à tête de taureau que les Anciens avaient vu constellé, sur Asterion le Minotaure. A travers le battement de la chevauchée se faufilaient les bruits perdus du silence nocturne, coassement de grenouilles, appel d'un oiseau, abois de chiens espacés ; et, à droite ou à gauche, dans l'ombre opaque de la plaine, le mugissement plaintif d'un taureau à l'aventure, invisible. La ténèbre avivait un cabestro pâle, un cheval blanc, lividités éclatantes. Parfois une silhouette formidable faisait irruption au-dessus de la masse : un taureau s'acharnait sur l'arrière-train d'un autre et il allait ainsi, cahoté, tentant les vents de ses cornes, dominant tout avec sa forme bestiale, humaine, divine, vrai spectre de la violence et de la dissolution, que son Signe avait représenté dans la vieille astrologie. Puis il retombait ; la bouvine, de nouveau, ne faisait plus qu'une ondulation basse et plate. Et les chevaux clairs, à la tête fièrement levée et frémissante, semblaient tous des Pégases auprès de ces brutes, comme marquées de Bélial par leurs cornes, par leur façon d'aller avec le front présenté à la

terre, par leurs prunelles phosphorescentes et bleuâtres.

Le bouvier de l'arrière-garde, chef de vogue qui réglait l'allure, piqua le derrière excrémenteux du dernier cabestro. Le cabestro de pointe, en même temps, fut touché par le conocedor. Les taureaux, poussés, mirent leurs têtes sur les dos de ceux qui étaient devant, et enfin les douze cornus commencèrent de galoper en se bousculant, oscillant comme des pendules désaccordés. Le conocedor galopait d'un beau petit galop dansant, à demi retourné sur sa selle pour surveiller la vitesse du lot, et la croupe de son cheval se balançait presque entre les vastes cornes du bœuf de pointe. Ni trop vite, ni trop lentement ! La bête qui allait trop vite risquait la ruade du cheval ou du taureau qu'elle pressait ; trop lente, un coup de corne dans les cuisses. Et cela formait un seul bloc d'animaux et d'hommes ennemis, serrés pourtant les uns contre les autres et qui pourtant ne se faisaient pas de mal. De brusques fureurs stupides soulevaient les taureaux comme des lames, et ils frappaient en pleine course le flanc qui était à leur portée, aussitôt corrigés par une pique, et les flancs étaient pleins d'atteintes qui marquaient en clair ou de baves posées qui durcissaient. Ils galopaient avec deux fils de bave qui s'allongeaient de leur mufle, ou bien avec une bave qui tombait par à-coups, semblable à une fulguration. Et la terre sèche, sous les pieds des chevaux, lançait des jaillissements de pure lumière.

Alban s'énervait, étant derrière, de ne pouvoir rendre la main : à cheval, comme dans toute la vie, ce sont les petites allures qui fatiguent. Enfin il n'y tint plus, et,

se détachant du peloton, s'écarta et en quelques foulées l'eût remonté. Quelle détente de laisser s'étirer la jument ! Il se trouva jambe à jambe avec le conocedor qui lui cria : « Ralentissez ! qu'est-ce que cela ! » Un instant ils mêlèrent les gémissements de leurs selles. Il le dépassa. En avant et seul, il était en avant et seul, il ne pouvait plus s'arrêter, il ne pouvait plus seulement ralentir. De derrière venaient des injures, car sa fantaisie bouleversait le bon ordre de la conduite. Cris des hommes, et les bêtes comme la marée montante, et cependant il était devant et il était seul. Était-ce lui qui les menait, ou eux qui le poursuivaient ? Était-ce lui qui les menait, ou eux qui le poussaient comme une fatalité ? Était-ce lui qui les menait, lui qui ne savait même pas la route ? Mais il allait vite, et il était par-devant, et il était seul, et cela valait bien les insultes et le danger. Les chevaux avaient voulu lutter avec leur compagne, et peu à peu, malgré les cavaliers, la horde avait accéléré l'allure. Elle roulait aux trousses d'Alban, par la plaine aromatique et chaude, dans le claquement des fers, le grondement des sabots, les sonnaillles des cabestros, les chocs des cornes qui se rencontraient, les cris des hommes furieux ; un faux-pas du cavalier de proue, il était dessous et elle passait sur lui. Il ne dirigeait plus son cheval, sa folle jument aux cheveux de femme qui, talonnée, fuyait éperdue. Il avait la tête un peu en arrière, et, comme il était devant tous, il n'y avait plus que le ciel pour voir qu'il avait des larmes aux yeux. Et la nuit pour entendre la parole non prononcée : « Je puis pleurer, puisque je ne céderai pas. »

VI

Quand Thérèse Cahuzac et son fils Paul furent partis, Madame de Bricoule resta songeuse. Les premiers mots de son amie lui avaient ouvert un foyer qui condamnait presque le sien. Thérèse n'avait-elle pas dit : « Paul et moi communierons le matin du baccalauréat d'Alban, pour son succès » ? Ensuite cette vertu, selon les lois physiques de la vertu, avait un peu tourné à l'aigre : « Ma chère amie, je vous l'avoue, je ne vous comprends pas. Envoyer Alban comme cela, seul, au fond de l'Espagne !... Cela me paraît incroyable. Ne craignez-vous rien pour lui ? » — « Mais il est là-bas chez des amis à nous », avait répondu Madame de Bricoule, assez piteuse, mentant comme une petite fille. Elle se consolait avec la vanité maternelle. « Elle couve son Paul. Qu'il a l'air commun ! On dirait un enfant des frères. »

Depuis près de six semaines qu'Alban était parti, son absence ne tourmentait pas Madame de Bricoule. Elle était moins inquiète à le sentir au loin, avec ses chevaux et ses taureaux, que dans toutes ces histoires de collège où il se confinait à l'excès. Persuadée qu'où

qu'il fût il la trompait, elle trouvait moins dur qu'il la trompât « au pied des remparts de Séville » qu'ici, à côté d'elle, sortant de l'embrasser, dans tout le mystère immédiat de ses rentrées tardives, de ses cachotteries, de ses mensonges, de son air affolé quand elle surgissait à la porte de sa chambre. Séville idéalisait les choses. Elle se disait avec fierté : « Dans son pantalon collant, il doit être bien joli garçon, mon fils. » Mais à présent, troublée par son amie, des doutes lui venaient sur sa conduite. Oui, elle avait manqué à son devoir en ne le surveillant pas de plus près.

Elle revit la scène du départ. Alban lui tendait son trousseau de clefs : « Voici les clefs de mon cartonnier. » Elle n'avait pas pu résister à lui dire : « Pour que tu m'en donnes les clefs, je pense que tu en as retiré tout ce que tu me caches. » Il avait répondu : « Ouvrez-le et vous verrez. » Elle avait fondu d'amour à cette preuve de confiance. Aujourd'hui l'acte d'Alban ne lui paraissait plus si pur. Pardi, il avait simplement voulu jouer avec le feu. Ainsi elle-même, plus d'une fois, dans des circonstances analogues, avait payé d'audace devant son mari et sa mère. L'acte d'Alban était sans doute un acte de confiance, mais aussi une habileté. Il avait voulu la lier, en la prenant par le cœur, et il y était parvenu. « Ouvrez-le et vous verrez ! » Ah, il la défiait ! Eh bien, si elle le prenait au mot?...

Elle chercha les clefs dans son secrétaire, et monta, ombre en deuil, vers la chambre de son fils.

Qu'il était renfermé avec elle, son fils ! — mais se trahissant terriblement, puérilement, au flot de rouge qui

lui inondait le visage quand elle prononçait certains noms. C'était devenu pour elle un jeu cruel de le faire rougir, et presque sa seule prise sur lui. Son inquiétude de femme de quarante ans rôdait autour de l'inquiétude de cette puberté. Un mouvement venu de loin la poussait à l'attiser par des pointes, des allusions. Sans s'en rendre compte, elle lui eût donné le goût du fruit défendu, s'il avait eu besoin qu'on lui en donnât le goût.

Parfois cela éclatait, si sa tendresse avait été rabrouée trop rudement. Par exemple, quand elle cherchait à l'embrasser, il ouvrait grande la bouche et la mordillait, souvenir de sa petite enfance, lorsqu'il jouait au lion, accroupi sous une table pendant des heures et plein de grognements. « Allons, ne fais pas le chien ! » priait Madame de Bricoule, bientôt suppliante, avec dans la voix un accent profond qu'il feignait de ne pas comprendre, et il s'obstinait si bien qu'elle n'arrivait pas à l'embrasser, finissait par retirer son visage dans un froissement de tout l'être. « Avec ça que tu ne te laisses pas embrasser par qui te plaît ! Oh là là, tu sais bien être affectueux quand tu veux ! »

Or, à seize ans, si on l'avait embrassé, Alban n'avait embrassé personne. Mais il la laissait dire, pour ne pas paraître un nigaud : il sentait bien qu'elle les respirait sur lui, ces baisers inexistants, avec un reproche mêlé d'envie... Une heure plus tard, Madame de Bricoule jouait le rôle de son fils en face du comte. « Mon Dieu, qu'a donc Un Tel pour parler de vous avec cette excitation ? » lui jetait-il en rentrant, le visage sombre. Madame de Bricoule n'avait jamais songé au personnage.

Mais l'idée d'avoir plu la caressant, elle faisait la mystérieuse : « N'en a-t-il pas le droit ? » La principale occupation des êtres est de se tromper les uns les autres.

Madame de Bricoule détestait cette vie secrète d'Alban, moins pour ce qu'elle y supposait de répréhensible que parce qu'il la lui cachait : son cœur, plus que sa morale, était blessé. Elle sentait bien que la seule façon de s'approcher de son fils était d'être quelque chose dans ses ténèbres, et pour cela de les flatter. Aussi son attitude était-elle pleine d'inconséquences : un jour elle était la mère et un jour la camarade. Un jour elle tonnait : — « Crois-tu que ça ne se voie pas à tes yeux battus que tu as de mauvaises pensées ? » — « Penses-tu que je ne devine pas le genre de tes conversations avec tous ces petits voyous de l'école ? » — Un autre jour, ces mêmes choses, ils en plaisantaient à demi-mot.

Alors elle se détendait toute : un rien déridait sa jeunesse persistante. Au côté de ce grand garçon qui à son tour, prenant confiance, cédait à la douceur de parler de ce qu'on aime, elle se retrouvait il y a vingt ans, disant des bêtises avec les officiers de cavalerie. Isolée par la maladie, privée de toute tendresse virile, ou seulement d'avoir la moindre légèreté avec un homme, Alban était le seul auprès de qui elle pût goûter cette mousse d'égrillardise dont elle s'était grisée, jeune fille, jeune femme honnête, mais brillamment courtisée et aimant cela. Dans ces minutes, elle oubliait presque tout à se sentir justifier le mot d'un condisciple de son fils : « C'est ta sœur ? » avait-il demandé, la rencontrant avec lui. Et ainsi tous deux coquetaient avec le mal qu'ils ne fai-

saient pas, s'arrêtant court si quelqu'un ouvrait la porte.

Dans la chambre d'Alban, Madame de Bricoule, négligeant la bibliothèque, où un jour, croyant prendre les *Sources* du P. Gratry, elle avait ouvert un Pétrone, camouflé par sa couverture en « bon livre », alla droit au cartonnier et l'ouvrit. Alban, amateur d'imprudences, n'avait pu se retenir de lui avouer qu'il écrivait son journal. C'était ce journal qu'elle voulait connaître. Trop de fois elle lui avait dit : « Avec tout ce que je sais ! » sans rien savoir. Elle allait savoir.

Sa nature protestait que ce qu'elle faisait était vilain. Pourtant le Père de Pestour ne lui avait-il pas dit formellement : « Vous avez le droit et le devoir de savoir tout. Nous fouillons bien, nous, dans les pupitres » ? Et puis des phrases de Thérèse Cahuzac revenaient et la fouettaient de jalousie : « Paul n'a pas de secrets pour moi. Il me montre la moindre lettre qu'il écrit... » Celle-là avait su se faire aimer de son fils !

Dans les premiers cartons elle ne trouva que les bricoles habituelles aux garçons, des notes coupantes sur ses compagnons de classe, des « bromures » d'antiques, des photographies de taureaux, un carnet contenant l'état-civil de tous les chiens et chats qu'on avait eus à la maison depuis dix ans (et chacun d'eux avait ses armoiries). Elle découvrit cependant, copiés à la hâte, plusieurs articles du dictionnaire médical de Madame de Coantré, qu'il avait dû consulter pendant une absence de celle-ci, et qui lui firent venir le sang aux joues. Chaque fois qu'elle hésitait à ouvrir un nouveau carton, elle avait recours à l'image du noble et digne Père de Pestour,

aux aguets comme un voleur, fouillant dans le pupitre d'un de ses pénitents, et elle y repuisait courage. Soudain, comme elle ouvrait un carton, quelque chose tomba, qu'elle ramassa.

Elle regarda cette chose, entre ses doigts, le cœur rapide.

Il y a trois ans, quatre ans peut-être, un jour que, plus souffrante, elle déjeunait dans sa chambre auprès d'Alban, distraitement elle avait lié ensemble, avec des faveurs qui traînaient sous sa main, des branches d'une grappe de raisin dépouillée. Elle en avait fait une vague apparence de poupée, et puis, à son fils : « Tiens, c'est pour toi... » Tout cela sans y prendre garde.

Et c'était cette petite grappe racornie qui était là.

Pourquoi l'avait-il gardée? Négligence? Oh non. Tous les six mois il rangeait sa chambre et détruisait mille de ces babioles qui si vite paraissent puérides, à cet âge où on est changeant comme une journée. Et l'armorial des chats, lui-même, s'il subsistait encore, c'était qu'il tenait encore au sensible de sa vie. — Alors?

Alors il l'aimait? Il n'avait jamais pour elle un geste, un mot de gentillesse, mais, chaque fois que depuis quatre ans il avait passé en revue son cartonnier, il avait vu la petite grappe, et il ne l'avait pas détruite, parce qu'elle lui avait dit : « C'est pour toi. » Et, quand elle lui reprochait d'être sans cœur, jamais il n'avait eu le mouvement de lui dire : « Sans cœur? Savez-vous que votre petite grappe, elle est là-haut? Montez-la voir. » Par pudeur, il avait préféré qu'elle le crût ingrat et dur...

Madame de Bricoule rentra les cartons et referma le

cartonnier. Le Père de Pestour, et le « devoir » des mères, elle les repoussait avec horreur. Elle se faisait horreur à elle-même, d'être là, dans cette chambre. Elle se trouva devant le lit de son fils. Elle s'arrêta, hésita un instant, écouta si personne ne montait, puis s'agenouilla et inclina sa tête dans l'oreiller. Ainsi, naguère, ce petit garçon qu'elle venait de réveiller, qui venait de sauter d'un bond dans le lavabo, elle s'assurait qu'il ne la voyait pas, puis appuyait son visage à la place où avait été son corps, sur le drap chaud comme une joue.

Une des photos du journal l'*A. B. C.*, que tendait à Alban don Ali, étalait Buñuelo mort, la bouche ouverte comme un squalé, sur la planche d'opérations de l'infirmerie. Son matador, par derrière, lui tenait la tête dans les mains et se penchait sur son visage, en une pose pathétique : publicité de premier ordre ! Une autre représentait le cadavre dans la chapelle ardente, entouré d'assistants ; l'un d'eux avait aux doigts son cigare. En place de fleurs, on avait posé sur la poitrine du mort les deux banderilles qu'il plantait quand il avait été atteint : fleurs de papier noircies de sang. Don Ali montra aussi à Alban une photographie de Buñuelo vivant, qu'on lui avait envoyée de Madrid. Il n'y avait pas de nom sur la photo, mais, en gros caractères, un chiffre.

— Qu'est-ce que ce chiffre ?

— C'est le numéro de son cercueil.

Alban ne dit rien. Que dire ?

Buñuelo avait disparu. Il s'enquit de celui qu'il avait choisi pour le remplacer. Que pensait don Ali d'Esparraguera ?

— C'est un pauvre garçon.

— Il est mauvais ?

— Très mauvais. Mais c'est un pauvre garçon. Il n'en a pas pour un an à vivre.

— Pourquoi ?

— Il est tuberculeux au dernier degré.

Alban ne dit rien. Que dire ?

— Les femmes, la sueur de la course qui se refroidit, la boisson glacée : voilà ce qui emporte les toreros que les taureaux épargnent. Et qui avez-vous comme second banderillero ?

— Je m'en suis remis à Esparraguera. Il m'a dit qu'il m'amènerait un péon du nom de Patata.

— J'en étais sûr ! Patata l'a pas mal poussé, quand Esparraguera débutait et donnait encore des espoirs, et le garçon le paie aujourd'hui en le faisant engager. Tout cela, c'est de la combinaison. Patata a près de soixante ans, c'est une emplâtre qui ne fera que vous gêner. Esparraguera a profité de ce que vous êtes novice...

Don Ali libéra son bras, qu'il avait passé sous celui d'Alban, et se frappa le front.

— Mais, j'y pense ! Débarrassez-vous vite d'Esparraguera. Salvador Vinarès est à Séville. C'est mon ami. Il sera enchanté de toréer pour le duc. Et, à côté de lui, vous travaillerez avec autant de sécurité qu'à côté du Bomba lui-même.

Vinarès ! Un des meilleurs péons d'Espagne, de la

cuadrilla de Bombita ! Et pourtant Alban ne remerciait que mollement, et il ajoutait : « Je vous donnerai réponse demain. Je vois ce soir Esparraguera et je crains de ne pouvoir me dégager. » Et déjà il savait qu'il ne se dégagerait pas. Autant il avait de plaisir à blesser ceux qui se croyaient ses supérieurs, autant il se sentait incapable de blesser sans raison quelqu'un d'inférieur à lui.

Ils cheminaient par des ruelles sans noms, qu'un âne suffisait à boucher, hérissées de cailloux ronds entre deux rubans de dalles ; et la main d'Alban, se balançant dans le mouvement de la marche, heurtait le museau froid du Galgo, qui trottnait à son côté. Les fenêtres grillées rappelaient que les femmes sont des oiseaux et des fauves. Ils tournaient dans le labyrinthe de l'ancienne ville arabe, dont l'odeur d'huile et d'épices était l'odeur des souks. Mais ces rues étroites, ces cours entourées de colonnettes et revêtues d'azulejos, ces petites maisons blanches où étaient points de faux balcons, de fausses portes, de fausses fenêtres, en couleurs fanées, c'était aussi Pompéï, c'était la ville antique et la ville d'amour, pleine de renforcements secrets pour l'attente et la retrouvaille. Et Alban songeait à Soledad, au creux entre ses seins, fait pour le front des hommes...

Soledad ! Il ne souffrait plus beaucoup à cause d'elle. Il n'était pas fait pour la souffrance. Dans l'éprouvette, si la réaction donne naissance à tel corps, ce corps n'existe qu'un instant, se transforme par la chaleur de la flamme en un autre corps ; ainsi la souffrance n'apparaissait en lui que pour se changer en colère, ou en haine, ou en indifférence, ou en action, sous la flamme de sa fierté.

Il semblait qu'il y eût répulsion chimique entre son tempérament et elle. N'était-il pas né sous le signe du Taureau, qui est bénéfique?

Rigueur envers Soledad, désir de la décevoir et de lui donner une leçon, et puis les mille soucis que levait la nouvelle aventure : voilà ce qu'il trouvait en soi à la place de chagrin. Seulement, son affection de certaines heures s'était muée toute en sensualité. Rien de lui ne s'égarant plus dans du sentiment, sa force entière, faisant bloc, jouait dans le sens de son instinct, qui était celui de la sensualité, comme il est naturel chez ceux qui sont très proches des animaux. Lui en voulant, il la désirait davantage. Il était déjà celui qui plus tard, excédé dans sa chair d'une maîtresse, au point de ne plus jamais poser son regard sur le visage de cette femme qui partageait sa vie, n'ayant plus de son corps que de l'ennui, de ses lieux intimes que du dégoût, un soir, comme il l'avait frappée assez longuement parce qu'elle avait été insolente, soudain avait senti renaître en lui ce désir mort depuis des mois, et avait découvert que la frapper était le seul moyen de ranimer leur union. Les sévices font leur fleur en amour. Ne combinait-il pas la tendresse pour les taureaux et l'extermination des taureaux ? Mithra et le Soleil, n'était-ce pas de s'être d'abord battus qu'était née leur amitié merveilleuse ?

« Que m'importe son cœur ! se disait-il. Est-ce que j'ai une tête à avoir besoin d'être aimé ? Quant à la part d'inconscience qu'elle a pu avoir dans tout cela, et à ce qu'elle a voulu dire ou ne pas dire, savoir si cela vaut la peine de chercher à comprendre. Mais j'ai besoin de sa

chair, et je l'ai. Elle les a dits, les six *oui*. Il ne dépend que de moi d'en profiter. » Alors sa nature profonde se soulevait et protestait, plus forte que le désir lui-même. Une autre pensée le soutenait : c'était que Mithra n'avait jamais eu de relations avec une femme. Les femmes étaient exclues de la participation à ses mystères.

Et malgré tout, pour l'encourager, c'était bien cela qu'il eût fallu : au terme de l'épreuve périlleuse, cueillir la femme comme un appât. Dans dix ans, Alban reviendra ici travailler encore les taureaux, ayant à son côté une compagne. Les deux jours précédant la course, elle couchera dans la pièce voisine, il ira la regarder endormie puis s'éloignera à petits pas : il saura trop ce que c'est, d'affronter un taureau avec les jambes fléchissantes, les tempes, les paupières, la colonne vertébrale douloureuses. Et cette continence exaspérera son désir, et la perspective angoissante du duel disparaîtra dévorée dans le rayonnement de l'amour qui le suivra, et la course lui apportera ensemble la vie sauve et la femme attendue. Pourtant, certaines fois, il succombe, avec de mauvaises raisons : cela ne lui est-il pas arrivé de donner un jeu brillant après une nuit d'excès ? Il sombre dans le plaisir ; et soudain relève la tête comme s'il avait tué. Qu'a-t-il fait ? Il ne peut plus imaginer ce qu'il sentait quand il désirait cela. Il ne peut plus comprendre qu'il ait désiré cela. Il ne peut plus croire qu'il ait désiré cela. Il se hait et il la hait. Il s'écarte pour ne plus seulement effleurer le corps ensommeillé et ravi.

Le soir, dans sa petite chambre d'hôtel, assis sur son lit, il reçut Esparraguera.

Tandis que le torero lui chantait les louanges dithyrambiques de Patata et du picador Pépin, qu'il avait engagés, il songeait : « Il essaie de me tromper, mais cela m'est égal. » Il pensait aussi : « Il n'en a plus que pour un an à vivre », et il n'osait pas le regarder trop attentivement, de peur que le jeune homme ne lût dans ses yeux sa pitié. Il ne s'imaginait pas lui disant qu'il avait trouvé mieux que lui.

— La petite maman viendra à la course, dit Esparraguera. Elle va être contente de me voir travailler devant les grands. Savez-vous que le prince de X... sera là ?

Alban ne put retenir un : « Je me fous du prince de X... », qui parut scandaliser le jeune homme. Et il pensait : « Il est content de travailler devant « les grands ». Il croit que cela lui sera utile : il ne sait pas qu'il va bientôt mourir. Et la *mamita* aussi sera contente... Est-ce que je pourrais détruire tout cela ? »

Une fois seul, Alban écrivit à don Ali. Il ne pouvait rien changer, disait-il, à ce qui était convenu. Il gardait Esparraguera.

L'enveloppe fermée, il songea : « Primo : Je tue un taureau qui me fait peur, et je le tue à cause d'une femme, et je le tue pour ne rien obtenir d'elle. Deusio : Ayant peur, je pourrais choisir Vinarès, qui est la sécurité. Je choisis Esparraguera, qui est l'insécurité. Ah ! je ne suis pas bien sérieux ! »

Il resta pensif un moment, puis se mit à rire. *Primo*, *deusio*, *troisio*, c'était la plaisanterie inévitable de Serge Sandrier. Serge Sandrier était un petit camarade de

collège, qu'il aimait bien. Il ne pensait plus aux taureaux.

Le mercredi, le duc lui fit parvenir une invitation à déjeuner. Il s'excusa, ne voulant pas voir Soledad. Le duc vint à l'hôtel. Ils réglèrent des détails. Le plus jeune approuvait toujours le plus âgé, parce qu'il l'aimait.

Il trouva néanmoins que le duc avait été un peu froid. Sans doute avait-il eu des échos de la fantaisie d'Alban, désorganisant le dernier encierro, donnant aux taureaux une allure qui avait pu les fatiguer. Alban était encore à l'âge où cela vous impressionne qu'on vous fasse la tête : cela lui passera vite.

Ses projets maintenant étaient arrêtés. De toutes façons il rentrerait dans une quinzaine de jours, car sa provision d'argent touchait à sa fin : encore avait-il écrit à Madame de Bricoule, lui demandant quelque chose pour la famille de Buñuelo. Mais il ne pouvait rester cette quinzaine à Séville, de peur de rencontrer Soledad, et de devoir, peut-être, tout raconter au duc. Le soir même de sa course, il écrirait au duc, se disant rappelé précipitamment par la maladie de sa mère, et s'installerait dans une obscure petite pension, car il ne voulait pas manquer les courses de feria. Les quatre jours de feria, il ne sortirait que pour aller aux arènes, et à des places de *sol y sombra* où le duc et les autres ne le découvriraient pas. Ensuite il voyagerait en Andalousie, jusqu'à épuisement de la somme que lui aurait

procurée le Galgo. Il avait toujours compté le revendre au moment de son départ : le tueur de chats aurait vite exterminé la ménagerie de la maison d'Auteuil.

Les gens le distrayaient de son appréhension. Sitôt seul, il y retombait. Sa vie entière se mit à converger vers samedi à quatre heures et demie, quand c'en serait fini de tout cela.

La veille encore du baccalauréat, il repassera fébrilement ses cours. De même aujourd'hui, poussé par un sentiment vraiment puéril, il avait demandé à don Ali de lui prêter quelque « Art de toréer » : il pensait y découvrir *in extremis* des recettes mirobolantes pour réduire les taureaux. Don Ali envoya trois in-quarto. La première ligne qu'en lut Alban bouleversa toutes ses connaissances. Il sentit bien que c'en était fini de sa petite valeur s'il mettait le nez là-dedans. Ce qui valait, chez lui, c'était l'inspiration. Quand il s'agissait de se souvenir ou de comprendre, il devenait fumeux. Il ferma le livre et s'en remit à soi seul : c'est un geste qu'il a beaucoup fait depuis.

Mais, en feuilletant le volume, un titre de chapitre l'avait allumé : « Les courses de taureaux et l'Église. » C'était de cela qu'il avait besoin, de choses qui fissent marcher son imagination. Qu'est-ce qui allait le soutenir, lui voiler le réel, jusqu'à cette course et pendant cette course dont l'anxiété lui remuait les entrailles ? Rien que l'imagination.

Elle allait loin, cette religion du Taureau dont Alban était le fidèle, elle se perdait dans les âges. Alban, ignorant et curieux de ses rapports avec l'Église, — il avait maintenant rouvert le livre pour les connaître — gardait inscrite dans le cœur son histoire à travers le monde ancien. Et il l'évoquait avec force, ce soir, en cette heure où il sentait que pour franchir la passe difficile il avait besoin de toute son exaltation.

Le mazdéisme professait que le taureau était le premier créé des êtres vivants. L'Indra védique est le Taureau divin, comme Mardouk, Ninib et Anou à Babylone, comme Horus en Égypte. Héliopolis était un centre d'adoration pour le Taureau de Râ. En Crète, il y a six mille ans, dans le berceau éblouissant de la civilisation pré-hellénique, on célébrait le culte du Taureau par des jeux taurins qui étaient une institution religieuse et nationale. En Grèce, Jupiter s'incarnait en taureau pour séduire Europe. Pasiphaé se donnait à un taureau blanc, qui la rendait mère du Minotaure. Le Dionysos des mystères était figuré sous la forme d'un taureau, ou le front armé de cornes. Les femmes d'Élée, pendant les fêtes du printemps, chantaient un hymne célèbre : « Accours, divin Liber, porté sur tes pieds de bœuf ! Accours, taureau divin, taureau plein de bienfaits ! » En Béotie, on suppose qu'il y avait un culte de Posiedon-taureau, « le Beugleur ». En Thessalie, les taurocathapsies étaient analogues à la tienta espagnole et à la ferrade camarguaise. A Éleusis, les jeunes gens luttaient avec des taureaux. Dans les Tauria d'Éphèse, ils s'identifiaient avec le dieu, s'appelaient eux-mêmes « taureaux ». Les innom-

brables représentations de taureaux préromaines dans toute l'Espagne se rapportaient au voyage d'Hercule, bâtisseur de Séville, au cadeau de vaches fait par le héros à un petit roi indigène et au caractère sacré qu'avait eu depuis, selon Diodore de Sicile, le taureau en Espagne.

Séville avait été la ville de Jules César, opposée à Cordoue pompéienne. Et c'était Jules César qui avait introduit les combats de taureaux à Rome, où ils devaient se perpétuer jusqu'à la fin de la Renaissance. Puis étaient venus le taurobole et le culte de Mithra tauroctone, religion de soldats qu'Alban sentait si profondément qu'à certaines heures, allant jusqu'au bout de son obscur génie, il se demandait s'il n'était pas désigné pour la faire revivre.

Des faits plus étranges encore hantaient le jeune homme, tout pourri et tout ailé de ses songes. Plus nos rapports sont intimes avec la nature, plus nous sommes proches du surnaturel.

Alban de Bricoule était venu au monde la nuit du 20 au 21 avril, dans un fleuve de sang. Ce sang s'échappait de sa mère avec lui et la tuait, car depuis elle n'avait pu resurgir, et elle s'éteindra peu après l'époque de ce récit : il reste quelque chose d'avoir reçu la vie en la prenant. Or, le 21 avril était le *natale urbis*, le jour de la fondation de Rome par les jumeaux, célébré dans toute l'Italie : coïncidence enivrante. Mais quel avait été son bouleversement lorsqu'il avait appris que ce n'était pas un jour quelconque d'avril, mais bien dans la nuit du 20 au 21 que le Soleil entrait dans le signe zodiacal du Taureau, ce pour quoi les Chaldéens et les Perses y plaçaient

le commencement de la création ! Ces signes éclatants de sa prédestination, et plusieurs prodiges qui avaient accompagné sa naissance, donnaient un aliment inépuisable à sa rêverie.

Et sans cesse les trois Génies, de Rome, du Taureau et d'Alban, se rencontraient ainsi. Hercule était le fondateur de Séville et du culte taurin en Espagne, — et les armes des Bricoule étaient soutenues par deux figures d'Hercule. Alban avait une dévotion pour Jules César, — et c'était Jules César qui introduisait la corrida à Rome. Il aimait singulièrement, pour sa douceur et clémence, Scipion l'Africain, auquel, à l'âge de onze ans, il avait consacré une petite compilation historique, — et Italica, faubourg de la Séville taurine, était une colonie de Scipion l'Africain. Il appréciait parfois, pour son réalisme, la famille Borgia, — et les Borgia avaient un taureau dans leur écu. Son esprit voletait avec insistance autour de l'empereur Julien, — et Julien était un fervent de Mithra, dont il célébrait les mystères dans son palais de Constantinople. On eût dit que toute la vie d'Alban se rassemblait toujours auprès des deux fauves sacrés, le Taureau et la Louve, qu'on voyait sculptés côte à côte sur une porte des arènes de Nîmes.

Julien ! Il songeait à lui, ce soir, devant le titre du chapitre : « Les taureaux et l'Église. » Christianisme et mithraïsme avaient âprement lutté, à cause même de leurs analogies. Renan n'avait-il pas écrit que « si le christianisme eût été arrêté par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaste » ? Le clergé mithriaste avait reproché aux chrétiens nombre d'emprunts,

entr'autres d'avoir plagié, dans leur « purification par le sang de l'Agneau », la purification par le sang du taureau. Les chrétiens, persécuteurs à leur tour sitôt qu'ils avaient eu le pouvoir, avaient mis à mort les mithriastes. Et c'est pourquoi, renonçant à obtenir du livre les conseils techniques de la dernière minute, Alban y cherchait avec passion de quoi étayer l'une à l'autre les deux amours de sa nature profonde.

Pie V avait donné de nombreuses bulles sur la *agitatio taurorum*, jusqu'à lancer l'anathème contre les toreros. Excommunication retirée par Grégoire XIII, mais rétablie par Sixte-Quint. Temps héroïques ! Le conseil académique de l'Université de Salamanque refuse d'en tenir compte, et c'est le glorieux Frère Luis de Léon, qui, au nom des docteurs, rédige la protestation. Le scandale croissant, car les ecclésiastiques assistent aux courses sous des déguisements, le roi écrit au Pape que la bulle restera sans effet, car les Espagnols ont les courses dans le sang et les leur interdire serait « grande violence ». Si bien que Clément VIII, dans une bulle, reconnaît que les courses sont une école de courage, qu'elles appartiennent au patrimoine de l'Espagne, et lève l'excommunication, sauf pour les gens d'Église qui seraient descendus dans l'arène.

Alors avait commencé, pour continuer jusqu'à nos jours, l'heureux mariage entre l'Église et la survivance tauromachique du mithraïsme. Pas une canonisation, pas une translation du Saint-Sacrement ou de reliques dans une église nouvelle, pas une commémoration de Saint poliadé sans course de taureaux. Les chapitres

ecclésiastiques, les évêques avaient donné à leurs frais des courses auxquelles assistaient tous les dignitaires de l'Église, et le doyen du chapitre de Burgos écrivait et publiait une *Tauromachie*. La seule canonisation de sainte Thérèse avait coûté la vie à plus de deux cents taureaux, chaque couvent fondé par elle ayant donné une course. A la canonisation de saint Ignace de Loyola, c'étaient les jésuites eux-mêmes qui avaient demandé au chapitre de Séville de donner « immédiatement après les cérémonies religieuses », une « brillante » course de taureaux. Pareillement aux canonisations des saints jésuites Louis de Gonzague et Stanislas Kostka. Et c'est le Pape en personne qui avait célébré le Jubilé de 1500, à Rome, sur la place de Saint-Pierre, par une grande course de taureaux. Du temps de Calderon, on fêtait avec une course la célébration par le jeune prêtre de sa première messe. Sous Ferdinand VII, c'était, paraît-il, chose courante qu'une jeune fille, à la veille de prendre le voile, assistât à une course et même fît quelques passes à un jeune taureau. Il y eut des couvents où, dans les fêtes pour les élections d'abbesses, les *devotas* organisaient de petites courses et travaillaient à la cape les bouvillons. La représentation des *suertes* de la tauromachie avait orné les chœurs et les transepts des cathédrales : cathédrale de Plasencia, cathédrale de Cordoue...

A Tudela, le matin de la course, un capucin conjurait Dieu pour que les taureaux sortissent bons. A Salamanque, on avait, à certaines occasions, dit trois cents messes pour les âmes du purgatoire afin que le mauvais temps n'empêchât pas la course de l'après-midi. A Roa, le conseil

municipal, la ville ayant été sauvée de la peste, s'engageait à payer chaque année quatre taureaux qui seraient torés « pour l'amour de Dieu ». A Léon, avant la course, une des piques des picadors était solennellement offerte au chapitre présidant la course, qui donnait sa bénédiction. A Cacerès, une confrérie en l'honneur de la Vierge n'admettait de confrères que s'ils savaient travailler à cheval les taureaux. Et c'était bien plus que la juxtaposition d'une religion et d'un plaisir. C'était, éternelle, la croyance au caractère sacré du taureau. En Estremadure, on avait un culte pour le taureau de saint Luc, qui était réputé faire des miracles. A Oviedo, chaque année, le jour des morts, pendant la grand'messe, on introduisait à un moment donné une vache dans l'église, et elle y demeurait pendant une partie du service.

Aussi bien, aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, le pacte mystique ne s'était pas défait. En 1801, la ville de Colmenar de Oreja demandait une course « pour augmenter la dévotion envers la Sainte Image du Christ » de la ville. Jusqu'en 1845, à l'Université de Salamanque, celui qui venait de recevoir le grade de docteur devait faire les frais d'une course de six taureaux. De nos jours, comme l'heure de la course d'adieu de Lagartijo coïncidait avec la procession du Corpus, la procession avait été remise au matin par déférence. Une cape de travail de Montès était conservée dans la cathédrale évangélique de Séville. Récemment, à Grenade, on avait fait présider la course par Notre-Dame des Angoisses, divinité poliade de la ville : les cuadrillas, en arrivant,

mettaient genou à terre devant sa statue dressée dans une tribune. A Huelva, un matador avait offert à la Vierge poliade l' « oreille d'or » gagnée à Madrid, ce qui avait donné lieu à une grande cérémonie religieuse. Chaque année, à Málaga, la confrérie de la Vierge de l'Espérance donnait une course en l'honneur de sa patronne, et les toreros portaient les couleurs de la Vierge. Les gardians de Camargue étaient groupés en une confrérie dont le patron était saint Georges. Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, des jeux taurins avaient été présidés par Mgr Rivière, prélat que son visage romain rend digne de la pourpre romaine. Les Annales de la plaza de Séville, écrites par le marquis de Tablantes, étaient dédiées à la Sœur Supérieure de Nuestra Señora del Rosario. A Fuente la Encina, une vache était courue en l'honneur de saint Augustin, et sa chair, répartie parmi le peuple, possédait des vertus médicinales, de même que jadis celle des taureaux tués en l'honneur des Saints se conservait comme reliques et guérissait des fièvres. La foi en la vertu du taureau tué saintement passait du taurobole et du mithraïsme dans le culte chrétien. L'Empire mort se dressait de son tombeau pour épouser l'Église vivante qu'il avait voulu tuer. Ce n'était pas en vain que la croix, en Egypte, marquait le flanc de la vache Hathor, en Crête, le front et les joues des têtes de taureaux reproduites dans les tombes. Apis et la vache dionysiaque revivaient dans le taureau de saint Luc, dans le bœuf qui avait réchauffé Jésus sur la paille, dans la taure qui, aux premiers temps du christianisme, avait été le symbole tantôt du chrétien, tantôt de Notre-Seigneur

lui-même. La région nourricière des taureaux braves, le campo sevillan, méritait toujours son titre de *tierra de Maria Santisima*, terre de Marie très sainte. Les vers de la zarzuela étaient toujours vrais pour les cœurs ingénus ;

*El arte de los toros
bajó del cielo...*

« L'art des taureaux est descendu du ciel. »

Sur cette pente, où s'arrêterait Alban ? Jésus, à une certaine époque, a été identifié avec le Soleil. Il s'inscrit au milieu de la roue à rayons. Son monogramme, dans le disque dérivé de la roue solaire, conserve un sens lumineux. Et l'antique roue solaire persiste dans maints types iconographiques du Moyen-Age. Mais alors, l'alliance entre le Soleil et Mithra tauroctone, n'était-ce pas l'alliance entre la chose taurine et le dieu des chrétiens ? Et le Soleil qui entre dans le signe du Taureau le jour même où Alban vient au monde, n'est-ce pas pour signifier que cette alliance trouvera en lui son prêtre et son bacchant ?

Maintenant il ne peut dormir, saoul de lui-même et de toutes ces choses, incapable de calmer le syncrétisme éperdu qui bouillonne en lui, charriant un torrent de poésie. Plein des forces du soir, rien ne lui semble plus impossible. Abattre les taureaux ? Eh quoi, il ne s'agit que de viser la corne gauche (pas la droite), et puis de sortir comme on peut : c'est affaire d'avoir du cœur. Est-ce qu'il en manque ? Ah, il se ferait bien tuer par son dieu ! Le contact, la pression qu'il y a entre lui et les bêtes ou les astres, — une petite nébuleuse,

un chat qui se gratte le cou, — tous les cris intérieurs que cela lui fait pousser, sa nostalgie et comme son souvenir de l'animalité, les métamorphoses auxquelles il se livre dans la solitude (sujet que nous ne pouvons pas même effleurer) lui présentent la mort comme un simple renouvellement de l'être Qui sait si une fois encore il ne se changera pas en taureau ?

Mais demain matin, en se réveillant, toute son aventure, au grand jour, lui apparaîtra absurde, monstrueuse de difficulté ; l'angoisse qu'elle lui donnera atteindra à la nausée. La nuit a défait la toile de Pénélope ; exactement, la nuit l'a dégrisé, et c'est l'aurore qui lui apporte un cauchemar. Vendredi matin ! Il sent qu'il ne pourra pas. L'idée le traverse que, saisissant la première occasion, il se jettera sur les cornes et se fera blesser pour en avoir fini. Nul frein ne le retenait pour monter à l'assaut. Nul frein ne le retient dans la débâcle.

Ce vendredi, veille de la course, Alban se fit conduire, avec Esparraguera, Patata et le Galgo, aux arènes de Medina de los Reyes. Patata était un vieux bonhomme pas rasé, à l'air effronté, louchant d'un œil. « Il a le mauvais œil », se dit Alban, impressionné.

Pour Alban, chaque plaza avait sa physionomie, chaque plaza avait sa vie propre comme une personne. Celle de Vitoria, haute et sévère comme un couvent ; celle de Madrid, vénérable et quelconque, au sable rougeâtre ; celle de Tetuán, face à la sierra bleu pâle ; celle de Saint-

Sébastien, face à la mer bleu foncé ; celle d'Aranjuez, dont les fenêtres ont l'étroitesse de meurtrières ; celle de Vista Alegre, appuyée d'un côté sur des arcs-boutants ainsi qu'une cathédrale, avec ses portes en fer forgé et ses grilles par où l'on plonge à l'intérieur ; celle de Tolède, couleur saumon et qu'on voit de loin, située à l'extrémité de la ville comme le gouvernail d'un navire ou comme la barque qu'il traîne derrière lui ; celle de Cordoue, si entourée de maisons qu'on ne peut l'embrasser de nulle part ; celle de Ségovie, pareille à un cirque romain, mais dominée par une cheminée d'usine ; celle de Séville, au sable jaune canari, et qui du dehors n'a pas l'air d'une plaza, la plus singulière qui soit avec ses arceaux, ses balcons, ses pots en motifs, ses chaînes appendues, par places éclatante d'un badigeonnage à la chaux et par places noire de vieille saleté, précieuse et enjolivée comme l'est, paraît-il, la tauromachie sévillane ; celle de Jerez, la plaza pâle, si vieille et laide et cahotée, chamarrée de réclames, et dedans un sable incolore comme les selles d'un homme malade du foie ; celle de Nîmes, décorée de phallus, la plus vaste et la plus noble de toutes ; celle d'Arles, aux froids couloirs de pierre qui ont des aspects de basilique ; celle de Bayonne, rouge comme une construction marocaine ; celle de Marseille, si peu espagnole avec ses arbres poussant à même entre les gradins, au milieu du peuple : tous les sanctuaires, il les connaissait tous, et ceux mêmes où il n'avait pas assisté au culte, sa première visite dans la ville, et parfois sa seule visite, avait été pour eux. Mais aucun n'était impressionnant comme celui de Medina de los Reyes.

C'était bien le type de ces petites arènes de village, où, sous les ordres et le désordre de jouvenceaux, toréent des vieillards calamiteux et terrorisés. A l'écart de la ville, comme une chose sainte ou comme une chose maudite, étant l'une et l'autre, si l'on veut. Basse comme les forts, — pas six mètres de haut, — ramassée comme une bête qui va bondir, sans un jour sur le dehors, pire qu'une prison.

Pour la séparer plus encore du ciel, elle était écrasée sous un treillis de fils semblable à une grande toile d'araignée, et soutenant des lampes électriques, car on y donnait des courses nocturnes. Elle était faite de briques rouges grossièrement réunies, et ses portes aussi étaient rouges, mais d'un rouge plus foncé, couleur de vin ou de sang séché. Et ces briques mal jointes, posées à même sur le toit dénivelé, ces moellons hérissés dans le mur, ces panneaux de portes qui jouaient, le sol pelé et cahoteux qui l'entourait en moutonnant, lui donnaient un air hirsute et farouche, comme celui des taureaux, en hiver, quand ils ont le poil long. Jamais Alban n'avait vu des arènes manquer de luxe à ce point. Elles étaient vraiment réduites pour l'essentiel : la course, le culte, et hors de cela, rien. Encore, dans la technique même de la course, on n'imaginait pas qu'y pussent trouver place les fantaisies familières aux grands cirques : ce qu'on devait célébrer ici, c'était un duel sauvage et nu. *De verdad.*

Les trois hommes firent le tour de la plaza, cherchant la porte des corrales. Église, comme les autres églises d'Espagne à cette heure, elle semblait hermétiquement close. Partout les portes couleur de sang, bardées de gros

clous, de grosses serrures. Derrière, au pied de son mur, on voyait le trou par où demain soir, les victimes égorgées, elle se viderait de sang à même la place publique, comme une bête, elle aussi.

Un judas donnait vue sur une cour intérieure. Ayant frappé avec le marteau de fer forgé, ils entrèrent. Dans la cour, un garçon ferrait à froid les chevaux de demain, prenant dans un tas de vieux fers rouillés, retirés aux chevaux tués de la dernière course : ainsi les fers reservaient indéfiniment. On entendait le son d'argent du marteau, et le claquement des sabots sur le pavé raboteux et rose.

On les fit grimper, par un petit escalier de bois, sur une passerelle d'où on dominait les taureaux.

Parqués tous les quatre dans un enclos, où d'étroites ouvertures de la palissade permettaient d'entrer, deux d'entre eux étaient couchés dans la bande d'ombre que portait le mur, avec une majesté de patriarches ; mais le Mauvais Ange restait debout. Un autre, parce que l'eau de l'abreuvoir était chaude de soleil, avançait les naseaux sous le robinet même, d'où l'eau sortait fraîche, et la buvait tandis qu'elle gouttait : il était bien malin, malgré ses grandes cornes. Des chiens naviguaient là-dedans comme chez eux. Un roquet, tout cynique, ce qui est assez naturel, allait faire ses besoins sous leur nez, irritant de quiétude : ah ! il prenait son temps. (Alban aima que le Galgo ne témoignât nul désir d'aller frayer avec cette canaille.) De petits oiseaux, aussi, rasaient de leur vol les grands corps, se posaient sur les mangeoires, contre les mufles. Et l'innocence, la

familiarité de toutes ces créatures entre elles isolaient les trois hommes dans la complicité du meurtre.

Au bruit fait au-dessus de leurs têtes, on vit les yeux des fauves s'éveiller. Ceux qui étaient couchés se levèrent, avec un meuglement de mécontentement. Seul, le taureau d'Alban dressa la tête, ayant repéré tout de suite la direction du bruit. Et de nouveau ses yeux croisèrent ceux d'Alban, se posèrent sur lui avec une insistance humaine.

— On dirait qu'il vous reconnaît, dit Esparraguera.

— En Provence, nos taureaux cocardiers reconnaissent très bien les hommes avec qui ils ont eu particulièrement maille à partir. Dans la foule des razeteurs ¹, c'est sur eux qu'ils foncent sans hésiter.

Les bestiaires, accoudés, ne disaient rien. Dans le silence, la sonnette d'un cabestro tinta, comme pour l'Élévation. Il paraissait à Alban que ces bêtes, ainsi isolées du troupeau et vues dans ce petit espace, étaient encore plus imposantes. « Depuis l'autre jour, pensait-il, elles ont l'air d'avoir été gonflées à la pompe. Malheur ! on a dû leur arroser les cornes : elles ont poussé. » Et il sentait un froid dans ses mollets. Il imaginait auprès de lui, sur la passerelle, un de ses professeurs, M. Paul Archambault. Et soudain il l'empoigne et le fait chavirer dans la fosse aux monstres : M. Paul Archambault ne l'empêchera plus de causer à haute voix en classe.

Ils descendirent examiner l'arène. La masse de l'église la dominait, toute proche et de toute sa hauteur, comme si la plaza et elle étaient d'un seul tenant. Ainsi aux

1. Écarteurs provençaux, qui doivent enlever une cocarde du front de la bête.

arènes de Nîmes un clocher, aux arènes d'Arles une statue de la Vierge, pointent au-dessus de l'enceinte. Et Alban, qui aime la paix spirituelle, se sentait plein d'une joie douce à ce nouveau témoignage de Mithra et Christ réconciliés.

Il s'abandonnait à l'illusion que sous un clocher il y a moins de chances de mourir. Mais Esparraguera regardait les lampes électriques surplombant le rond, parlait du danger des courses nocturnes : Ostioncito avait été blessé dans une course nocturne, gêné qu'il était par le reflet des lampes sur le sol cru. Mais Patata disait que c'était dans les plazas de villages comme celle-ci que la proportion était la plus grande, de tués...

La plaza semblait toute de guingois, la barrière dessinant moins un rond qu'un polygone. Cette barrière rouge était pleine de rapiécages en bois blanc, qu'un charpentier était en train de peindre, aux places où les taureaux l'avaient fait sauter à la dernière course. Et elle était pleine aussi de vieux sang, et, selon les taches, on distinguait la force et la direction des jets de sang. Le Galgo obtint permission d'aller les lécher.

Ils se promenèrent à travers la piste, tapant du pied pour reconnaître la nature du sol. Alban avait dans les yeux les photographies des illustrés où un homme, de sa canne, désigne sur le sable la place où tel matador a été tué. O sol, innocent et traître ! A quel endroit de ce sol tomberait-il peut-être, lui, blessé ? Dans les arènes modernes, du centre jusqu'à la barrière il y a une pente délicate, aussi invisible qu'est la renfure des colonnes du Parthénon, propice à l'écoulement des eaux comme

à une vue meilleure du spectacle. Ici, à de certains endroits, qu'il nota dans sa mémoire, il lui parut que la pente était plus forte ; en courant vers la barrière pour un refuge, l'homme serait entraîné, cesserait d'être maître de son élan. Ils pestèrent aussi contre des creux du terrain, où l'eau d'un arrosage récent n'avait pas séché, de sorte que le pied y pourrait glisser, contre d'autres places où le sol était plus meuble, ce qui faisait l'affaire des sabots pointus du taureau, mais non celle de l'homme : si le taureau se fortifiait là, on ne pourrait plus l'en déloger.

Il regarda l'heure : quatre heures moins un quart. Ne serait-il donc jamais quatre heures et demie, pour qu'il pût se dire : « Demain, à cette heure, ce sera fini ! »

Alors il sauta en différents endroits la barrière, pour s'habituer à elle, s'assura que les burladeros, écorchés par les cornes, étaient solides et assez larges pour qu'on s'y glissât aisément. Il se louait de prendre ces précautions. Combien en avait-il vu déjà, de toreros blessés par leur inattention au danger ! Autant que de soldats à la guerre, demain, pour la même raison. « Faire des choses dangereuses, prononçait-il. Mais les faire avec le maximum de prudence. » Il aimera toujours ce mariage de la sagesse et de la folie.

Comme ils sortaient : « Vous êtes plein de sang ! » lui dit Patata. Alban sursauta. Sur sa manche, la peinture fraîche de la barrière avait fait une large tache rouge. « Le diable emporte ce vieil imbécile », se dit-il. Le vieux rigolait de son œil de travers, sous un sourcil tellement touffu qu'il semblait postiche. Mais le cœur d'Alban battait la chamade.

L'appréhension montait en lui. Il ne se sentait plus capable de sourire, plus capable de parler. Il brusqua le départ. « Demain, à deux heures et demie, nous passerons vous prendre à l'hôtel. »

Rentré, il ne voulut pas rester seul. N'importe quoi, n'importe quoi pour l'empêcher de penser ! Il acheta un roman, en lut quelques pages, avec une stupéfaction croissante. Tous les personnages de ce roman, aux plates petites existences, on eût donné sa fortune pour n'avoir aucun rapport avec eux dans la réalité, et voilà qu'on payait pour les retrouver dans un livre ! Non, on dirait ce qu'on voudrait, il fallait avoir quelque chose de médiocre pour pouvoir s'intéresser pendant trois cents pages — auteur ou lecteur — à des médiocres. Devant cette révélation d'une certaine ambiance sociale, Alban, qui a bien des défauts mais qui n'est pas poseur, soudain prend conscience du romanesque de sa vie. Il n'avait jamais pensé à cela. Il rejette avec dégoût une histoire dont il attendait qu'elle le séduisît, et dont tous les héros sont au-dessous de ce qu'il est. S'il a besoin de se sauver, c'est lui-même qui le sauvera de lui-même. Il sonne et il fait condamner sa porte.

La peur rentre en lui, comme l'eau par une vanne qu'on tenait bouchée et qu'on a rouverte. Cela le reconforte, de penser que les rudes bestiaires, eux aussi, parfois ont peur comme lui. Il les connaît bien, les tueurs aux nerfs de femme ! Cet homme dans la maturité et qui a des larmes

de rage, en entrant en course, pour une question de préséance qui va lui faire manquer un effet... Ce gamin qui, la nuit avant la course, ne peut pas dormir, « se tourne tout le temps dans son lit » (c'est son père qui l'a dit à Alban)... Alban sait toutes leurs petitesesses, et cependant, ce soir, il avoue qu'il a souvent été injuste, trop exigé d'eux : il mesure ce qu'il leur faut de courage, et il est fier et heureux d'être un peu de la grande confrérie. Il se berce et s'affaiblit avec la pensée d'une « prière pour les pauvres toreros »...

Il songe aussi aux taureaux. En ce moment, couchés, ils vivent leur dernière nuit, et la rosée se pose sur leurs cornes. S'il n'avait pas fallu qu'il dormît à poings fermés, pour être bien reposé demain, il eût aimé d'aller coucher dans la plaza, à côté d'eux, comme fait leur mayoral. Leur rendre cet hommage, à ceux qu'il va sacrifier. Sous la lune d'où les regarde Artémis, déesse de la répulsion et de la sympathie qu'a l'homme pour les bêtes sauvages, déchaîner en soi cette folie qui vient d'elle, la déesse lunatique, cette folie qui est la folie des animaux, mais qui est aussi celle de l'homme quand il entre en contact intime avec eux.

Demain, cette épée sera plongée dans leurs corps. Elle leur soutirera l'énergie génératrice et elle la fera passer dans le corps d'Alban. Elle lui apparaît douée effectivement de la puissance virile. Il sent bien qu'elle aussi, un jour, il l'adorera. Il la regarde. Poignée recouverte de drap rouge, large pommeau en bois nu et sans bouton, où la paume de la main peut bien forcer, lame un peu infléchie, vraiment frissonnante tant elle est flexi-

ble. Avec l'argent qu'on lui donnera quand il sera reçu à son bachot, il en fera bleuir et toucher d'or le talon. Sur un côté du talon, il fera ciseler entre des rinceaux la tour enflammée et les deux glaives qui se croisent ; sur l'autre, une de ces belles maximes qui vous infusent, comme par une seringue, un pouvoir plus grand de mainmise sur la vie. En attendant, il y dépose un bon baiser, sans nul esthétisme. C'est ainsi qu'il embrasse une fleur, une étoffe, un objet d'art, un visage de chat. Pendant toute une année de son enfance, il a été amoureux d'une petite pierre veinée de bleu. Quand on aime, on embrasse, n'est-ce pas ? « Il allait affilant le fer sur les ailes de son faucon » : ainsi parle la romance de l'Enfant Vengeur.

A propos, et Soledad ? Il ne lui en veut pas. Il faut seulement qu'elle soit punie, parce qu'elle a péché : l'esprit d'Alban le demande plus que son âme. En vérité, elle a disparu. Dans la chevauchée nocturne, il l'a secouée hors de lui avec ses larmes. Un fruit appétissant et qui, lorsqu'on y mord, vous empoisonne la bouche, on n'en souffre pas, on ne lui en veut pas, on le rejette. Il y a d'autres fruits. D'autres corps. Ah ! il s'arrête...

Il peut l'avoir, après-demain peut-être. Quoi ! toute sa construction d'héroïsme, cette haute tour humaine s'écroulerait ? Et après ? Bâtir, et puis tout démolir d'un coup de pied, en riant... non, cela ne le choque pas. Il l'aurait avec toute sa force allégée des scrupules et des misères de la tendresse. Il est devant soi comme le savant qui fait une expérience et ne sait pas ce qui va sortir. Demain, peut-être qu'il sera si piètre métador

que quelqu'un devra sauter dans le rond pour achever sa victime. Peut-être qu'il sera si bon qu'une muraille de cris surgira autour de lui. Peut-être qu'il quittera les arènes désespéré de devoir sacrifier son bonheur à ce qu'il croit sa dignité. Peut-être qu'il ne pensera pas plus à Soldad que si elle n'existait pas. Peut-être qu'il descendra au fond de la lâcheté et ira quêter d'elle ce qu'elle a promis.

Il songe à elle. Son souffle se raccourcit. Ses joues brûlent.

Le sommeil le prend. Il y a des arènes dans le ciel. De toutes parts les étoiles s'y pressent, comme des vaches se pressent le soir vers l'enclos. Des taureaux blancs aux cornes d'or circulent doucement autour de lui. Ils ont des colliers de corail, des boucles d'oreilles, de grandes ailes en plumes de paon, avec lesquelles ils ne volent pas mais seulement décollent un peu de terre. Ils s'accouplent, et celui qui couvre cache de ses ailes battantes celui qui est couvert, comme le faucon, si on le guette, étend ses ailes avec amour sur la proie qu'il était en train de déchiqueter.

VII

Il se réveilla avec la tête pesante. Le premier signe de sa vie fut une sensation d'horreur. La première pensée, une pensée de honte : « Se faire blesser légèrement pour en avoir fini... » Oui, mais Soledad serait trop fière. Un homme blessé à cause d'elle ! Il est impossible de lui donner ce sale plaisir-là. Et puis, on ne se fait pas blesser sur commande. De loin, en une minute d'affolement, un homme peut concevoir cela. Sur le sol de l'arène, il lutte pour être sauf, comme le veut son instinct, qui gouverne sur ce sol, et c'est bien pourquoi on appelle ce sol le « terrain de la vérité ». Au fond, Alban sait tout cela.

Il se vit dans la glace, dépeigné, les lèvres arides, les dents ternes, une pointe de crème jaune dans les commissures des yeux. Était-ce *cela* qui cet après-midi devrait dompter deux bêtes féroces, une demi-douzaine de subalternes et trois mille spectateurs ? Qu'est-ce qui allait créer cette résurrection ? Toutefois le blanc de ses yeux était tout veiné de sang, comme celui des taureaux, et il trouva que c'était bien. Bien aussi qu'il se fût fait hier

couper les cheveux, pour se sentir plus léger et plus jeune.

Au bain, il regarda son corps. Quel endroit en serait déchiré, à quatre heures, en serait affreux à voir ? L'aine, le bas-ventre, c'est toujours là.

Il eût pu mettre ses sous-vêtements de l'après-midi. Mais non, il préférait se rhabiller après déjeuner. Cela occuperait du temps.

La journée était radieuse. Il dit « merci » au très-bleu. Il dit : « Cela vaut bien d'être tué, dans cet air. » Une auto l'emporta à Medina de los Reyes.

Quand il arriva, on séparait du groupe chaque cornu, qu'on faisait passer dans le *chiquero*, d'où il sortirait directement dans l'arène. Alban se dissimula derrière une poutre, car Soledad et le duc, penchés contre la balustrade, au milieu de nombreux spectateurs, contemplaient l'opération. De cette galerie supérieure où l'on était, des hommes, en le piquant de leurs longues perches, tentaient de pousser le taureau noir d'Alban vers une loge voisine. Agacé, il donnait de la corne et ruait. Quelle chose étrange de voir, comme dans un œil humain, la colère s'allumer dans son œil d'abord morne ! *Ahi... ahi... ahi...*, lui murmurait le conocedor, comme un homme qui appelle des colombes. Enfin il passa. Venues par les baies ouvertes, des hirondelles voletaient dans le grand bâtiment ainsi que dans les vieilles églises pleines de vitraux cassés.

Le Mauvais Ange entra en trombe. Telle était sa vivacité, comme électrique, à se retourner dans cet enclos étroit, sous les piqures des perches, qu'il suggérait un poisson effrayé dans un aquarium. Formidables étaient

ses coups de revers. Et il y a des aficionados français qui disent que le taureau espagnol est lourd, et qu'il ne peut pas frapper de côté !

Le taureau ne se décidant pas à passer, le conocedor demanda du silence et on ferma les volets, tandis qu'on allumait à l'électricité la loge où la bête devait se rendre : elle s'y dirigerait comme vers du soleil. Mais les volets laissaient filtrer à travers l'obscurité un rai de puissant soleil, qui descendit sous le muflle même du Mauvais Ange, et le Mauvais Ange, comme dans un mythe merveilleux, se mit à donner des coups de corne au soleil. La lutte de Mithra et du Soleil ! Enfin il vit la lumière dans l'enclos voisin, et alla vers elle au grand trot. La porte se referma sur sa croupe, et la ruade qu'il y décochait résonna. Alban s'éclipsa. On rouvrait les volets.

Maintenant, par le dédale des poutres, il était arrivé au-dessus du chiquero, où le Mauvais Ange se trouvait enfermé comme dans une grande caisse, déjà pleine de bave et de fiente qu'il avait collées aux parois en se débattant. Par l'ouverture supérieure, Alban le regarda. La tête du dieu était à un mètre au-dessous de lui. Silencieusement, l'enfant-homme l'adora.

Il adorait tous les taureaux, on le sait. Mais la crainte l'avait conduit plus vite encore à l'adoration de celui-ci, sans compter qu'en l'adorant il espérait fléchir sa fureur. « Salaud ! Cochon ! Saligaud ! » Il l'apostrophait ainsi tout bas, sur un ton révérentiel et comme on déroule une litanie. Sous les grands cils brillants, lustrés par la lumière descendante, les prunelles laiteuses du dieu avaient un reflet bleu clair, soudain inquiètes à l'appro-

che de l'incornu, et Alban voyait Alban au fond de ces prunelles, et elles viraient dans l'inquiétude, et la cornée apparaissait, rosâtre de sang. Deux longues larmes coulaient des yeux. Les oreilles pointaient, tantôt l'une, tantôt l'autre, tantôt les deux à la fois, dans un mouvement sans repos : la bête et le bestiaire étaient aussi anxieux l'un que l'autre. « Comme son cœur doit battre ! » se disait le bestiaire, avec de l'attendrissement. Le mufle noir, entouré de moustaches de phoque, était constellé de pores humides, qui avaient la disposition régulière des étoiles sur le drapeau américain. Le taureau s'entraît la langue alternativement dans chaque naseau — droite, gauche, droite, gauche, — une langue rose lisérée de noir de chaque côté comme un ruban de décoration, et on entendait le râpement de la langue sur les naseaux, et les naseaux frémissaient, pleins d'une eau opaline comme les trous qu'on fait dans les plages. Quand Alban bougeait, l'œil jetait un éclair.

Soudain, le taureau lui fit un mugissement en pleine figure. Alban sursauta en arrière, pas trop rassuré. Il regrettait à présent de s'être fait une fois de plus reconnaître. Et il s'en fut avec une certaine précipitation, croyant sentir le dieu se hisser hors de sa fosse et se précipiter en soufflant derrière lui.

Dans la piste, un cheval étique était attelé à un morceau de bois flanqué d'un vieux bout de panier. Un bonhomme, péniblement, traînait la bique et le paillason. Tout cela pour égaliser le sable.

La veille de leur combat, on servait aux bestiaires romains un repas somptueux, parce qu'il était peut-être

le dernier. Dans un *ventorero*, Alban déjeuna avec un bouillon, un doigt de pain, un verre de cognac. Martyrisé par les mouches, il se disait que les taureaux l'étaient encore beaucoup plus que lui, ce qui lui permit enfin d'aimer son mal. Quand il sortit, malgré la chaleur du repas, malgré la chaleur du midi, ses pieds et ses mains étaient glacés.

Sans cesse de jolis êtres le frappaient en pleine poitrine, lui causaient une suffocation. A Paris, dans une pareille circonstance, ce qu'il eût vu de la vie lui eût permis de se jeter sur les cornes en pensant qu'il n'avait rien à perdre. Mais, devant ces tournures charmantes, il se disait : « Si je suis tué, je ne pourrai pas profiter de tout ce qu'il y a de fou par le monde. » Et chacune d'elles augmentait sa dépression.

A l'hôtel, il s'habilla : simple costume andalou. Pendant ce temps il alla mieux, parce qu'il était occupé. Il retira ses bagues, pour avoir tout à l'heure ses doigts libres, du même geste qui sera sien plus tard, avant les rendez-vous, pour les avoir libres dans les caresses. Il regarda sa main droite, celle qui tue, toute mordillée par les brusqueries du Galgo, et il trouva son poignet bien mince.

Il enroula autour de ses pieds des bandes velpeau, s'assura que ses chaussettes n'étaient pas repriseses, au cas où on le déshabillerait à l'infirmerie, ne mit pas de caleçon, afin que la corne, en pénétrant, ne fit entrer que peu d'étoffe dans la blessure, serra à l'extrême son pantalon, s'assurant qu'était bien moulé tout ce qui devait être moulé : invinciblement, il se représentait ses habits déchirés, maculés de terre et de sang. Il avait compté

deux heures pour s'habiller. En une heure il fut prêt. La course était à trois heures et il était une heure et demie.

Pendant qu'il s'habillait, on lui avait fait passer les cartes de Uhagon et de don Ali et il avait répondu avec impatience qu'il ne recevait personne. Comme il le regrettait à présent ! Quel affreux temps de vide en face de lui !

L'anxiété l'envahissait, de minute en minute plus forte, comme chez quelqu'un qui sent qu'il couve une maladie. Il avalait de grandes bouffées d'air. Son cœur gonflé semblait une tumeur dans son côté. Il avait des mouvements nerveux, tels que se gratter le haut de la tête, passer un doigt dans son col, pour faire de l'air. Il eut envie de fumer et n'osa pas : cela pouvait l'étourdir. Il eut soif et n'osa pas boire : cela pouvait lui dilater l'estomac. Cet état misérable, c'était tout de même un équilibre, qu'un rien pouvait faire chavirer. Je laisse à penser combien de fois *los retretes* reçurent sa visite.

Il s'étendit sur le lit, et l'anxiété se coucha sur lui. Il eût donné ses bagues, sa montre, pour que cette heure et demie fût passée. Une stupéfaction lui venait : « Qu'est-ce que je fais ici ? Quelle aventure ! » Il se représenta tous ces spectateurs de tantôt qui à cette heure bouffaient des cigares, se repaissaient de petits verres, et ils lui firent horreur, et le duc lui-même, le duc aux dents félines, lui parut un monstre d'inconscience ou de cruauté. Il n'imaginait pas que la journée se terminât sans un accident. Bien des fois, auprès de toreros vulgaires, il s'était dit : « C'est la mort qu'ils frôlent qui empêche seule de les confondre avec des cabotins. » Et il avait rêvé pour lui-même la blessure grave, qui purifiât ce

qu'il y avait d'un peu trouble dans sa religion. Mais, à présent, la table d'opération... non ! non ! il reculait en frémissant. Et il restait ainsi, les yeux fixes et sans regarder, comme un homme qui pense à une femme. Ah ! non, pas à Soledad ! Dieu, celle-là, qu'elle était absente de lui ! Rien pour elle. Rien contre elle. Inexistante.

Soudain la tentation se présenta. Elle ne s'insinua pas, ne prit pas corps lentement. Elle se présenta d'un coup, viable, réalisable à l'instant, si puissante qu'il se dressa, s'assit sur le bord du lit. Renoncer. Le télégramme qu'il prétendra avoir reçu ce soir, pour fuir le duc et Soledad, c'est maintenant qu'il vient de le recevoir. « Mère au plus mal. Reviens urgence. » La cuadrilla qui arrive le chercher le trouve faisant ses valises. N'importe qui le remplacera. Il y a d'ailleurs des précédents. Un matador, qui a reçu en pleine course un pareil télégramme, a obtenu la permission de se retirer. Ce soir Alban ne sera pas blessé, il ne sera pas mort, il sera dans le train vers Paris. Qui pourra croire à cet excès de lâcheté ? Et, si on y croit, que lui importe ? Tous ces gens, s'il le veut, il ne les reverra plus de sa vie.

Alban se leva, comme affolé, et descendit l'escalier. Il fallait qu'il s'étourdît, qu'on l'étourdît pendant le temps qui restait avant la course. Et dans le hall, plastronnant, cambrant la taille, il demanda un verre de cognac.

Il voulut lire un journal. Ses mains faisaient trembler le papier. Derrière une porte vitrée, les garçons en habit le regardaient. Des gens chuchotaient. Le patron et sa

femme vinrent vers lui : « Nous buvons à votre chance. Que la Vierge vous protège ! »

Alban n'avait pas une dévotion très vive pour la Vierge. Mais il aimait la Bonne Mère, divinité de Marseille, qui semble par son nom une survivance chrétienne de la Bonne Déesse romaine et de la Grande Mère grecque : Cybèle, déesse du taurobole. Il éleva la *copita* :

— A la santé de la Bonne Mère !

Il sentit que le pas le plus dur était franchi. Sur sa bouche il avait installé un sourire large, un peu fat. Les mains aux hanches, il plaisantait. Et peu à peu, devenant ce qu'il voulait paraître, un allègement se faisait en lui. L'amour-propre flatté, ce monde qui l'entourait, le flux de ses paroles, qu'il prononçait exprès très vite et très fort, le grisait réellement, comme il l'avait voulu.

L'auto arriva, avec les hommes. Les grooms montèrent chercher son épée et ses affaires. Une minute après, on était sur la route.

Alban restait grave, mais sa panique, comme les troupes, s'était posée. Il était déjà dans l'action, en quelque sorte. Comme ces tableaux qu'on voit de moins en moins distinctement à mesure qu'on s'en rapproche, le danger lui apparaissait d'une façon moins consciente à mesure qu'il s'en rapprochait. Il avait toujours pensé que, son imagination étant la maîtresse, toutes ses craintes étant en elle comme tous ses secours, il en recevrait moins de spectres à mesure que la réalité se substituerait à elle, et il se prenait à espérer que sur la piste il serait presque maître de lui. Le danger n'était rien ; le mal entier venait

de l'appréhension. Et maintenant, dans une heure et demie, bien ou mal, tout serait fini. Fini !...

Des interrogations de technique lui montaient aux lèvres, par ce même pli qui lui avait fait demander des manuels à don Ali : il pensait que, sa science toute fraîche, il trouverait toujours moyen de la « placer », et peut-être cette croyance n'était-elle pas si absurde qu'il semble d'abord. Mais il n'osait les poser. Enfin il se décida :

— Qu'arriverait-il si, un taureau qui désarme, on le passait par le haut ?

— Mais c'est par le bas, voyons, qu'il faut le passer !...

— Est-ce que la nécessité de donner le coup de tête très haut ne parviendrait pas à lui mettre la tête basse, par la fatigue des muscles du cou, aussi bien que des passes par le bas ?

Ils se mirent à rire. Patata surtout eut l'air de se moquer de lui. Le troisième torero, Gutiérrez, qu'il voyait pour la première fois, avait une longue figure rentrante de garçon de café. D'une commune voix, ils proclamèrent que c'était impossible, etc... Alban vexé ne posa plus de questions.

Sur la route passaient sans cesse, venant à leur rencontre, des troupeaux de chevaux, de mulets, d'ânes sauvages, conduits par les Gitans à la feria qui ouvrait ce soir ; les bêtes se découpaient en ombres chinoises sur la poussière opaque qu'elles soulevaient, et où elles enfonçaient comme dans le sable de la mer. Un troupeau de bœufs passa aussi. Il fallait voir, chez les toreros, chez les occupants des voitures arrêtées, le sourire unanime qui éclaira les visages, l'expression amicale pour la bête familière et ennemie ! Comme Alban, tous

ces gens aimaient les taureaux qu'ils allaient voir tuer.

Le village approchait. Les équipages devenaient plus nombreux. La piétaille naviguait en deux files de chaque côté de la route. Ah ! être un de ces spectateurs digérants et désintéressés, qui font des vœux pour que les taureaux de tout à l'heure soient de vrais vampires ! On dépassa un picador sur son cheval vacillant, portant en croupe, bleu et rouge, le « singe savant » ¹ qui lui avait amené la bique. Au passage, on échangea avec lui quelques serpentins de cris. Et lui, comme la bique se traversait, faisait des histoires :

— Elle va mourir, mais elle s'en venge bien !

Ils débouchèrent dans la large avenue qui menait à la plaza. De loin, des gosses leur faisaient des signes, demandant qu'on leur confiât l'auto à garder pendant le spectacle. Mais quand elle arrivait sur eux ils se jetaient en arrière, effrayés par les gerbes de boue qu'elle projetait (on ne sait pourquoi, cet endroit était toujours un cloaque). « Ces invites suivies de paniques, c'est déjà tout à fait torero », pensa Alban avec âcreté.

Aux abords de la plaza, dix gamins virulents et noirauds s'agrippèrent à la voiture, et les bestiaires leur frappaient sur les mains pour les faire lâcher. Des petites filles criaient : « *Agua fresquita !* De l'eau fraîche ! » On vendait, étalées par terre, des brochures sur les matadors célèbres. Alban, qui aimait bien les enfants, ne se reconnaissait pas dans sa rudesse à se frayer un passage parmi leur meute hurlante.

1. *Mono sabio*. C'est le nom d'argot qu'on donne à ceux des garçons d'arènes qui sont spécialement affectés aux picadors.

Les corrales étaient pleins de monde. Les mules piaffaient, qui entraîneraient les cadavres des taureaux et des chevaux. Contre le mur, les rosses, festin suprême, dévoraient leurs cordes d'attache. Des ficelles leur serraient les oreilles, pour que le bruit de l'arène ne les effrayât pas, et leur œil droit était bandé. Un petit vieillard en couleurs claires leur tapait dessus, infatigablement : il ne voulait rien faire d'elles, c'était pour le plaisir. Une *alegria*, une allégresse nerveuse extraordinaire sortait de tout ce mouvement, éclatante et noire comme ces rayonnements ponctués d'ombres qui se heurtaient sur les choses et les êtres, dans le fumet vigorant du crottin. Ah, cela, vraiment, c'était vivre ! Il n'y avait rien au monde qui fût comparable à cela.

Un arenero se retourna, et Alban reconnut Jesús.

Lui ! Avec le béret rouge, la blouse rouge, le pantalon bleu, les espadrilles blanches, sa fraîche tournure seigneuriale ! Dieu, pensa Alban, c'est trop de choses ensemble. Que va-t-il se passer aujourd'hui ? Et il faut être à la hauteur de tout cela !

Pepe Alcaraz était déjà là. Ils se saluèrent de la tête et ce fut tout. D'un coup d'œil, Alban reconnut que sa cuadrilla était composée de jeunes gens de la société, alors que ses hommes à lui étaient des professionnels. Il pensa que les Espagnols « bien » n'avaient pas voulu être sous les ordres d'un étranger, et en fut un peu mortifié. A son tour, il désira les surpasser. D'ailleurs, la peur fondait en lui comme de la neige, ou plutôt des sentiments plus immédiats prenaient la place de la peur : rivalité, saisissement par Jesús, imminence de l'action.

En passant sous les gradins vers la porte d'entrée ouverte sur l'arène — et le passage du soleil à l'ombre froide était si accentué qu'il éternua, — il se sentait réellement assez maître de soi.

Les barrières s'ouvrirent. Le cirque apparut, ruisselant de soleil, de cette brute de soleil (il vous tape dans les yeux), avec la piste où le sable avait différentes teintes, comme la mer a des chemins d'eaux, plus clairs : et la poussière s'en élevait lentement, ainsi que la fumée d'un autel de sacrifice. Les gradins étaient combles. Le couloir circulaire, qui ne doit contenir qu'un personnel indispensable, était noir de gens. « Pour y sauter, ce sera vraiment commode ! » pensa le jeune homme. Près d'eux, des spectateurs se penchaient au-dessus de la porte par où ils allaient sortir, et leur souhaitaient bonne chance en riant :

— *Vivan los tios toreros !*

Eux ne riaient pas. Qu'étaient ces taureaux jeunes pour des gens du métier tels que les péons d'Alban ? Et pourtant, cette minute avant d'entrer dans l'arène ne pouvait pas être autre chose que grave. Aucun d'eux n'avait le « costume de lumières », mais leurs capes de parade, lourdes d'ors, et leurs visages, leur donnaient l'air d'un clergé, dans la sacristie, attendant de monter à l'autel.

Des inconnus leur tapaient sur l'épaule, leur pinçaient la nuque. « *Ahora !* » C'était maintenant qu'on allait reconnaître les braves ! Puis, comme on faisait évacuer l'entrée, ils se mirent à défiler devant les toreros alignés contre le mur, et ils leur serraient la main en leur murmurant des paroles, comme aux « personnes de la

famille » dans les enterrements. Alban entendit une voix qui parlait français : elle sortait d'un ahuri lorgnonard, à teint de cloporte, avec des pellicules sur son col de veston. « Qu'est-ce qu'il vient fiche ici, celui-là ? » grogna-t-il, s'écartant pour ne plus entendre la voix. Un Français, en ce lieu-ci, ne pouvait dire que des bêtises.

— Un peu pâle, hé, un *poquitiyo* ? lui dit Esparraguera, avec un sourire, en lui posant la main sur l'épaule.

Esparraguera lui avait toujours parlé avec une déférence presque excessive. Dans cette familiarité à cette minute, il y avait quelque chose qui voulait dire : « Je suis votre égal et sans doute plus, à présent que nous voici sur le *terrain de la vérité*. » Alban lui tendit la main : « Bonne chance. » Alors les deux autres s'approchèrent et ils se serrèrent tous les mains. Cet instant fut un instant bon. La cuadrilla des señoritos faisait groupe à part.

Soudain les yeux d'Alban s'emplirent de fureur. Sur le mur on avait grossièrement dessiné, au charbon, un cœur percé en guise de flèche d'une épée de matador. Alban n'alla pas jusqu'à se signer, mais d'instinct, sans y penser, il se baisa le pouce, pour conjurer le mauvais sort. Un cœur ! « A toi mon âme ! » etc... Le diable emporte le serin qui avait dessiné cela à cet endroit. Cela devait sûrement porter malheur.

Ils s'effacèrent pour laisser passer, à cheval, la señorita Carmen Zaballo, qui faisait l'alguaquil, et allait demander la clef du toril. Alban se baissa, feignit de tirer un caillou entré dans son soulier. C'était pour faire venir le sang à son visage. Il ne fallait pas être « un peu pâle ».

Seuls maintenant dans l'entrée, les hommes jetaient

leurs cigarettes, roulaient contre leur ventre, comme une ceinture, les pans de leurs capes.

Un applaudissement unanime salua la señorita quand elle arriva au-dessous de la présidence. « Les applaudissements pour ceux qui font des sourires, pensa Alban. Et pour ceux qui travaillent et risquent, tout à l'heure, les sifflets. » Des gens qui, des gradins, jetaient des prospectus, dont beaucoup s'éparpillaient sur la piste, achevèrent de l'agacer. « On n'a pas idée de cela ! C'est moi qui ferais coffrer ces gens-là ! »

La señorita revint au galop, fit tourner son cheval pour se mettre en tête de leur cortège. Il y eut un instant d'énervement, parce que la musique n'était pas prête. Derrière eux, les corrales s'étaient vidés de curieux, et on ne voyait plus que quelques retardataires, se faufilant au pas de course entre les picadors qui caracolaient. Puis les cuivres attaquèrent le pas redoublé *Mazzantini*, et les hommes, gonflant la poitrine, cambrant la taille, balançant le bras droit, — l'autre maintenait la cape serrée autour des reins — commencèrent de défiler sur le sable.

A mesure qu'ils approchaient des gradins de l'ombre, où tout le monde s'était levé, Alban eût voulu sourire à des visages qu'il reconnaissait. Mais il était impuissant à faire venir un sourire sur ses traits. Pourtant quand, après qu'ils eussent salué la présidence, il reconnut Soledad avec trois autres jeunes filles, en mantilles blanches, dans une loge, il tenta de lui sourire, pour qu'elle le crût toujours fidèle et que sa déception de ce soir fût plus forte. Et il lui fit une sorte de sourire, mais si contraint si crispé, qu'il eut conscience lui-même que « ce n'était

pas cela ». Par un singulier phénomène, regardant le public, il sentait l'impossibilité de fixer en particulier un visage, et, s'il en fixait un, ne le voyait pas.

Du couloir, les employés jetaient des coussinets aux spectateurs. À droite, les capes de travail étaient étalées sur la barrière, comme un vaste manteau d'arlequin. Alban confia sa cape de parade à don Ali, qui était au premier rang, et qui l'étendit devant lui avec une énorme excitation. Puis il prit son poste de combat dans la piste. Depuis l'instant où il avait débouché dans le soleil, ses dents étaient serrées, ses lèvres pincées, sa peau tendue, comme s'il prenait appui sur son visage. Il avait une émotion oppressante, mais pas de peur. Elle était dépassée. Il était au delà de la peur.

Des spectateurs se rassirent, pas tous. Il y eut un instant de silence avant que les clarines sonnassent l'entrée du taureau, qui était pour Alcaraz. Les hommes s'assuraient furtivement si leurs compagnons étaient bien à leurs places. Alban baissa son feutre jusqu'aux sourcils, contre le soleil, puis jeta un coup d'œil pour voir où était Jésus. Un picador rajusta sa jugulaire. — Et voici que moi, Montherlant, qui écris, à mon tour je me sens un peu oppressé. Arrêtons-nous un instant.

La porte du toril s'ouvrit. Le taureau sortit dans un petit trot bourgeois. Au passage, on lui avait piqué sur le garrot un flot de rubans aux couleurs du duc, qui le faisait ressembler à la victime taurobolique ornée de

bandelettes. A ses attaques, on vit tout de suite qu'il était insignifiant. Alcaraz lui fit quelques véroniques, courbé, en remuant beaucoup. A l'ombre, on applaudit, par esprit de caste. Alban en fut exaspéré.

Le soir même, personne ne devait se souvenir de ce qu'avait fait ce taureau, ni les hommes qui le travaillèrent. Les chroniqueurs écrivirent seulement : « *Regular* ». Tout cela en effet fut honnête, terne, ne laissant rien à l'esprit, rien à l'âme, rien aux sens : quelque chose à être couronné par une Académie. Ce n'était pas mal, mais c'était irrémédiablement ennuyeux et inutile.

Alban, qui ne tenait pas à faire le travail des señoritos, restait prêt à intervenir, mais un peu à l'écart, comme d'ailleurs faisaient ses hommes, sauf Esparraguera qui voulait se montrer. D'un accord tacite, les relations entre matadors étant si fraîches, on avait convenu que chacun travaillerait son taureau avec ses hommes. Meilleure façon d'éviter les disputes.

Selon les règles, c'était à lui à détourner le taureau, au sortir d'une de ses rencontres avec l'un des picadors. Il eût voulu briller, mais le taureau s'échappa. Il ne le poursuivit pas. Cette bête insipide créait chez tous une sorte d'engourdissement.

Pendant qu'on banderillait, Alban, rentré dans le couloir, fixait le garçon d'épées d'Alcaraz qui préparait la muleta de son patron, et, en voyant à quel point c'était compliqué et délicat, il avait devant lui le même « trou » que l'artiste qui ne se souvient plus de son rôle : « Jamais je ne pourrai manier cela. » Il ne se rappelait seulement plus comment il fallait la tenir.

Don Ali bâillait avec affectation, se tournant à droite et à gauche, pour convier ses voisins à témoigner eux aussi combien on s'embêtait. Puis il cligna de l'œil à Alban.

— La Soledad ne vous quitte pas des yeux.

Alban eut un geste vague. Il regardait Jesús, petite brute fine et fébrile, particulièrement affectée, eût-on dit, à tordre la queue aux chevaux morts pour essayer de les faire relever. « Ah ! pensait-il, c'est un vrai petit faucon ! Et quel trait de la langue espagnole, que son mot *rapaz* signifie à la fois un jeune garçon et un oiseau de proie ! »

Soudain don Ali se retourna, une joie et un respect ineffables se peignirent sur sa face poupine.

— Le prince ! Le prince !

Et il avait l'audace de taper sur l'épaule d'Alban, pour qu'il se tournât et contemplât l'arrivant. « Je me fous du prince », dit Alban à haute voix. Le seul mot de prince déclenchait en lui, automatiquement, cette déclaration, de même qu'il ne pouvait prononcer le nom de Patata sans ajouter : « ce vieil imbécile ».

En effet, dans la loge d'honneur, un jeune homme faisait son entrée. Prince d'une vague nation de l'Europe orientale, son air abruti et désagréable le désignait tout de suite pour être bien quelqu'un du sang. On les appelle ainsi par antiphrase, car, du sang, ils n'en ont pas. Mais, en cet instant, son teint blafard et bubonneux s'était allumé de la fureur qu'on eût commencé sans lui. C'était vraiment la tête idéale pour être mise au bout d'une pique.

Autour de lui, tout le monde souriait, affamé de servitude : il n'y avait que lui qui ne souriait pas. Le duc,

naturellement si simple, Alban pour la première fois lui voyait un monocle, qui lui tirait le visage en un rictus idiot. Il sautillait devant le prince ; sans doute, le prince étant arrivé en retard, le duc se confondait-il en excuses. « Mon adorable duc ! pensait Alban avec tristesse. En quel état le met le droit divin ! »

Dans l'arène, Pepe Alcaraz, obsédé par le respect, entrecoupait sa préparation aux banderilles d'œillades vers la loge princière. Pour un de ces regards absents, il se fût fait avec extase embrocher.

Avec la muleta, il travailla mieux qu'on eût pu croire. Alban le suivait de près, comme c'est le devoir du matador qui alterne, mais incapable d'effacer de son visage qu'il ne l'aimait pas.

Le señorito se débarrassa assez rapidement de son adversaire. Sitôt le taureau tombé, tous les gradins, sous la présidence, se tournèrent vers le prince, pour voir s'il applaudissait un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout, et se régler sur lui. Et tous d'applaudir, avec la même nuance que lui, entre le trop et le trop peu, comme il convient à quelqu'un du sang, qui doit montrer de la complaisance pour les divertissements du peuple qui le reçoit, mais en même temps laisser entendre qu'il daigne le faire. Alban regarda autre part ; il souffrait de ce succès et ne cherchait pas à le cacher. Une main lui pressait le foie, comme le faucon vous crispe les serres sur le poing ganté. Pendant qu'on nettoyait la piste, beaucoup restaient retournés vers le prince, béants, les yeux rivés sur lui comme s'il allait faire sortir des pigeons de ses manches.

Les clarines sonnèrent, et le premier taureau d'Alban — le noir — jaillit dans l'arène, au milieu d'un « Ah ! » de contentement. En un instant, il eut parcouru tout le rond comme un écervelé. Enfin, un taureau ! De loin, les péons lui lançaient la cape, puis, à son approche, se faufilaient derrière les burladeros. Alban le regardait avec des yeux sortant de la tête d'attention ; et il se passait l'index droit sous le nez, signe chez lui de fiévreux intérêt. Esparraguera lui ouvrit la cape ; le taureau s'élança, mais, arrivé dessus, s'arrêta court, les pattes droites, en frémissant un peu, souffla deux fois et, se détournant sans la prendre, obliqua et repartit au galop. Deux, trois capes, ainsi présentées, ne parvinrent qu'à lui faire rebrousser chemin. On eût dit qu'il y avait entre l'étoffe et lui on ne sait quelle répulsion physique. Le cœur d'Alban sombrait.

Quand le taureau, sa fougue brouillonne apaisée, parut fixé, Alban alla à lui, le cita avec la cape, l'y reçut pour une véronique serrée, bien qu'elle ne lui donnât pas la sensation du danger, et qu'il fit en dansant, les jambes écartées, c'est-à-dire mal. Mais lorsqu'il voulut enchaîner, la bête s'était échappée, était déjà loin. Il courut derrière elle, non sans ridicule, l'atteignit quand, dans sa galopade, elle était tombée sous une pique, qu'elle acceptait parce qu'il le fallait bien.

Il lui tendit la cape pendant que le picador, à plat-ventre au sommet de la barrière, semblait prendre une leçon de natation. Et tout de suite il se rendit compte que quelque chose de nouveau s'était fait. Le taureau fuyait droit devant lui, fourgonnant avec des coups de

tête embrouillés, sans vraiment relever la tête. Et chaque fois qu'il tapait ainsi il grognait, ridiculement, comme un homme qui bougonne d'être dérangé. Auparavant il était seulement difficile, à présent il devenait dangereux, — dangereux parce que, depuis la pique, il avait vraiment peur, dangereux comme tout ce qui a peur. N'importe quel taureau féroce eût été plus aisé à combattre que ce bœuf plaintif.

Tout le monde truquant, par courtoisie, pour sauver l'honneur de la devise, le taureau finit par prendre les trois piques réglementaires. Ensuite Esparraguera et Gutiérrez le banderillèrent avec difficultés, car il ne s'élançait pas. Mais que de manières faisait Esparraguera ! Une « préparation artistique » avec effets de bras, tremoussissements de fesses, inclinaisons de tête comme le photographe avant le : « Ne bougez plus ! » et même des œillades de houri. En vain Alban, trépignant comme un petit singe, lui faisait-il signe de dépêcher — c'est la règle que le jeu des banderilles doit être mené vite — : il était dominé par sa cuadrilla comme il l'était par le taureau. « La peste soit de la tuberculose ! pensait-il. Quand je pense que, sans la pitié que ce garçon m'a inspirée, j'aurais à présent Vinarès, un des premiers banderilleros d'Espagne ! »

Enfin Esparraguera piqua : un fuseau dans l'épaule et l'autre dans le sable. Quand il revint à la barrière, il se jeta sur l'alcaraza d'eau, comme si sa poitrine à demi-détruite était dévastée de brûlure. Après cet effort, ses orbites semblaient s'être creusées. Et son visage était gluant d'une sueur malsaine pareille à de la poisse. Gu-

tiérrez, ensuite, banderilla avec brio. Qui l'eût cru ? Des trois hommes d'Alban, celui-ci, avec sa tête de garçon de café, était le seul qui fût efficace.

A chaque paire posée, le taureau sautait, donnait des coups de revers sous la piqure, et il jetait en l'air des fils de bave qui en retombant s'accrochaient à ses cornes. Un peu réveillé, il remplissait l'arène de son brame, appelant le public à témoin des misères qu'on lui faisait. Que lui voulait-on ? Lui, il demandait seulement qu'on le laissât tranquille... « Non ? On ne veut pas ? Eh bien, tu vas voir ça, toi ! » Et brusquement sa panique devenait une attaque et il poursuivait un homme surpris, qui jetait sa cape, jusqu'à la barrière, sur laquelle il posait son mufle avec un air comique de signifier combien il serait mieux de l'autre côté qu'ici.

— Attention, dit Alban, il va sauter.

Il sauta la barrière, tandis que les gens du couloir sautaient à leur tour dans l'arène. On ne le voyait pas, d'ici, galoper par le couloir, on ne le suivait qu'à son ombre, qui passait par le vide entre la barrière et le sol, et se déplaçait rapidement. Et c'était impressionnant, cette ombre mouvante qui indiquait la mort cachée, comme est l'ombre de l'oiseau de proie qui tournoie autour de vous à vos pieds.

Le taureau rentré, Alban prit la muleta, la mouilla et la frotta un peu dans le sable pour l'alourdir et qu'elle résistât au vent. Il assura dans sa main la poignée chevronnée, prit l'épée dont il mouilla la pointe avec de la salive mise sur ses doigts, pour faciliter sa percée dans la chair.

— Pas de naturelles ! lui cria don Ali. Passe de poitrine, passe de poitrine, et, si tu veux le châtier, des « aidées par le bas ». Tac ! — tac ! — tac ! — (il fit les gestes, comme au café) et tu le roules !

Il le tutoyait, dans sa sollicitude. Alban fit « Oui, oui... » de la tête. Avec quel air dilaté don Ali avait lancé : « Et tu le roules ! » En effet, assis au premier rang, sur un bon coussinet, ce devait être bien facile.

S'arrêtant sous la loge de la présidence, où se trouvait le duc, et rejetant le buste en arrière, Alban lui fit cette dédicace : « Señor duc, ma gratitude et la civilité veulent qu'ici je vous dédie ce taureau qui déjà porte votre devise. Mais, comme vous voyez vous-même que c'est un taureau tout à fait impossible à travailler, je le dédie en réalité à qui en voudra. »

Il se retourna en lançant son chapeau dans le couloir, trop vite pour voir les visages surpris de ceux qui avaient entendu, et qu'abasourdissait cette bonne insolence. Mais elle l'avait apaisé un peu tandis qu'il marchait droit au taureau, qu'il alla chercher dans son terrain.

Il éleva la muleta en l'agitant, la tête un peu penchée, frappa du pied. Le taureau baissa le mufle comme s'il flairait le sol avec insistance, se dandina d'une patte de devant sur l'autre, gratta le sol — et le sable qu'il envoyait en gerbes retombait et se collait sur ses blessures, — amorça un coup de tête qu'il ne donna pas. Alors Alban, s'avançant, lui passa la muleta sous le nez. Le taureau, de la droite, décocha un coup de corne qui frôla le jeune homme sans le toucher.

Sur un signe d'Alban les péons l'entreprirent, le firent changer de place.

« Que tenter? » se demandait Alban. Et la nécessité de faire quelque chose *tout de suite* lui enténébrait le cerveau. Devant cette bête inerte et cependant venimeuse, il sentait cruellement son défaut de science et n'avait qu'un désir : en finir au plus vite avec l'épée. L'épée, c'était toujours à elle qu'il en revenait. Tuer la brute, il n'y avait que cela qui fût calmant. La tuer pour se nourrir de sa force.

Il esquissa trois ou quatre passes, auxquelles le taureau répondait toujours de la tête, sans déplacer le corps. Alors Alban se tourna vers le public, pour le prendre à témoin que rien n'était possible, puis il lia la muleta et visa. Mais, comme si cette épée pointée vers lui ne lui disait rien, le taureau se mit à reculer. Il recula ainsi de quelques pas, tandis qu'Alban avançait, l'épée toujours tendue, ce qui fit rire. De la muleta il l'immobilisa et, profitant d'un instant où ses quatre pieds étaient bien d'aplomb, se jeta sur lui comme il faisait d'habitude, c'est-à-dire carrément et sans tourner la tête. Quand il se retrouva, titubant, derrière le taureau, il vit que l'estocade était un peu en avant et pas assez profonde. Quelques personnes applaudirent, parce qu'elle avait été bien portée. Mais le taureau, pas convaincu, regardait les gens qui applaudissaient avec l'air de dire : « C'est ça que vous applaudissez? »

Gutiérrez, de sa cape, fit sortir l'épée. Alban en essuya le sang dans la muleta, et, sans une passe, s'effondra de nouveau sur le garrot. Mais le taureau avait bougé trop

tôt, l'enfant avait eu peur et s'était jeté en dehors. L'épée ressortait par le côté, et le taureau se mit à vomir le sang.

Il alla prendre des mains de son garçon d'épées une nouvelle arme. Faisant cela il vit, au second rang, la señora de Trujillos, qui l'avait accueilli avec amitié et intelligence. Son regard croisa celui de la bonne dame, et il le vit anxieux, dans son visage un peu contracté. Il eut la perception nette qu'elle souffrait en ce moment à cause de lui, souffrait parce qu'elle le voyait plutôt médiocre. Et ceci entama son assurance. Car, chose étrange, il n'avait pas eu l'impression qu'il était plutôt médiocre. Ceci, en quelque sorte, le lui apprit.

Le taureau, muflé contre le sol, ne bougeait pas, tirant une langue grise, et tenant les yeux sur la muleta et la cape qu'Alban et Esparraguera faisaient traîner sous son nez pour le fixer. Il était aussi inerte qu'un taureau empaillé, et un filet d'urine tombait de lui continuellement, comme le jet d'eau des locomotives. Alban se préparait pour le descabello quand le taureau fonça. Quel saut en arrière ! Et, fuyant de biais, il tendait à bout de bras la pointe de la muleta pour aveugler la bête, qu'enfin les capes détournèrent.

Maintenant le taureau se mettait en marche le long des barrières. Toute la cuadrilla lui emboîta le pas, et, dans le couloir, le garçon d'épées suivait aussi, ce qui était assez sinistre. (De combien d'épées aurait-on encore besoin ?) Ils parcoururent ainsi le quart de la piste. Dans ce voyage, Alban avait devant lui l'église qui dominait l'arène. Il lui fit quelques signaux de détresse. Cela commençait à vraiment tourner mal.

De nouveau l'animal s'immobilisa, près d'un cadavre de cheval, plat comme s'il avait passé sous le rouleau compresseur. De la pointe de l'épée Alban repoussa les banderilles, visa un instant pour le descabello, et piqua. Le taureau donna un coup de tête et resta debout. Une seconde fois, même résultat.

Maintenant, à chacun de ses échecs, il fermait les yeux, d'énervement, s'essuyait la bouche avec le bord de la main. Il n'avait pas d'habileté à *descabellar* et il le savait. Et puis il était sans cesse surpris par ce taureau, comme si le taureau lui présentait des questions nouvelles, auxquelles il ne savait jamais comment répondre. Encore une fois il se plaça pour tenter l'estocade. Sans les voir, il eut conscience des spectateurs, aux premiers rangs, qui levaient leurs cannes pour repousser l'épée au cas où, mal plantée, elle serait rejetée dans le public par le taureau. Prenant un léger élan en se soulevant sur la pointe des pieds, il s'engagea, mais l'épée n'avait pas touché que le taureau relevait la tête et que l'épée sautait et tombait sur le sable.

Alors le taureau, qu'on croyait demi-mort, agacé par la piqure, s'en alla vers l'autre côté de la piste, comme s'il en avait assez et cherchait désespérément à sortir de l'arène. Alban le poursuivit en courant. Ses jambes étaient si molles qu'il lui semblait qu'elles devaient avoir l'air cagneuses. Il se souvient que de l'autre côté de l'arène, à droite du toril, — ces détails vous restent dans la mémoire, — des gens de la plaza regardaient, debout derrière une porte grillée qui donnait à même la piste, comme les chrétiens attendant de sortir dans le

cirque. A gauche, le soleil brillait sur les pointes des piques de rechange, zébrées de rouge, étendues sur leur râtelier.

— Au descabello, c'est le seul moyen, je vous assure, lui conseilla Esparraguera.

Machinalement, sans réactions, il dirigea l'épée vers le cercelet, mais, au lieu de viser de loin, la posa à plat entre les cornes et tâtonna, ce qui est moins hasardeux. Sous la piqure, le taureau secoua la tête, — et déjà Alban avait fait un saut en arrière. L'acte de rompre était dans ses jambes comme les os y étaient. Ah ! cette extraordinaire maladresse ! ces bonds de grenouille électrique, pour des riens, comme si son système nerveux était en pelote et au moindre contact se détendait ! Et ces grimaces de rage, ces serremments du poing sur la muleta quand il reconnaît qu'il ne peut en vouloir qu'à lui-même ! Et ces ondées d'angoisse dans les yeux.

Le taureau allait et Alban le suivait, avec des regards traqués. Et derrière, côte à côte, ne se séparant pas, marchaient comme deux augures Alcaraz et Esparraguera. Et il ne savait leur présence que par leurs ombres qui s'étendaient devant lui, bleues comme la Méditerranée.

De nouveau, à distance respectueuse, Alban piqua. Toute la volonté tendue pour ne pas sursauter, il sursauta. Et puis le taureau fonça droit devant lui, parmi les hommes qui ne s'y attendaient pas et s'éparpillèrent, tandis que tout ce coin de l'arène en un instant était semé de capes. Et Alban fuyait, glissant, fuyait de travers, la tête tournée vers l'extérieur pour ne pas voir le danger. L'épée lui échappa,

— *Gaseosa de mi tia, quien quiere?*

Le cri du vendeur de limonade frappait Alban comme quelque chose d'odieux. Derrière la barrière, son garçon d'épées, cigarette à la bouche, lui tendait la gaine, avec une autre épée, qui sortait un peu. Tel il était à l'ombre, sur le fond éclatant des capes étalées, tel au soleil, sur le fond de jambes pendantes des gamins du premier rang.

Alban prit cette nouvelle épée, l'infléchit en appuyant dessus le pied.

— Une muleta ! Comment ! Il n'y a pas une autre muleta ?

— Pourquoi faire ? lui dit le garçon durement. Celle-là est bonne, pour qui sait s'en servir.

C'était vrai. Mais Alban avait besoin d'un arrêt, où il essayât de reprendre possession de sa volonté et de s'appuyer dessus.

— *Hay gaseosa ! Quien quiere?*

Il voulut humecter la pointe de l'épée, mais il n'avait plus une goutte de salive. Et il retourna à la barrière, pour la tremper dans l'alcaraza d'eau préparé pour lui-même, semblable au vase qui contenait l'eau lustrale dans le taurobole.

— Vas-y, il ne te mordra pas, lui cria quelqu'un au premier rang, et les rires éclatèrent.

— Le descabello ! lui soufflaient les hommes.

Mais le public l'eût lapidé pour qu'il tentât ce coup, qu'il ne l'eût pas tenté. Bizarre îlot de résistance au milieu de son être à vau-l'eau. C'était le vieux pli instinctif, que personne ne pût lui faire faire ce qu'il ne voulait pas. C'était aussi un état presque physique : d'une sen-

sibilité hypertrophiée vis-à-vis de tout ce qui lui venait du taureau, il était comme mithridatisé contre tout ce qui lui venait du public — contre tout, fors contre le cri obsédant :

— *Hay gaseosa !*

Un arenero qui, à quelques pas seulement derrière la bête, égalisait le sol avec un râteau, lui donna confiance. Il se jeta sur l'échine avec un han, avec toute sa passion à expurger. Quand il se retourna il vit l'épée en bonne place, et sa vie se détendit un peu. Il leva la main, signifiant que la bête avait son compte. Elle, marchant faiblement, se traîna vers la barrière, comme font les taureaux quand ils sont proches de mourir. Avec quelle anxiété il surveille son arrière-train, guette l'amollissement des jambes !

Acculée contre la barrière, sa gueule était une grotte d'écume et de sang, à chacune de ses respirations sa langue se collait à son palais, et elle répondait encore de la tête, à droite, à gauche, lançant des gerbes de sang, tandis qu'à droite Esparraguera, Alban à gauche, l'un de la cape, l'autre de la muleta, semblaient l'éventer. Mais, immobile, n'avançant plus seulement une patte, on ne distinguait pas à ses jambes de fléchissement. Combien de temps cela allait-il durer ? Quelle force démoniaque y avait-il dans cette bête ? Et cependant c'était elle, ce n'était pas Alban, qui était la proie de la vieille fatalité ressuscitée sur le sable de ce cirque. Comme le héros antique, quoi qu'elle fit, qu'elle se défendît, qu'elle blessât, qu'elle tuât même, sa mort était écrite, rien ne pouvait la tirer des mains de la Moire et dans quelques minutes

elle aurait péri. Et elle restait là, ayant vaincu à sa manière, qui était d'être encore vivante, mais en réalité vaincue d'avance et irrémédiablement vaincue, — effrayante avec ses papiers et ses rubans multicolores tels que des fleurs nées de son sang ruisselant, effrayante comme ce taureau dont la masse agonisante fit reculer les cabestros venus le chercher¹ et qui, entrés comme des petits fous, arrivés devant lui s'arrêtaient, n'osaient approcher, et regardaient avec des yeux où se lisait l'effroi de la mort.

— *Gaseosa mu fresca ! Aht va la gaseosa !*

Esparraguera et Gutiérrez se jetèrent littéralement sur le taureau pour le faire tourner, le provoquant avec des exclamations rauques. Dans les gradins proches, les gens se levaient et les insultaient.

— Assassins ! — Arrêtez ! — Quelle barbarie ! — Faire danser un taureau mort !

En un instant, les injures se changèrent en rires. Le peuple se livra au prurit régional de la plaisanterie. Et les

1. Après dix minutes de travail du matador, si le taureau est encore vivant, la présidence donne au matador un *avis*. Encore trois minutes, et c'est un second avis. Deux minutes, et c'est le troisième. Les cabestros viennent alors chercher le taureau qui sera achevé dans les corrales.

Dans la course qu'on décrit ici, la règle des trois avis n'est pas appliquée. De même, dans une course régulière, on ne verrait ni le désordre qui règnera plus tard dans la piste, ni ces conversations entre matador et président, ni cette autorisation de tuer accordée à l'un des personnages, etc... On ne saurait trop rappeler que ces irrégularités proviennent du fait qu'il s'agit ici d'une course d'amateurs. Bien qu'ils aient laissé venir le populaire, les gens du monde qui l'ont organisée songent avant tout à se distraire, et laissent enfreindre parfois la réglementation stricte des courses, quand ils peuvent le faire sans qu'en soit faussé sérieusement le jeu dont ils se donnent le plaisir.

deux larrons avaient beau continuer leur manège, on ne les engueulait plus, maintenant qu'on avait ri.

Les bestiaires faisaient tourner le taureau dans le crépitemment furieux de leurs appels, oui, c'était vrai, en une sorte de valse inhumaine et macabre. La panique tournait en rond, comme les taureaux affolés. Et en Alban aussi tout tournoyait. Il en était au point où on ne sait plus ce qu'on fait. Tandis qu'il s'éloignait, se rapprochait de l'animal enfin arrêté, il marchait sur le pan de sa muleta. Comme dans un rêve, il entendait ces cris espagnols qui laissent tomber l'o ou l'a final, de longs sifflets lancés d'un bout à l'autre de l'arène ainsi que des sifflements d'obus. Les muscles de son cou ne maintenaient plus sa tête, qui oscillait. Il avait envie de saisir carrément la bête par une corne, et avec l'autre main d'enfoncer l'épée, mais il n'osa pas. Par-dessus la barrière, Gutiérrez s'y essaya, sans succès. A gauche, Patata, qui se rapprochait un peu quand les taureaux semblaient désarmés, lui envoyait des coups de cape dans les jambes, pour la faire trébucher, et ce mort vivant décochait des ruades, ce qui renouvelait les rires.

— *Hay gaseosa !*

Sauvagement, Alban lui faisait aller le drapelet rouge sous le mufle, espérant qu'un mouvement qu'elle esquiserait lui ferait perdre un peu de force, hâterait sa fin. Sauvagement, tac ! tac ! *Hay gaseosa ! Hay gaseosa !*

Enfin la bête s'agenouilla paisiblement, puis affaissa l'arrière-train, puis avança un peu les pattes de devant comme pour être bien à l'aise. (Que d'histoires pour

mourir ! Charogne, dépêche-toi donc !) Et elle resta ainsi, abrutie et indignée.

Alban s'essuya le front, où rigolait la sueur. Ses yeux étaient vagues, sa bouche entr'ouverte, ses traits dévalés, mais, au delà de l'humiliation, une joie cynique se dilatait en lui qu'il arrivait mal à céler, — oui, après tout cela, un épanouissement de joie d'en avoir fini. Et il n'osait tourner vers le peuple cette face à la fois honteuse et effrontée.

Mais du couloir sautait un vieux polichinelle à rond de culotte rapiécé, le bras droit entouré d'un couvre-manche en toile cirée : le torero chargé d'achever tout taureau couché, alors que tout taureau debout reste à la charge du matador. S'approchant par derrière, il leva un couteau semblable au couteau taurobolique, visa un instant, le couteau levé, assis sur ses jambes dans la pose même qu'a le Mithra des bas-reliefs, et enfonça le fer dans la nuque du fauve. Alors se passa cette chose : au lieu de s'immobiliser à jamais, celui-ci, sous la piqure maladroite, — horreur ! — se releva, tandis que le polichinelle gagnait prestement un burladero. La bête infernale retombait aux mains d'Alban !

On le vit regarder le vieillard comme s'il voulait le tuer, et puis, de rage, jeter son épée, et s'appuyer contre la barrière, comme quelqu'un d'excédé qui va défaillir, avec un geste analogue à celui du pelotari qui, son coup manqué, se retourne et s'appuie contre le mur du fond, dans son bras replié. Que se passa-t-il au juste ? Il y eut quelques instants de désordre. Des gens du couloir sautèrent dans l'arène. Alban se tourna. Le taureau s'était recouché.

De loin, il regarda. Il pensa que le taureau se lèverait encore. Mais cela lui était égal, à présent. Il avait renoncé. Les cabestros pouvaient venir. Lui, il avait fini. Et il attendit l'inévitable avec un détachement calmé. Comme il avait été tantôt au-delà de la peur, il était au-delà de la détresse.

Le vieux plongea son poignard. Le taureau croula sur le côté, étirant des pattes raidies, vite immobiles. Le vieux essuya son poignard dans les frisons de la tête désormais bonne à bafouer.

Alban eût pu revenir à sa place par le couloir. Mais il était si bouleversé qu'il traversa toute la piste, au milieu d'un silence unanime. Il savait que la politesse seule, exigée vis-à-vis d'un amateur et d'un étranger, dans une course mondaine, empêchait ce silence d'être une tempête de sifflets. Il l'eût presque préférée : des sifflets, on a le mouvement de les braver. Il avait aperçu des spectateurs de l'ombre qui causaient, tournant le dos à l'arène, avec un mépris affecté ou inconscient, et c'est les yeux baissés qu'il traversait. Oui, il ne leva pas une fois les yeux, même quand il salua la présidence. La sueur ruisselait sur son visage et il jugeait qu'elle le rendait encore plus ridicule, soulignant la disproportion entre l'effort fourni et le résultat obtenu. Et il sentait que ces milliers de regards étaient fixés sur son visage, uniquement sur son visage. Ce que les gens venaient voir aux taureaux, c'était bien le jeu, mais c'était cela aussi : la décomposition sur le visage d'un homme.

Il sauta dans le couloir, si hors de lui qu'il accrocha du pied et faillit tomber. Comme un boxeur épuisé ne

reconnaît plus son coin et se dirige vers celui de l'adversaire, il ne retrouvait plus le sien dans le couloir, où il titubait à son tour, comme avait titubé sa victime. La voix de don Ali le guida :

— Pauvre, quel os ! Ce n'est pas de votre faute ! C'est très bien de ne pas vous être découragé.

Des épaules Alban fit un geste résigné. Ces consolations lui étaient plus douloureuses que le silence. Il se lava les mains, rouges de sang, se sécha le visage avec la serviette-éponge, s'humecta la bouche avec cette même eau où il avait plongé la pointe de l'épée, et qu'il cracha pour ne pas s'alourdir. Don Ali, sans qu'il comprît le geste, lui retira avec son mouchoir un filament de bave resté sur ses cheveux. Puis il s'assit sur la marche de la barrière, à l'intérieur du couloir, le dos à la piste, au milieu des étuis à épées, des paniers remplis de capes et de muletas, et se passant la main sur le front comme un homme qu'on vient de réveiller à l'improviste, mais tout de même bien content parce que au moins, dans ce couloir, on était à peu près à l'abri des taureaux.

Maintenant on recouvrait vivement de sable les taches de sang. Dans le bruit des sonnailles, les mules harnachées de rouge entraînaient au galop un cheval mort, avec son encolure infléchie de serpent de mer. Et de son museau il labourait le sable, et le sable jaillissait dans la rapidité de la course, comme un souffle fabuleux s'échappant de cette plate dépouille.

Juste au-dessus d'Alban, au premier rang, des grues bafraient des langoustes, du champagne, toute une boustifaille de riches étalée sur le rebord de la barrière comme

sur une table, et elles époussetaient leurs miettes sur les chapeaux des spectateurs du couloir, qui trouvaient cela adorable. Elles s'interrompaient pour se dessiner une fausse bouche, de faux sourcils, tout faux, afin de pouvoir plaire ; puis regardaient Alban avec un petit air satisfait. Il se détourna avec dégoût. Il suivit, non sans hébétude, comme une chose passionnante, tous les gestes du polichinelle qui nettoyait soigneusement son couteau avec une éponge de caoutchouc, tous ceux de son garçon d'épées qui aiguisait la pointe d'une des épées sur une pierre brune, semblable à la pierre qu'on voyait devant l'autel de Mithra. La sueur l'agaçait dans le creux de ses reins, où elle ruisselait comme l'eau sur la vitre après l'orage, collait le pantalon contre la peau, apparaissait en dessins à travers l'étoffe ; il frissonna et serra sa cape sur ses épaules. Il sentait distinctement ses nerfs trembler à l'intérieur de lui. S'il lui avait fallu écrire, son écriture eût été illisible. Au-dessus des flons-flons vagues de la musique, il entendit l'applaudissement dont on saluait le taureau traîné hors de l'arène, et cet applaudissement pour le taureau exprimait ce que n'avait pu dire tout à l'heure le silence vis-à-vis du matador. Et il devina que la voiture à eau faisait le tour de la piste, au souffle frais qui sortit de la terre comme l'odeur de la jeunesse sort parfois d'un visage humain.

VIII

— Aï !...

Alcaraz renversé se cramponne à une corne, se colle au mufle pour que la corne ne puisse pas l'atteindre. Puis, secoué, il lâche et le taureau, avec la maladresse de sa race, tape à droite, à gauche, partout sauf dans le corps offert. Alban, qui est le plus proche, se jette devant, met sa cape sous le nez de la brute, l'attire de son côté. Parisiens, vous devez croire qu'il est sublime : il a sauvé son ennemi ! Mais non, ç'a été un réflexe. Et les trois quarts des actes de dévouement sont cela.

Jusqu'à présent, la course a été tantôt insipide, tantôt ridicule et répugnante. Maintenant tout ce qui va suivre, jusqu'à la fin, va avoir un cachet de violence très accusé.

Sitôt que le señorito se fut relevé, des gens sortirent du couloir et essayèrent de l'y faire rentrer, et il se débattit, voulant continuer, et en se débattant il se tourna : Alban vit qu'il était blessé au jarret droit, d'où coulait beaucoup de sang. Mais il se débattait violemment, luttant avec ces gens, qui, toujours de plus en plus nombreux, sautaient la barrière et venaient vers lui, com-

binant à l'altruisme le désir d'améliorer leur place à la faveur du désordre. Ils insistaient, il les repoussa et alla prendre les instruments de mort, pendant que tous les gradins criaient : « Non ! Non ! Ne faites pas cela ! » avec tant de véhémence qu'un étranger eût cru qu'on l'insultait, alors qu'au contraire c'était dans son intérêt qu'on le disait. Les paroles de sa dédicace se perdirent dans le tumulte.

Il traversa, boitant, pour rejoindre le taureau, et alors, de ces mêmes hommes qui l'en dissuadaient il y a une minute, un vaste applaudissement s'éleva, le premier de la journée. Alban soupira. Qu'eût-il pensé s'il eût pu se rendre compte, par expérience, que le mérite du *señorito* était moindre qu'on ne pensait, parce que le *señorito*, à la lettre, *ne savait pas* qu'il était blessé ? Le coup de corne n'étant qu'une entrée et sortie, sans déchirure, il n'avait senti qu'un choc et il avait repoussé les gens non par vaillance, mais simplement parce qu'il ne comprenait pas pourquoi on venait le déranger.

Alcaraz était déjà vers le milieu de l'arène qu'il y avait encore un arenero qui courait vers lui, et lui prenait le bras pour le faire revenir. Il y eut entre eux un vrai corps-à-corps de quelques instants, pendant lequel le taureau se rapprochait d'eux, et tout le cirque voyait la menace qu'eux seuls ne voyaient pas. Une grande clameur les avertit : trois secondes après il eût été trop tard. Une cape détourna le taureau.

L'arenero était resté en arrière. Alcaraz, seul, s'avança vers la brute. Mais il n'avait pas fait six pas qu'il chancela, et l'arenero, qui n'était pas loin, courut et le

soutint. Alors il se laissa ramener, soutenu, jusqu'à la barrière, par-dessus laquelle on le fit passer à la force des bras. Déjà son garçon d'épées vidait la cruche d'eau, signifiant que le rôle de son maître était fini. Et les gens, enfin réveillés, se tournaient les uns vers les autres avec des mines ragaillardies, incapables de cacher la joie candide qui les transfigurait. Une blessure ! Enfin, cela commençait à valoir la peine qu'on se fût dérangé. Les grues faisaient de rauques cris de matrice, se tapaient sur les cuisses, pleines d'une maternité bestiale à la vue de ce mâle affaibli, objet convenable pour la sorte de désir qu'on nomme pitié.

Alors seulement Alban réalisa que, Alcaraz blessé, c'était lui qui devrait tuer ce taureau, à sa place. Il frémit. Mais il n'avait pas encore eu de sentiment clair que Jesús courait vers lui, le visage défait par l'anxiété, l'excitation, l'espoir.

— *Señó*, permettez-moi de demander au président qu'il me laisse tuer ce taureau... (Il parlait si vite qu'on le comprenait à peine, et d'une voix atténuée par l'émotion ; ses yeux vert-clair et brillants faisaient songer à du raisin mouillé.) Je vous en prie ! Vous, cela vous est égal... Moi, je veux être torero... Je peux tuer très bien, vous savez ! Si je tue bien, je serai remarqué tout de suite...

— Mais oui, dit Alban, bien sûr.

Soulagement de n'avoir pas à tuer ce taureau ? Désir de faire plaisir au garçon ? Tout cela.

Esparraguera arrivait, repoussait Jesús de côté.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Moi, je peux tuer ce taureau.

— Non, dit Alban, ce sera celui qui me l'a demandé le premier, ou ce sera moi.

Au-dessous de la présidence, Jesús, cambrant la taille, demanda l'autorisation. Alban l'appuyait : « J'ai été trop mauvais pour ne pas désirer que vous ayez un autre spectacle que le mien. »

Esparraguera jeta violemment sa cape sur la barrière.

— Si ce *golfo*¹ tue, je ne travaille plus. Je suis matador aussi, moi ! Je ne suis pas un « singe savant » !

— Vous êtes à mes ordres et vous ferez ce que je vous dirai.

— Je ne ferai rien du tout.

Telle un bouillonnement, cette fermentation, du fond de cuve qu'était l'arène, remontait sur les bords : chaque spectateur, sortant de table, était une grande jarre de vin sur laquelle tapait le soleil. Aux gradins, on manifestait violemment. Comme tout le monde s'interpellait dans la piste, des gens criaient : « C'est la Chambre des Députés ! » Jamais Alban ne saura pourquoi toute une section des gradins de soleil sifflait Jesús, alors que le public populaire eût dû être le premier à le soutenir. Même un des employés de la plaza, dans le couloir, l'interpella à bout portant : « Rubio !² Intrigant ! Toujours vouloir se faire remarquer ! » La plupart l'applaudissaient : nombreux étaient ici, certainement, les spectateurs qui savaient ce qu'il valait. Il y eut un moment très confus, et la chose suivante qu'Alban vit, c'est Jesús, qui avait déjà pris la muleta et une des épées d'Alban, les céder à un torero

1. Voyou.

2. « Le Blond ». Jesús, nous l'avons vu, a les cheveux cuivrés,

en civil, José Santa Fé, qui venait de sauter sur le sable, tandis qu'une expression de désappointement, où dans les yeux ombreux les larmes étaient toutes proches, se peignait sur le visage du garçon, soudain triste comme ces visages de génies adolescents qu'on voit sculptés sur les boucliers.

La plus grande partie du public se mit à siffler le nouveau venu, qu'on n'avait aucune envie de voir travailler : ce Santa Fé était de troisième ordre. Et puis Alban, à son tour, prenait feu. Comme le taureau, il avait besoin d'être excité pour se mettre en train. Comme son Galgo, la vue du sang l'avait tiré de sa torpeur, et puis cette requête de Jesús. Et c'est impétueusement qu'il cria au Président :

— *Presidente !* (Il faut le dire en espagnol. Le mot *Président* ne laisse pas deviner ce qu'on peut mettre de passion dans un *Presidente !*) *Presidente !* C'est cet arenero que j'ai autorisé à tuer. Si vous ne voulez pas de lui, c'est moi qui tuerai, comme c'est régulier, et pas un autre. Ah ! c'est beau, l'incohérence des êtres ! Moi, Montherlant, qui écris, je trouve cela bien beau. Il y a cinq minutes, Alban frémissait à la pensée d'avoir à tuer ce taureau de surcroît. Maintenant, il va au-devant. Ne dites pas qu'il est courageux, ce n'est pas cela du courage. Et des milliers d'actes de bien et de mal sont faits ainsi, sans qu'on y pense, et la mémoire de leurs auteurs se perpétue comme héros ou comme criminels, et ils n'ont été ni l'un ni l'autre.

Les spectateurs les plus rapprochés, qui avaient entendu, applaudirent. Et plus loin applaudirent aussi ceux qui

n'avaient pas entendu, mais avaient vu Alban intercéder pour Jesús et devinaient son rôle : il y avait là cette bienveillance naturelle au peuple andalou, heureux de pouvoir encourager quelqu'un qu'il avait dû blâmer tout à l'heure, et puis de la courtoisie. Et voici : de même que le peuple, en élevant ses mouchoirs, demande la liberté pour le *capitalista*¹ qui lui a donné du plaisir, en un instant toute l'enceinte fut fleurie d'une neige gracieuse de mouchoirs blancs qu'on agitait, demandant l'autorisation pour Jesús. Y eut-il jamais une minute plus voisine de celle où le peuple romain, par pouces levés, demandait la grâce d'un gladiateur ?

— *Rubio ! Jesúsillo !*

— *Presidente ! El chiquigo !*

— *Anda, Rubio ! Anda, tonto !*

Et Jesús, sur un signe du président, prit les armes et s'en fut en courant vers le taureau, que les toreros, de l'autre côté du cirque, avaient distrait pendant cette longue scène. Alban le suivait. Comme ils arrivaient vers les places du soleil, d'une section des gradins une nouvelle huée accueillit Jesús. Cette animosité le rendit plus sympathique encore à Alban. Ce n'était pas esprit de contradiction. Mais il avait tant de dégoût pour ceux qui cherchent à plaire qu'un élan le soulevait, d'abord, vers tous ceux qui déplaisent.

A quel point il sentait en soi l'anxiété que Jesús devait sentir, Jesús eût-il pu le comprendre ? Après avoir sou-

1. Spectateur qui, pendant la course, saute dans la piste pour faire des passes au taureau. Son acte est puni de prison, à moins que le peuple n'obtienne du président sa grâce, s'il a montré de la valeur.

levé tout ce bruit, quelle dérision si le garçon rencontrait un désastre ! Quel triomphe pour ses adversaires si acharnés ! Jesús s'avança vers le taureau. Fut-ce volontaire de sa part, par coquetterie de courage ? Fut-ce parce qu'il y eut chez les toreros une vague répugnance à seconder cet intrus ? Alors qu'Alban et le señorito avaient toléré tous leurs hommes autour d'eux, il se trouva presque seul en face de la brute. Qu'il l'eût voulu ou qu'il eût été abandonné, c'était également beau. Alban lui-même, qui avait une confiance instinctive dans les facultés du *rapaz*, jugea qu'il le servait mieux en restant un peu éloigné.

Tandis que s'étaient déroulés ces incidents, les jeunes gens s'en étaient donné à cœur joie de travailler l'animal, qui était noble et facile, et ils l'avaient épuisé. Devant une bête qui ne répondait plus guère à la provocation, Jesús ne fit rien de saillant avec la muleta ; mais ce qu'il fit fut fait dans le berceau des cornes, et inspiré par le sang torero. Ah, merveilleuse, ah, vraiment adorable apparition de la valeur après la non-valeur ! Où qu'elle soit, comment la méconnaître ! Comment n'en être pas soulevé ! Alban avait un immense désir que la chose se terminât heureusement pour lui, et on peut être sûr que de nombreux spectateurs, physiquement soulagés, avaient ce même désir. Avec franchise, et comme quelqu'un qui sait, Jesús donna un premier coup d'épée et retira l'épée, soit qu'elle eût heurté un os, soit qu'il ne fût pas rentré assez fort : la race andalouse a plus de grâce que de vigueur. C'était la dixième fois peut-être qu'on voyait cela dans l'après-midi. « Est-ce que la série noire va

recommencer ? se demandait Alban assombri. Il eût été si bien, si complet qu'il tuât mieux que les autres ! » Jesús s'arma de nouveau, s'engagea magnifiquement entre les cornes, et la bête apparut avec l'épée enfoncée à moitié au bon endroit. Après tant de travail médiocre dans cette journée, c'était une grande estocade. Une demi-minute, et le taureau tomba. « Oui, se disait Alban, tremblant d'enthousiasme, je l'ai toujours pensé : il n'y a que deux choses dans la vie, la volupté et le courage. »

Jesús fit le tour de l'arène, violemment applaudi, sauf dans la section des gradins où, comme tout à l'heure, on le siffla. Alban allant derrière lui, jouissant de l'ovation comme si elle lui était adressée. D'ailleurs on savait qu'il avait soutenu Jesús, et, par bienveillance, on l'applaudissait lui aussi. Il ramassa et renvoya un des chapeaux qu'on avait jetés au triomphateur, ce qui est dans le rôle des subalternes. Du côté du soleil, cette simplicité plut ; aux places de l'ombre elle fut jugée diversement. Quelques-uns crurent y reconnaître cette démagogie française qui va partout troublant la société. Ils pensèrent que, bien que la naissance l'eût placé dans leur classe, ce garçon devait être un ennemi.

Ah ! c'est qu'il était bien lancé, maintenant, il était un autre homme. Impressionnable, inégal, toujours tributaire de l'inspiration, il était demeuré jusqu'alors dans une singulière apathie. Mais la disparition de Alcaraz le faisait respirer. Il pouvait davantage, maintenant qu'il n'y avait plus, pour marcher à son rang, qu'un être qui s'y trouvait par sa grâce. Et puis la vaillance du tueur juvénile avait fouetté son amour-propre, qui se réveillait

comme une bête, et, sitôt les yeux ouverts, cherchait quoi dévorer. Quand il prit son poste pour attendre l'entrée du Mauvais Ange, si on lui eût dit : « Tu vas être tué », il eût écarté le fâcheux avec un : « Ça va, ça va, on causera de cela tout à l'heure », et eût marché à la mort. Et, deux heures plus tôt, il avait songé à ne pas paraître aux arènes !

Mais Esparraguera sautait hors du couloir pour prendre sa place. Alors, tout ce qui était en lui sous pression voulut un peu s'échapper. Ce ne fut pas la passion qui l'inspira, mais le désir calculé de faire un essai de sa passion. Il eut un geste de la main vers la présidence pour qu'on suspendît la sonnerie des clarines, et il alla vers Esparraguera.

— Vous m'avez dit tout à l'heure : « Je ferai ce que je voudrai ». Vous ne comptez donc plus dans ma cuadrilla. Je vous prie de sortir de la piste.

Et comme l'homme protestait : « Je suis venu ici pour toréer », Alban se tourna de nouveau vers la présidence :

— Cet homme m'a dit tout à l'heure qu'il ferait ce qu'il voudrait, et non moi. Il ne compte donc plus dans ma cuadrilla. Voulez-vous lui ordonner de sortir de la piste !

Le président semblait perplexe. Cependant, dans le couloir, un gros homme, inconnu d'Alban, mais dont l'embonpoint était plein d'autorité, faisait signe à Esparraguera de rentrer. Pendant un instant il y eut beaucoup de confusion. Puis Esparraguera sauta la barrière en ricanant.

— Eh bien ! C'est autant de travail en moins ! On.

croit que cela m'ennuie... Cela m'enchanté, au contraire !
Patata, vámono d'aquí !

Il se versa de l'eau goulûment. Ses poumons le dévorèrent.

Patata, qui était déjà à son poste, eut une expression d'hésitation. Il semblait partagé entre le désir de se solidariser avec son compère et celui de faire du zèle, pour donner un démenti à ses cinquante-sept ans. Cette vanité, assez touchante, l'emporta, et il resta. Alban ne vit pas la conclusion de ce débat. Il fixait la porte du toril.

Une exclamation salua l'entrée du Mauvais Ange, pleine de rires devant sa figure singulière ; et tout de suite les rires décrivirent, moururent, quand on vit le style de ses attaques.

Gutiérrez et Jesús le provoquaient à droite et à gauche, et il faisait face à droite, à gauche, déplaçant l'arrière-train plus léger en pivotant sur les jambes de devant. Et il était beau, dans sa laideur, avec ses cornes inégales, son air furieux de chat, et sa tête haut levée, et ses fanons bougeants. Quand il s'arrêtait, les deux souffles sortaient par saccades de ses naseaux et se découpaient sur son poitrail rouge sombre.

« Voici le moment d'être blessé, pensait Alban, mais cela m'est égal, et cela m'est égal d'être tué, si j'ai fait auparavant quelques choses dignes de moi. » Ce matin il s'était dit : « Il ne faut pas être blessé. Soledad serait trop fière. » A présent, en pour, en contre, aucun pouvoir, elle n'en avait aucun. Sitôt que le taureau lui parut fixé, sans laisser les hommes faire des filigranes, il alla vers lui.

Plus vite qu'il ne pensait, il l'eut dans sa cape comme

un rude coup de vent qui lui fit de l'air, et il cligna des yeux. Mais ses pieds ne bougèrent que pour pivoter sur leurs pointes : une force supérieure les rivait, bien indépendante de sa volonté. Il tordit les reins, étira les bras avec une lenteur, une douceur, une puissance voilée incomparables ; la cape, soulevée par les cornes, traîna sur le dos hirsute. Il n'eut qu'à courir un peu et de lui-même le taureau revint, donna la cornade en soufflant un coup sec, et cette fois il passa si près qu'on cria : « *Suicida !* » Alban avait le visage tendu, les mâchoires serrées et douloureuses, les ailes du nez dilatées, couvertes d'une sueur sibylline, ne respirait pas, n'avait pas peur, mais soufflait par les narines, comme le taureau ; il n'était qu'une seule immobilité consciente et inconsciente, glacée et bandée à se rompre. Et trois fois, quatre fois, cette passe fut renouvelée, avec cette même lenteur pathétique. D'avoir réussi lui donnait confiance. Les applaudissements l'emportaient comme la marée remet à flot une barque. Pendant la passe, son être était anesthésié. Mais, dans le temps entre une passe et l'autre, un froid lui descendait le long de l'échine, qui cessait durant la passe suivante, pour sourdre de nouveau après.

Maintenant, pour ramener plus vite la brute, sitôt qu'elle avait passé la cape il se jetait et la heurtait avidement de ses poings, de son coude, au flanc ou à la croupe, (satisfaisant là, aussi, son besoin de la toucher), de sorte qu'elle se retournait tout de suite et qu'il n'y avait plus une succession de passes mais une seule passe, il n'y avait plus qu'une seule bousculade tragique des deux êtres

fondus en un seul être, il n'y avait plus qu'une seule caresse brutale et continue où le garçon, rétrécissant à mesure la cape, serrait toujours plus le monstre contre lui, le rapprochait toujours plus de lui, comme on rapproche une femme qu'on va faire entrer dans sa chair, l'enroulait tout autour de lui en même temps que sa cape, sentant le mufle chaud contre sa main mouillée de bave, car le taureau, chaque fois qu'il chargeait, lui mettait de l'écume quelque part, comme la vague en met sur le rocher. Oui, sans le savoir, il avait dit vrai quand il disait au duc : « Il est fait pour moi » : ce corps-là était fait pour son corps. Et cet homme qui répond à chaque mouvement de la bête par un mouvement accordé, cet homme et cette bête qui s'emboîtent chacun tour à tour dans les vides que crée l'autre en se déplaçant, et ce rire qui n'éclate pas, et ces paupières qui s'abaissent au zénith de la sensation trop bonne, et la volupté de ces gestes, c'est le dieu et son prêtre qui édifient leur communion prochaine et la murent dans une danse nuptiale.

Enfin le taureau s'arrêta, et Alban ne poursuivit plus, parce qu'il était dans la nécessité physique de respirer. Il respira, cracha, et en respirant il débloqua la poitrine, perdit son point d'appui : dans tout cela il avait été au cran d'arrêt, et il s'appuyait sur sa cage thoracique comme il s'appuyait sur ses dents serrées, sur son visage contracté, pour se soutenir ; (plus tard, dans une course de 180 mètres, obligé de respirer une fois, il s'affalera sur la cendrée dans l'instant où il respirera.) Et devant le fauve immobile, il effaça la cape, puis se retira à petits pas.

Sitôt le danger éloigné, une faiblesse lui vint, telle

qu'il se demanda s'il n'allait pas tomber. Brutalement elle se changea en colère, en jalousie, quand il vit Patata chercher à briller avec le Mauvais Ange au lieu de le mener au picador par les voies les plus rapides.

— Patata ! Laisse-le ! Assez ! A la barrière !

Le petit vieux s'obstinait, profitant de l'occasion : un taureau noble qui lui permettait l'illusion de travailler comme il y a vingt ans, parmi les rires sympathiques de l'assistance, contente de faire plaisir à un homme qui avait eu son heure. Mais Alban ne pouvait l'entendre ainsi : chaque attaque de ce taureau, c'était un peu plus de fatigue pour lui, c'était une attaque qu'il ne ferait pas quand tout à l'heure Alban, de nouveau, chercherait à créer avec lui. Il saisit le vieux, grommelant, par le bras, et le repoussa.

Le taureau, avec joie, prenait une pique, et il aimait cela. Le mal que lui faisait la pique était dévoré dans le plaisir qu'il avait à faire du mal au cheval. Quand il se fut rassasié, Alban et Jesús, ensemble, lui présentèrent leurs capes, mais il alla à celle de Jesús, qui commença de le toréer en abusant de sa candeur. Alban laissa faire le muchacho, d'abord parce qu'il l'aimait, et plus tard parce qu'il se disait : « Si je lui ordonne de cesser et qu'il continue, il faudra le renvoyer, me brouiller avec lui comme avec Esparraguera », et il reculait toujours, et il le regardait faire, oppressé que Jesús s'arrêtât, et se faisant les dents sur la mentonnière de son chapeau. Jesús s'arrêta enfin.

Dans trois chevaux le taureau fit son œuvre. Et jamais il ne souffrait.

Dure épreuve pour Alban que celle des banderilles. Une première fois, il avait été victime de sa sensibilité en engageant Esparraguera, de qui il n'avait eu que des ennuis. Et cependant, incorrigible, il lui paraissait cruel maintenant de ne pas donner sa chance au vieil imbécile, qui lui jetait des regards de chien pour être autorisé à poser une paire. Il le laissa aller. Minutes affreuses : combien Alban se reprochait sa faiblesse ! Patata, arrivé devant les cornes, perdait courage et détalait de toutes ses jambes chancelantes, et chaque fois le Mauvais Ange prenait davantage l'habitude de percer la ruse de l'homme, devenait plus dangereux, en même temps qu'il s'alourdissait, se réservait, se faisait circonspect et savant. Heureusement Patata, abordant l'animal par derrière, au demi-tour, parvint à lui placer une mauvaise paire. Rapide, Gutiérrez en plaça une autre. Et Jesús la troisième : il attendit le taureau et le trompa au dernier moment par un écart, dans un tonnerre d'applaudissements.

— *Hijo de mi arma*, lui fait dans le couloir un barbon, en le pressant sur son cœur, tu poses les banderilles *como la Vigen* !

La Vierge posant des banderilles ! A la bonne heure, voilà des images qui donnent du ton à la vie.

Alban prend les armes tauricides. Non, ce n'est pas une épée quelconque : c'est la sienne, celle que l'autre soir il a baisée de sa bouche. A qui dédier le taureau ? Il déteste ce public de l'ombre, aristocratique et bourgeois, et il va le lui montrer. Il traverse l'arène à petits pas, savourant la surprise et le mécontentement de ce qu'il

déteste. « Je vais le dédier au soleil », pense-t-il ; par quoi il veut dire : au public du soleil. Mais l'ellipse jette en lui un germe. Dédier la mort du Mauvais Ange au Soleil ! Tout le mythe lui reflue dans le cœur. N'est-il pas lui-même comme une émanation de Mithra ? Sans doute le soleil l'a bien gêné en frappant dans ses yeux. Mais aussi pourquoi a-t-on célébré sa fête un samedi et non le dimanche, qui est son jour ? Alban s'arrête au milieu de l'arène et se tourne vers Celui qui plane dans les airs. Comme il s'est pris un peu au dépourvu, il dit seulement, à voix forte, les premiers mots qui lui viennent à l'esprit : « Je dédie ce taureau au Soleil vaincu. » Quelques personnes, qui n'ont pas compris, applaudissent.

Il crie à Gutiérrez :

— Amenez-moi le taureau ici, au milieu.

Gutiérrez va droit au taureau. Il travaille de si près que sa cape semble envelopper la tête de la brute, et il l'attire ainsi, en reculant, la dirige avec l'appât de la cape comme un chat que vous dirigez avec l'appât d'un morceau de viande. Olé ! Celui-ci est un péon et un homme. Celui-ci met trente secondes pour faire une chose, et il la fait. Les autres mettent deux minutes et ne la font pas, ou la font à demi.

Le Mauvais Ange est là, arrêté, à quatre mètres. Gutiérrez passe derrière Alban. Jésus se place derrière le taureau. Alban voit, entre les pointes des cornes, son visage délicat et résolu, qui l'enchanté et le rassure.

« Si je peux m'emparer de cette bête dans les quatre premières passes, le reste ira. » Il quitte un instant des

yeux le taureau pour agrandir la muleta avec l'épée : — « Ha ! ça y est ! Je suis pris ! » Il le voit sur lui, et il est trop tard pour rien faire, que couvrir d'instinct le ventre avec les deux avant-bras. Un heurt affreux le soulève comme un fétu ; tout tournoie et lui-même tournoie dans l'air ; il retombe lourdement. Par terre, il remonte les épaules, recroqueville les jambes, puis ne fait plus un mouvement, qui risquerait d'attirer l'attention de la brute, reste ainsi pelotonné, à la grâce de Dieu, longtemps encore après que la cape de Gutiérrez a éloigné le taureau. Alors il se relève avec un déclic de ressort et se démène comme un diable dans un bénitier : « Ma muleta ! Mon épée ! » Quand il les a, il se regarde. Son gilet est déchiré, pourtant il n'a ni blessure, ni douleur que celle des contusions. Mais il devine qu'il n'y a plus une goutte de sang dans sa face.

Il court en criant de toute sa voix, avec tellement de force et de rage qu'elle s'éraille, qu'elle ne peut plus sortir de sa gorge.

— Jesús ! Assez ! Laisse tranquille ce taureau ! Laisse-moi ce taureau !

Allez, vite, il faut l'aborder n'importe comment, ou ce corps, cette machine humaine renâclera. Il ne faut pas que le taureau voie qu'on a peur, ou on est perdu. « *Ha — ha — toro ! Ha — toma !* » La bête prend l'étoffe. Il lui parle comme aux êtres auxquels on ne parle que quand ils vont mourir : « *Tcha — tcha — toro ! Quieto... quieto...* » Qu'est-ce que c'est que ces histoires des manuels, qu'il faut toréer droit ! Il faut toréer courbé, pour se rapprocher de la bête, pour lui communiquer de plus près sa volonté,

qui se précipite hors de soi par ses yeux, pour qu'elle voie votre masque terrible, sourcils froncés, mâchoire en avant, et qu'il lui fasse peur, pour que la main gauche ouverte, quand la passe est terminée, jette de tout près le fluide qui arrête ; il faut toréer de si près qu'on doive lutter, tellement on a soif d'un contact plus intime, lutter contre l'impulsion de saisir la corne, de toucher le mufle, pour rien, parce qu'il y a un appel dans le péril comme dans la bête, pour faire rire l'œuvre monstrueuse de séduction qu'on exerce sur elle !

Elles ont été bonnes, les quatre premières passes, les quatre dompteuses, et il est sûr de sa domination, de cette domination qu'en un éclair une corne abat. Il s'arrête, remplit d'air sa poitrine et la bloque.

— *Ha ! Embiste ya, malage !*

De nouveau l'étoffe capte cette fureur maniée, la dirige, et sous la muleta sauvage, pleine de sable, de bave, de sang, de déchirures, la bête s'écoule comme une vague, et puis — ha ! — se dresse comme la vague, dans le claquement de ses banderilles. Alban accompagne le bond de son ha ! comme s'il l'aidait, ainsi qu'il aide son cheval avec un cri quand il est sur l'obstacle, et il rejette le buste en arrière dans le même moment où le taureau dresse le poitrail. C'est une succession de plongées et de soulèvements simultanés de l'homme et de la bête ; et le couple, aussi, tantôt ralentit son rythme et tantôt le précipite, tantôt se serre et tantôt se détend. Comme les dieux de l'Iliade, le temps et l'espace combattent pour eux et contre eux : une différence de cinq centimètres... une différence d'une demi-seconde...

Mais, par la divination de son amour, Alban sent ce que sent la bête en même temps qu'elle, et cela d'autant mieux que bien souvent, dans des heures d'exaltation, il s'est identifié avec les taureaux. Et parce qu'il sait ce qu'elle va faire, il peut la dominer, ce qu'il n'a pu avec l'autre taureau, qu'il n'aimait pas : on ne vainc vraiment que ce qu'on aime, et les victorieux sont d'immenses amants. Tel le poète que secoue l'inspiration, tel le compositeur qui improvise, tel, dans le lit, l'homme tenant la bien-aimée nue lui fait prendre la forme qu'il veut avec ses longues caresses tâtonnantes, tel Alban façonne le taureau, son élan et son âme, façonne la vie qui se dévore elle-même à mesure, dans l'ivresse et la douleur de la création.

Et voici que peu à peu la lutte changeait d'aspect, cessait d'être heurtée et dramatique. Comme dans tout art, la maîtrise engendrait enfin la simplicité. Les passes rituelles se firent posées et majestueuses, semblèrent faciles comme les actes qu'on fait dans les rêves, douées de la noblesse et de la liberté surhumaines qu'ont les mouvements filmés au ralenti. Il apparut à tous qu'au centre de l'arène une puissance souveraine agissait, qui seule était capable de ce détachement presque nuancé de dédain : la souveraineté de l'homme apparut à tous. Ce n'était plus un combat, c'était une incantation religieuse qu'élevaient ces gestes purs, plus beaux que ceux de l'amour, voisins de ceux qui domptent avec le taureau de grossiers spectateurs, et leur font venir les larmes aux yeux ¹. Et celui qui les dessinait, soulevé de

1. Des personnes sérieuses m'ont dit avoir vu des larmes dans les yeux de spectateurs, devant certaines passes de Belmonte à Madrid

terre comme les mystiques par un extraordinaire bonheur corporel et spirituel, se sentait vivre une de ces hautes minutes délivrées où nous apparaît quelque chose d'accompli, que nous tirons de nous-mêmes et que nous baptisons Dieu.

Ensemble, tellement ils étaient appareillés dans cette lutte, cette danse, cet embrassement, le taureau et l'homme s'arrêtèrent. Et chacun d'eux faisait son souffle contre l'autre. La possession n'avait pas son sceau, et pourtant elle était accomplie. Rouler la muleta, se profiler, pointer, fut fait avec une rapidité qui rendit la chose à peine perceptible, parce qu'Alban voulait que tout fût lié, que la domination ne tombât pas. Un instant, il vit le chemin de soleil entre sa main et le garrot étincelant d'un sang doré, l'épée comme ce rayon plus long qui, sortant du soleil, vint frapper le corps même de Mithra. Le choc lui retourna le corps sur le flanc gauche, retentit dans le poignet à croire qu'il l'avait cassé. Il roula sur le sol, se releva en se tenant le poignet. L'épée avait heurté un os et vacillait, mais elle était bien située.

— Ne touchez pas à ce taureau ! Personne !

La bête rejeta l'épée. Il la ramassa sans désarroi, sachant qu'il n'y avait là qu'un contre-temps, que la prochaine estocade serait décisive. Tout ce qui est du domaine de la volonté, il le pouvait. Il n'avait qu'à le vouloir pour qu'Esparraguera revint sous ses ordres, pour que le président suspendît la course...

et à Séville. Je tiens de Belmonte lui-même qu'en 1913, à une course de feria de Séville, en regardant le travail de muleta du Gallo, il pleura.

Il s'abattit sur la brute comme un faucon, se redressa en titubant, la main portée à son cœur qui l'étranglait.

Il se tint devant elle, et il haletait. Elle était finie, maintenant, la lutte contre l'ange. Quoi qu'il voulût et quoi qu'il fît, rien ne pouvait plus empêcher qu'il l'eût tué. De la double blessure coulait avec l'avidité d'une source le sang générateur et purificateur. La bête chancela de l'arrière-train, tenta de se raidir, enfin croula sur le flanc, accomplissant sa destinée. Quelques secondes encore elle cligna des yeux, et on vit sa respiration. Puis ses pattes se tendirent peu à peu, comme un corps qu'on gonflerait à la pompe, tandis que dans cet agrandissement leurs articulations grinçaient, avec le bruit d'un câble de navire qu'on serre sur un treuil. Elle arriva avec emphase à la cime de son spasme, comme l'homme à la cime de son plaisir, et, comme lui, elle y resta immobile. Et son âme divine s'échappa, pleurant ses jeux, et les génisses, et la chère plaine. Et l'œil brun et bleuâtre se fixa, grand ouvert sur la nuit.

Alban regardait, dans une horreur sacrée, avec la tension du combat demeurée sur son visage, sauf dans le regard qui s'était éteint. Il savait à présent qu'il l'avait aimé, ce monstre, que toute sa vie s'était portée sur lui à l'instant où elle abandonnait la jeune fille, que tous les troubles des sens ne sont qu'un même trouble, que sa terreur et sa haine n'étaient que des formes de son amour. Ce qu'il attendait de suprême était exaucé enfin, et sa force tombait comme le vent tombe.

Des gradins, le peuple dévalait, sautait dans la piste,

pour se presser contre la mort et s'en nourrir. Toute une marmaille de petits animaux chauds se serra autour d'Alban, touchant ses habits, lui prenant la main, lui mettant le bras autour du cou, afin de participer également à ce qui avait vaincu et qui était la vie. Il se baissa, sortit l'épée rougie aux trois quarts et, les bras levés, la tendit vers le soleil. Alors Jesús, saisissant le couteau du puntillero, coupa les génitoires de la bête, et avec un grand rire il les montra au peuple, en les haussant à bout de bras, lui aussi, du côté du soleil. Et elles faisaient un filet de sang sur son poignet.

Maintenant que le Mauvais Ange était mort, tout le monde triomphait de lui. Un arenero, avec impudence, s'était assis sur sa croupe. Un sale petit gosse lui tira un poil du mufle, mais c'était fait plutôt gentiment. Un autre lui donna un coup de pied. Ah, ça, non ! Alban le prend par le bras et le secoue : « Tu n'as pas honte ! Celui-ci était un bon taureau, meilleur que toi ! » Un coup de pied !

Poussé, pressé, porté, il revint vers les corrales. Son dos s'était voûté, ses jambes le soutenaient à peine, molles comme celles d'un homme qui va avoir la grippe. Toute sa vie se perdait, et il était complètement épuisé. Ce besoin immédiat de tomber, de s'étendre, de fermer les yeux, de ne plus savoir où l'on est. Cette soif d'une eau déchirante de froid. Un instant, dans les corrales, il tournoya, se laissant présenter des gens, inviter à déjeuner. « Quel malheur que le Prince soit parti avant la fin ! » dit un homme avec une mine sincèrement affligée. Ce mot de Prince le galvanisa. « Je me fous du Prince ! »

lança-t-il. Ah ! comment s'échapper ? être seul ? Ce n'est pas noble, mais il faut le dire comme cela fut : il se faufila et grimpa aux cabinets.

A peine se trouva-t-il seul, il eut enfin la défaillance, un désespoir physiologique, appuya le front contre le mur, laissa la porte ouverte pour pouvoir tomber au dehors s'il se sentait perdre connaissance. Il ne fut plus qu'un petit garçon abandonné, qui faisait un appel vers sa mère, vers sa grand'mère, qui aurait voulu qu'elles fussent près de lui. Ainsi les taureaux, les pauvres taureaux, se rapprochent de la barrière et des hommes eux-mêmes, tant ils ont l'effroi de la solitude, quand ils se sentent aux approches de la mort. N'avait-il pas écrit un jour à un ami : « Je cultive mon système nerveux, parce que c'est lui seul qui créera » ? C'étaient ses nerfs seuls, aujourd'hui, qui avaient créé, et il le payait.

Il y avait un robinet, il mit dessous sa figure. Que la ruine vienne et tous les cataclysmes, je me repose en pensant qu'il y aura toujours de l'eau fraîche. Soledad, ah ! elle lui avait été comme une eau dans la bouche. Oui, elle était bien gentille. Mais il secoua la tête. Elle avait joué avec la vie d'un homme ; cela, lui, il ne le pardonnait pas. Parisiens, vous voudriez qu'à cette heure il luttât, qu'il souffrît, du déchirement, etc... Non, rien de tout cela. Durant toute cette course, elle a autant disparu de sa pensée qu'en a disparu, par exemple, son idée de se faire blesser. Et maintenant, quand il songe à elle, c'est pour reconnaître qu'il n'y a rien en elle qui arrive à l'accrocher, qu'elle est comme une tenaille dont la vis est défaite. Assez de femmes ont diminué, et quel-

quelquefois mortellement, l'homme devant son épreuve...
A d'autres ! A d'autres !

Ses mains avaient du sang noir séché sous les ongles. Son bras droit, et toute l'attache de ce bras, et tout son corps étaient douloureux. Mais plus douloureuse était en lui la pensée que ce charme fût défait, cette inspiration foudroyante qu'il ne retrouverait peut-être jamais plus. Pourquoi n'avait-il pas eu la présence d'esprit de demander le taureau de réserve ? Sa faim d'émotion n'était pas apaisée. Il eût voulu tuer des taureaux jusqu'à ce que la nuit descendante l'en empêchât... Brusquement il fut enchanté que tout cela fût fini. Le collègue ! Les chats ! Une bouffée de bonheur.

Le bruit de la foule diminuait. Par la lucarne ouverte sur le ciel, il voyait des pigeons passer au-dessus des toits rougeâtres. Il se haussa et regarda. Le cirque se vidait, devenait la proie des gosses chercheurs d'ordures, se disputant n'importe quoi et se bombardant avec les coussinets.

Il redescendit. On lui dit que beaucoup de personnes l'avaient cherché. Et puis elles s'étaient excusées, elles devaient se rendre à l'inauguration de la feria. Un treuil hissait dans une charrette un cheval mort, qu'on emportait entier, et la charrette sortait au pas des arènes, tandis que les derniers retardataires, des soldats et des gamins surtout, la suivaient lentement comme un corbillard. Cela même de la fête ne devait pas être perdu.

Et puis il eut un choc. Ah, il n'avait pas pensé le revoir ! Et c'était sur le sol, de nouveau, le corps du sacrifié, avec son ventre rosé, d'une couleur fraîche et jeune,

tremblotant comme de la gélatine. On lui avait fait une grande entaille dans le cou, qu'un homme élargissait en y mettant le pied. Alban songea au couteau taurobolique : il porte au bas comme un ergot aiguisé, et ne peut donc sortir sans un large arrachement, qui délivre le sang à flots. Deux aides tournaient le cadavre à droite et à gauche pour hâter l'écoulement du sang, qui à mesure disparaissait par un égouttoir creusé dans la pierre, où un violent jet de pompe l'enfonçait. Et le caillebotis sur lequel ils marchaient, pour ne pas patauger dans la sang, était pareil à la planche à claire-voie sur laquelle on égorgeait le taureau dans le taurobole. Un des aides, qui était tourné, montra son visage. C'était Jesús, le petit seigneur, ceint du tablier d'abattoir, les bras nus sanglants jusqu'au coude. Aux premiers temps, les généraux vainqueurs, quand ils rentraient à Rome, avaient le corps peint en vermillon. Et ne signifiaient-ils pas leur puissance sous la forme de bêtes sauvages attelées à leur char, comme la signifiaient en domptant de pareilles bêtes les tueurs de taureaux ?

Les équarisseurs travaillaient avec une précision rapide. Alban était fasciné par l'opération qui transformait ce grand corps, il y a un quart d'heure encore instrument de meurtre et de gloire, en une viandasse maniée et triviale. Jesús, soulevant bellement la hache au-dessus de sa tête, détacha les cornes, qu'Alban mit sous son bras, dans un journal, pour les dédier un jour à quelque Saint. On détacha la tête et les pattes. Par un trou dans la cuisse on remplit d'air le corps ; ensuite on le suspendit par les jambes de derrière, à l'aide d'un treuil, et pres-

tement on l'écorcha. Le combattant ne fut plus qu'une espèce de grand lapin blanc et bleuâtre, aux nuances de nacre. Un chien léchait les flaques de sang, de sa langue légère, avec des airs inquiets, comme si des personnes civilisées lui avaient dit que cela ne se fait pas. « Quelle fête pour le Galgo, pensait Alban, s'il était ici ! » Des petits enfants, des petites filles aux regards d'anges se faufilaient entre les quelques spectateurs pour se mettre au premier rang, pour se coller autour du sang comme les mouches autour d'une plaie. Du bout du doigt une gamine toucha un des sabots, puis elle approcha son petit frère pour qu'il le touchât aussi. On l'a écrit, la cruauté doit être le péché des anges. Après tout, il n'y a pas de cruauté dans une scène de boucherie.

L'église du dieu des chrétiens dominait tout cela, de sa haute masse pleine de bénédictions. La divinité du sang fumait comme de la chaleur.

Les gamins causaient entre eux de la course. Comme on parlait de la blessure d'Alcaraz :

— C'est bien fait ! dit l'un d'eux. Il ne sait même pas donner la sortie au taureau.

Alors Alban, qui n'aimait pas Alcaraz, mais qui l'avait admiré, ce qui est suffisant, éclata :

— Tu n'as pas honte, petit cochon ! *Bien fait !* Ah, je donnerais je ne sais quoi pour que toi aussi tu sois blessé !

Jesús, dextrement, d'un grand coup de couperet, ouvrit de haut en bas le ventre du taureau. Et les autres, plongeant les mains, en tirèrent les organes et les entrailles aux couleurs tendres, roses, bleues, vertes, irisées comme la bulle du savon ; elles faisaient penser à un verger. Alban

fut traversé par une émotion religieuse. Les entrailles fatidiques ! Qu'aurait-on pu y lire ? Le sacrifice avait-il été agréé ? Ou bien, dans une fissure du foie, voyait-on Jésus mort sur la table d'opérations, nu jusqu'aux reins avec une poitrine de Patrocle, et une plaie lumineuse comme un sourire ?

Mais n'était-ce pas par une préfiguration singulière que Jésus, la nuit sainte, lui était apparu avec son bonnet de pénitent simulant le bonnet pointu des haruspices ? Ou peut-être, mieux encore, la tiare que porte Mithra dans le bas-relief d'Antiochus. Et sa robe rouge de pénitent était analogue à la tunique rouge de Mithra. Et Jésus portait le nom d'un dieu longtemps confondu avec Mithra. Et soudain, dans un mouvement où se mêlaient la sympathie, le désir de récompenser sa vaillance, et le sentiment obscur d'une offrande rituelle, il résolut de lui donner le Galgo. C'était le cadeau d'animal — lièvre, coq, panthère apprivoisée, — que se faisaient entre eux les jeunes gens de la Grèce. C'était aussi donner le chien, compagnon de Mithra, à un être qui pouvait suggérer par quelques traits une ressemblance avec le jeune dieu. Et quelle joie pour le Galgo de venir chaque semaine à l'abattoir !

Maintenant on coupait les cuisses du taureau, comme dans Homère. Une voiture emporta les viscères et sur elle se referma la double porte des corrales. Le culte était terminé.

Jésus se reposa un moment. Un des gosses lui mit une cigarette dans la bouche, car il ne pouvait la prendre lui-même à cause de ses mains pleines de sang. Comme

le soleil s'était retiré, le teint solaire de son visage reprenait sa valeur et devenait une des clartés du jour.

— Vive votre mère, *mosito* ! lui dit Alban. Vous tuez comme un ange. (Pendant la transe taurine il l'avait tutoyé, maintenant il lui disait *vous*). Savez-vous que depuis la tienta chez le duc, j'ai regretté de ne pas avoir ouvert la cape quand vous étiez piétiné par ce noir ? Vous auriez pu être tué.

— Les taureaux donnent les coups de corne et Dieu les distribue, dit le garçon avec gravité. D'ailleurs, quand on est mort, on ne ch... plus : c'est bien mieux.

— Vous retournez maintenant à Séville ?

— Quand ceci sera fini.

— J'ai à vous parler. Nous reviendrons ensemble. Mais attendez. J'entre un instant à côté.

Pauvre Dieu ! Il ne faut pas le laisser tomber. Alban se dirige vers l'église : « C'est égal, pense-t-il, lui donner mon Galgo, c'est me supprimer quinze jours de vacances, que seule la vente de ce chien pouvait payer. Passées les courses de feria, il me faudra revenir, en m'arrêtant seulement en Camargue pour le 20 avril. » Mais il aime être magnifique. Puis l'absurdité de son acte l'appelle comme un abîme.

Et il entre dans l'église, et il remercie Dieu d'avoir permis qu'il ait vécu cette journée grande auprès de quelqu'un pour qui il a de la sympathie.

ÉPILOGUE

Sur la grève déserte battait, toujours à la même place, le grand fleuve sans source et sans embouchure, la mer grecque et romaine, la mer ibérique et sarrasine. Le ciel était un rêve suspendu. Le soleil s'enfonçant, posé sur l'horizon avec une forme de casque, tendait un pont de feux mouvants, une route d'or jusqu'à la grève où deux hommes restaient immobiles, comme arrêtés à l'entrée de cette route. Et c'étaient un grand-prêtre et un néophyte solaires, à cheval sur leurs chevaux blancs.

— Nous n'aurions qu'à aller tout droit, dit le plus ancien des cavaliers, pour aborder dans le soleil...

— Puissions-nous y entrer un jour ! dit le plus jeune. Qu'un aigle nous y emporte, parmi les dieux dompteurs de fauves !

Le grand-prêtre, tournant vers le soleil son cheval de lumière, le fit cabrer pour saluer le couchant.

Ils revinrent vers la maison, toute blanche, accotée à une cabane de roseaux. Elle faisait face au soleil, qui

marquait sur son mur l'heure des hommes. Sur son mur on pouvait lire la parole qui demande et accepte : « *Que Dieus renda la terra als sieus fizels amans*¹. » Car les deux confesseurs solaires étaient néanmoins chrétiens pratiquants, loyalement ralliés à la religion nouvelle : le grand-prêtre prieur de la confrérie provençale de Saint Georges, comme le plus jeune allait être confrère de la confrérie catalane de Notre-Dame de Montserrat.

Les bêtes saintes, clapotant dans le sol détrempe, rentraient pour le repos de la nuit. Comme celle des chevaux, leur race était parfaitement pure. Elles étaient toutes noires, et leurs cornes toutes blanches. Leurs cornes, pareilles à des faucilles étincelantes, n'étaient pas tournées vers la terre mais vers le ciel. Elles aussi, la religion nouvelle les avait adoptées : plusieurs fois l'an, sur la place du village, le curé les bénissait, les exorcisait peut-être.

Le grand-prêtre, s'appuyant sur son trident, descendit de son cheval, qui avait un museau bleu. Le plus jeune descendit de son cheval, qui avait des sabots roses et transparents.

Ils ôtèrent les harnais maigres, les étriers à grilles comme ceux des tournois du xv^e siècle ; et les chevaux partirent à l'aventure, nus comme les bêtes primitives, comme elles n'ayant pas même de fers. Héritiers certains de la race des cavernes, ils trottaient contre le crépuscule rougeâtre, avec leurs croupes tombantes, leurs cols de chèvres, leurs têtes énormes et haut levées, leurs cri-

1. « Que Dieu rende la terre à ses fidèles amants, » Chanson de la croisade, xiii^e siècle.

nières et leurs longues queues au vent. Tout autour, la Camargue éteignait ses rousseurs fanées. L'étang verdissait, touché de rose. Une mousse tremblait à ses bords.

Sur le seuil de la maison pâle, les monstres venaient boire aux ruisseaux. Désœuvrés, rassasiés de la saladelle aux fleurs bleues, ils jouaient à s'affronter. Contre les troncs des tamaris ils se frottaient l'épaule droite, puis la gauche. Comme il n'y avait que quelques arbres, les autres, derrière, attendaient leur tour. Et tous beuglaient, car c'était l'heure de beugler.

Le grand-prêtre montra l'un d'eux avec la main.

— C'est le Bandit. Il a tué Prouvènço, son compagnon, pour une vache.

Il en montra un autre.

— Le Condoulié, qui a tué lui aussi Prouvènço.

Il en montra un autre.

— Le Bouquet, qui a blessé le razeteur Laplanche.

Et les doux meurtriers reconnaissaient la voix du chef, et chacun, à l'appel de son nom, lui répondait par un mugissement.

Tout le ciel fut une grande voûte rose. Un nuage de flamants passa, tirant vers les Étangs Impériaux.

Mais, du côté des Saintes-Maries, un cavalier approchait, et le pas de son cheval avait le frémissement d'une voile.

Il le poussa au milieu du troupeau, qui s'ouvrit devant lui, et le grand-prêtre souriait à cette bravade de jeunesse. Le cavalier était un garçon plus âgé que le plus jeune des deux autres, car il semblait avoir vingt ans. Il avait un air à avoir été apporté par une vague, des

yeux pleins du reflet de la lagune maternelle. Un vol de moustiques le suivait, tournant autour de son visage. Il se tenait presque debout sur ses étriers. Comme il avait traversé les eaux croupissantes, le poitrail de son cheval était couvert d'une verte écume, telle qu'en gardent les carènes des bateaux sur les plages.

En arrivant, il souleva sa monture, qui était une poulliche, afin de faire un prestige. Il descendit, la laissa aller. Un moment elle resta immobile, fumante et touchante comme une petite danseuse quand la danse se clôt, fiévreuse comme la terre qui l'avait nourrie. Puis elle vint flairer le grand-prêtre, qui était son maître et qu'elle aimait.

— Marquis, dit le cavalier, rosissant comme un tison sur lequel on souffle, car il avait une âme de colombe et craignait toujours de dire des choses bêtes, vos taureaux sont bien enfants du soleil. Depuis l'aube jusqu'au crépuscule, à mesure qu'ils avancent en paissant, ils décrivent chaque jour le même grand orbe. De loin, je savais l'heure en regardant où ils se trouvaient.

— Moi, dit le plus jeune, j'avais pensé qu'ils étaient fils des marées. La première fois que je vins ici, je marchais vite, les sentant, dans leur grand déplacement, gagner derrière moi comme la marée montante. Et je songeais que, si je m'étais endormi dans le steppe, alors qu'ils étaient encore très loin, je me serais réveillé sous leurs sabots...

— Le Feu et l'Eau... murmura le grand-prêtre, avec vénération. Chacun de vous deux a bien dit : ils sont fils du soleil et des marées,

A la différence des troupeaux andalous, qui ne connaissent l'enclos que lorsqu'ils vont mourir, d'elle-même la bouvine se massait pour rentrer dans son parc, ceinturé de branchages que roussissait le couchant. Mais, de même qu'en Andalousie, c'étaient les taureaux, les plus sages parce que les plus forts, qui rentraient les premiers, docilement. Et derrière, comme là-bas, les vaches s'affairaient et se bouscullaient, aussi puériles d'esprit que leurs veaux. Au loin, dans l'étendue, les chevaux nus galopaient, échevelés comme des vierges folles, et poursuivis par des cavaliers. Les deux races célestes ! Les chevaux qui traînent le char du Soleil, les taureaux qui traînent celui de la Lune.

Les hommes rentrèrent dans le mas. Aux murs étaient pendues une muleta et une épée, des images de taureaux et de chevaux, des portraits dédicacés de chefs sioux amis du grand-prêtre, ses frères rouges, comme il les appelait, descendants de ce Soleil dont il entretenait le culte. Au milieu des choses de la vie libre, quelques meubles du XVIII^e siècle pris au palais du grand-prêtre, en Avignon. Dans un coin, des fusils chargés.

Ils partagèrent l'agape, en se servant eux-mêmes, comme dans la cène mystique des tauroboliés et des mithriastes. Ils cassèrent du bois de menthe, sur le seuil, pour en parfumer le thé. Dans l'immense cheminée couronnée d'un chapelet de piment rouge, avec un roseau percé ils soufflèrent sur le feu vivant. On voyait, par la porte ouverte, la nuit qui descendait à mesure. On entendait, par la porte ouverte, le bruit éternel des flots.

Pour ses dix-sept ans, accomplis en cette nuit, le grand-

prêtre fit don au plus jeune de deux monnaies. L'une était une obole de Crannon : l'avvers portait la tête du taureau, le revers une tête de cheval avec un trident. L'autre était une drachme de Phères : l'avvers portait le héros Thessalos renversant un taureau par les cornes, le revers un petit cheval à forte tête, au galop et traînant sa longe. L'essence de la Camargue dans ces deux piécettes de Thessalie.

Quand ils sortirent, ayant mis leurs grandes houppelandes pastorales, on eût dit les bergers des astres. Toute la nuit était là, veillée par les mondes.

Ils s'arrêtèrent devant l'enclos sacré où dormaient les bêtes, couchées ou debout, les taureaux dans le fond, à la place la meilleure, les vaches par-devant, où elles pouvaient, et chacun à sa place coutumière.

— Taureaux... murmura le plus jeune, et ce seul mot, d'avoir passé par ses lèvres, y avait laissé un sourire, son sourire d'enfant, qui s'irradia, envahit le visage, y demeura posé.

D'abord, derrière la haie, sans les voir, on les devinait à de faibles bruits : un qui lèche, un qui pisse, un qui fait un pas, un qui tousse avec un son d'oiseau palustre, le gargouillis mou d'une bouse qui tombe. Puis ils apparurent, tout proches, à portée de la main, et quelques-uns, réveillés par les hommes, tournaient vers eux leurs fronts tourmentés. Les cornes blanches hérissaient la masse noire, comme des lances un parti de cavaliers. Une chauve-souris, attirée par les esprits animaux, voletait en rond dans l'enclos comme dans un cirque.

Ce soir-là il n'y avait pas de lune. Mais souvent, la

lune se levant précisément derrière l'enclos, elle était apparue énorme, posée sur une tête bovine, encadrée entre les deux cornes comme dans les statues du dieu-bœuf Apis. C'était la lune d'Artémis, qui avait émigré en Tauride montée sur un taureau, et dont les mithriastes voyaient le char traîné par des taureaux blancs... Artémis, la déesse intacte, la dure et fraîche, qui aime les marécages, les bêtes féroces, le sang des jeunes garçons flagellés, déesse des animaux fous, déesse de l'amour entre les hommes et les animaux, patronne des Saintes-Maries comme elle était patronne de Massilia, qu'on appelle Marseille, d'Antipolis, qu'on appelle Antibes, d'Arelate, qu'on appelle Arles, de Nemausus, qu'on appelle Nîmes, de tout ce golfe du Lion où l'avaient apportée les Phocéens, et où les églises de Christ s'étaient élevées sur ses temples, bâties avec leurs pierres mêmes, comme si elle ne cédait la place qu'en restant.

Les trois hommes s'en allaient vers la mer. Il n'y avait qu'une petite langue de sol entre elle et le grand étang, qu'on devinait à deux longues raies luisantes, pareilles à des rails, sur sa surface inerte. Il semblait que le niveau de la mer fût plus haut que celui du marécage, et qu'elle n'aurait eu qu'à se détendre pour recouvrir ces rivages délaissés. Un peu de clarté y traînait encore, du côté où le soleil se couche et d'où est venu le peuple gitan.

Ils avancèrent sur le sable noirâtre, imbibé, qui buvait leur marche, plein des stries du désert modelées par le vent. De place en place y poussait une triste plante, blanchie de sel. Un petit poisson mort brillait comme

un poignard, comme le poignard que laissa tomber l'aïeul du grand-prêtre quand il eût tué Julien de Médicis. On distinguait des empreintes de pieds nus. Et le plus jeune se demandait : « Saurais-je les reconnaître, si c'étaient les pieds de ceux que j'aime ? »

Une barque reposait à sec, portant un gardian, avec un fanal grillagé. Auprès d'elle séchait un filet, plein d'écaillés de poissons qui avaient l'air d'étoiles.

C'était la barque du plus jeune, toujours là à l'attendre, la barque-berceau, comme il disait. Une tête de taureau, sculptée dans du bois, était rapportée sur sa proue. Il avait donné, pour qu'on l'y fixât, une paire de cornes de taureau andalou. Mais le gardian, irrité dans son cœur, n'avait pu se résigner à cette insulte à la divinité locale, et il avait emboîté dans la tête deux cornes de camargue, plus hautes et plus effilées que celles de l'andalou. Et il avait entaillé une oreille selon la marque qui distingue les taureaux du grand-prêtre. Sur l'une des cornes, avec son couteau, il avait dessiné une Sirène. Sur l'autre il avait dessiné une Chimère.

Cinq cents ans avant Jésus-Christ, un vaisseau phocéén, nommé le *Taurophore*, parce que sa figure de proue était une tête de taureau, avait été rejeté de la flotte et avait échoué près de Kitharista, qu'on appelle aujourd'hui la Ciotat. Et les navigateurs avaient fondé une ville qu'ils avaient appelée Taurois, dont on voit aujourd'hui quelques vestiges. La barque-berceau, en souvenir, portait le nom de *Taurophore*.

Ils la poussèrent à la mer. Le gardian et le garçon aux yeux de lagune prirent les rames. La veste du gardian

était rapiécée de toutes parts, pour les coups de corne qu'elle avait reçus. Et dans la race du natif des Saintes coulait le vieux sang gitan : sa face était jaune, aux pommettes saillantes ; son nez était le bec d'un oiseau de proie.

La mer ondulait sous eux comme un cheval et comme une femme, toute fleurie de nacre et d'opale. De petites vagues se poursuivaient comme des chiens. Le Feu du fanal mettait son reflet dans l'Eau, qui est sa sœur, pour lui faire une gentillesse. Le plus jeune s'était étendu à la poupe, et il laissait tremper sa main pendante, pour tenir par un contact de plus à l'âme du monde. Au fond de la barque étaient un insecte de la rive, un peu de sable de la rive, emportés, et sur le flotteur de liège une branche de tamaris encore fraîche, comme si la terre donnait des otages à l'eau.

Les phares de Beauduc et de Faraman s'allumaient et s'éteignaient, avec le rythme d'une paupière qui lutte contre le sommeil. C'étaient bien là les feux pour signaler la terre d'Artémis, l'un blanc et l'autre rouge, l'un de pureté et l'autre de sang. Ils étaient à éclipse, comme la gloire.

Cette pureté et ce sang firent naître un regret chez le plus jeune.

— Demain, dit-il, je dévouerai au Soleil vaincu et aux Saintes, dans leur église, à qui j'en fais le don, les cornes du dernier taureau que j'ai mis à mort, assisté de toute ma folie. Mais j'aurais dû les laisser cette nuit dehors, ces cornes, afin que, n'étant plus nourries par le sang, elles le fussent par la rosée.

Tous quatre, à l'évocation de l'église des Saintes, ils avaient eu dans les yeux la vieille forteresse, Saint des Saints de la religion taurine en France. Avant d'être consacrée à Christ, elle l'avait été au Soleil, ami de Mithra, puis à Mithra lui-même, le tauroctone, puis à Cybèle, divinité du taurobole. Au milieu de la nef jaillissait encore la source mirthiaque, comme dans le premier antre consacré à Mithra par Zoroastre, « fleuri et arrosé d'une source ». Dans l'ancien mithreum devenu sa crypte se dressait un autel taurobolique qui supportait la châsse contenant les ossements de sainte Sarah l'Égyptiaque, servante des deux Maries et patronne du peuple gitan. Et chaque année, venus de partout, conduits par un souffle, les Gitans amants des chevaux (que le grand-prêtre pensait être, avec les Égyptiens, les Basques et les Indiens peaux-rouges, les descendants des habitants de l'Atlantide) se rassemblaient dans la crypte pour y accomplir les rites mystérieux de l'eau et de la flamme, et y adorer, avec la Sainte chrétienne, le Feu, le Feu mâle, sur l'autel du Taureau qui est son signe.

Tous quatre ils l'avaient vue en esprit, et le plus jeune pensait : C'est dans cette église que seront célébrées mes noces bienheureuses avec une fille de taureaux, car les filles de taureaux peuvent beaucoup sur mon cœur, et Soledad elle-même est déjà pardonnée ; ce serait lui accorder bien de l'importance que de lui en vouloir longtemps. (Nous allons même, peut-être, lui envoyer une petite carte postale.) Et pour mes noces je donnerai une grande course où je tuerai, comme Charles-Quint tua des taureaux pour célébrer la naissance de son fils aîné,

comme César Borgia, cardinal, tua des taureaux pour le mariage de Lucrèce. Et il faudra que je jette au monde beaucoup de petits tueurs, si Dieu le veut, et avec l'aide des astres. Car il y a tant de prénoms que j'aime, et que j'aurais de la joie à prononcer !

— Avant son nom actuel, dit le grand-prêtre, en baissant la voix, le village des Saintes s'appelait Ratis, d'un mot gitan qui signifie : issu du sang...

Il n'en dit pas plus, car il n'avait devant lui que des enfants, qui ne pouvaient aller encore jusqu'au bout de l'initiation. Mais c'était un vieil Italique, tout possédé par les signes, et il savait beaucoup de choses.

— Issu du sang ! répétait le plus jeune, frissonnant de religion. Tout le culte taurin, — Mithra, taurobole, corrida, — n'était-il pas fondé sur le bien « issu du sang » ? Et lui, il y avait dix-sept ans cette nuit même, n'était-il pas issu du sang de sa mère, et dans ce sang, pour que son destin lui fût par là désigné ?

Il leva les yeux vers le ciel. En cette nuit du 20 avril, anniversaire de sa naissance, anniversaire de la naissance du monde, le Soleil entrait dans le signe zodiacal du Taureau. Très pâle, contre l'horizon, au-delà de la Voie Lactée qui semblait une frange d'écume laissée là par les vagues de la nuit, luisait le mufle du Taureau divin. On ne voyait ni le groupe des Pléiades, qui scintille sur son épaule, ni celui des Hyades, qui scintille sur son front. Mais son œil apparaissait encore dans la magnifique étoile Aldebaran, toute proche de disparaître, rouge comme l'œil du condor. Le silence de ces espaces infinis rassure le plus jeune. Il est certain de l'amitié des

planètes, lui qui est de plain-pied avec les monstres. Et d'ailleurs, quand la nature serait indifférente ! Qu'avons-nous besoin d'un autre amour que celui que nous donnons ?

Le grand-prêtre lui montra l'étoile blanche qui figure le cœur du Lion.

— Vous êtes né sous Basilicos. Elle préside à la naissance des rois, dit Geminus...

Le plus jeune baissa la tête, et salua son étoile. Il salua aussi le Bouvier, au-dessus d'Arcturus d'or, qui est à vingt-cinq ans de lumière.

Mais le gardian les rappelait à nos misères :

— Attention au sémaphore !

Il y a seulement dix ans, un sémaphore s'élevait ici sur la terre ferme. Ses ruines étaient à présent en pleine mer. La mer dure emportait les sables de la rive, gagnant toujours, changeant toujours la forme du littoral, qui muait comme un corps et comme une âme. Aux Saintes, elle fût entrée dans le village, sans la digue que déjà elle sautait, aux heures de colère. Elle finirait peut-être par emporter le village, comme elle avait emporté Anatilia, la grande ville camarguaise, là-bas, par-delà le courant mort du petit Rhône. L'Eau, engouffrant le temple solaire de Ratis, célébrerait sa seconde victoire sur son frère le Feu.

— Marquis, dit le garçon aux yeux de lagune, inspiré par la jeunesse, dites-nous votre poème : *Le Taureau*.

— Mon cousin, pria le plus jeune, oui, dites-nous ce poème, auprès de la tête de mon *Taurophore*, sur ces eaux où Mithra, apporté par les pirates, arriva dans le monde

romain, et où vos taureaux ont mis tant de fois leurs reflets en se baignant, sous ce ciel où le Taureau, ce soir, commence de porter le Soleil, et dans cette nuit où je suis né. C'est un poème qu'il faut dire avec le goût du sel sur ses lèvres.

— Savez-vous, dit le garçon aux yeux de lagune, soulevant les rames pour se pencher vers le plus jeune, avec mystère, savez-vous que, sur l'autel taurobolique de Tain, une inscription porte que ce taurobole fut commencé le 20 avril?

— C'était le jour de l'initiation aux mystères de Mithra. Oui, tout concourt à faire de cette date la cime de l'année taurine... Mon bon cousin, dites-nous l'hymne en cette nuit fatidique.

Le grand-prêtre se refusait. L'hymne, il ne s'en souvenait plus bien... En réalité, cela l'effrayait de paraître chercher un applaudissement. Ce dompteur de bêtes sauvages avait la timidité des hommes libres. Il était parfaitement pur. Mais le plus jeune s'irritait dans son cœur.

— Mon cousin, si vous nous refusez, c'est là grande vilénie. Votre délicatesse vous aveugle sur ce qui est le véritable bien. Et pourtant vous me l'avez promis, ce chant, en Arle, la ville noble, la nuit que je pris à la bride votre cheval nourri de roseaux, sous le palais du Podestat, parmi les cavaliers imberbes. Et vous me dîtes : « Dans ce palais était enfermé un lion rugissant. » Et je vous répondis : « Ce soir rugit plus fort dans mon cœur ma faim pour votre poésie. » Et vous me dîtes : « Mon cousin, je vous le dirai, ce poème, non pas dans Arle, la ville noble,

mais dans la solitude inviolée. » Vous en souvient-il, de cela, mon cousin? Vos chevaux piaffaient sur le pavé pâle, l'aiguail se cristallisait sur les fers de vos tridents, la pierre et la lune disputaient de clartés au-dessus de la voie romaine, et tous deux, en esprit, nous élevâmes la Coupe Sainte pour y boire le vin de l'adieu. Vous en souvient-il? Et maintenant vous nous frustrez de ce qui serait pour nous un grand souvenir, et vous m'irritez dans mon cœur contre vous.

— Mon cousin, dit le grand-prêtre, pardonnez-moi si je vous ai irrité. Je ne veux pas vous faire vilenie. Je vous le réciterai donc, ce poème, puisque vous me dites que c'est cela qui est bien.

Alors ils baissèrent la tête, pleins de joie, comme un pèlerin qui après une longue journée est reçu par un hôte bienveillant, car ils avaient besoin de sa poésie comme d'un pain et comme d'une couche.

Et la voix s'éleva, en provençal, chantante, se mêlant au bruissement de la mer. Elle évoqua la nuit sur la terre de Camargue, quand, l'une après l'autre, toutes les lumières se sont éteintes. A cette heure, du côté des Iscles, au bord des marais...

Dou païs cunte ges de clavo
D'ome ni de chivau s'enclavo,
Dou desert imourous d'abisme e de rousèu,
De fangas e de boutarèu,
Sort un biòu fabulous, bourlant dins l'aigo blavo,
Tout negre sus l'encrour dou cèu.

E, reniflant l'ôdour marino,
 Lou moustre banu s'acamino.
 Li gardian que, de niue, van en courso, l'an vist,
 Oumbro liuencho que li seguis.
 Alor, un refoulèri aganto la bouvino,
 E tout s'enauro, e tout fugis ¹.

Le vent de la folie bestiale courba les deux jeunes gens, comme autrefois dans l'antre des Corybantes, quand approchaient les profondes épousailles. « Ah, pensait le plus jeune, que n'ai-je auprès de moi mon chien aux dents fraîches, pour lui faire un licol de mes bras ! Les mains sur une brute et les yeux dans le ciel... » Ses mains, doucement délirantes, prenaient dans l'air les reins de la bête noble, comme on prend une taille de femme, glissaient sous les reins, où la peau est la plus douce, modelaient le museau de brochet, la cuisse bourrée de muscles, toute la maigreur frileuse dessinée pour le rapt. Et il croyait sentir contre son visage l'odeur marine de la gueule virginale.

Et la voix de l'aède continuait, sortant de ses lèvres salées. Un soir, lui, il l'avait vu, le Taureau-fantôme, le « sphinx vivant » aux yeux verdâtres, à vingt pas devant

1. Du pays où jamais l'empreinte — de l'homme ni du cheval ne se grave, — du désert humide d'abîmes et de roseaux, — de tourbières et de fourrés, — sort un taureau fabuleux, pataugeant dans l'eau blafarde, — tout noir sur l'obscurité du ciel.

Et, aspirant l'odeur de la mer, — le monstre encorné chemine. — Les gardians qui, de nuit, vont conduire des courses, l'ont vu, — ombre lointaine qui les suit. — Alors, une démenche s'empare des taureaux, — et tout s'affole et tout s'enfuit.

son cheval, et la lune était un ballon de sang. Il avait voulu se lancer à sa poursuite avec le trident, pour savoir enfin s'il était ombre ou chair, mais le Taureau avait mugé, et ses mugissements se faisaient comprendre comme des paroles, tandis que l'aède se mettait à trembler. Et voici qu'au fond de la barque les deux jeunes gens aussi se mettaient à trembler.

Siéu lou Biéu que, despièi l'Asio
 Jusqu'i séuvo de Ligourio,
 A regna pèr la Gau, pèr l'Art e pèr lou Sang
 Subre li pople mieterran.
 Moun image adournè li tèmple d'Assirio.
 Ai douna ma forço i Rouman.

Siéu Apis, siéu lou Minoutaure.
 Siéu l'Alen que res pòu enclaire,
 Iéu dins vòsti chivau qu'ame d'èstre embarra,
 L'Alen que lou Creaire a tra
 Pèr que la Formo visque. Ai treva li Centaure,
 E fuguère lou diéu Mitra ¹.

En avant, le taureau de proue, fendeur d'embruns, se soulevait et redescendait lourdement selon la houle,

1. Je suis le Taureau qui, depuis l'Asie — jusqu'aux forêts de Ligurie, — a régné par la Joie, par l'Art et par le Sang — sur les peuples méditerranéens. — Mon image orna les temples d'Assyrie. — J'ai donné ma force aux Romains.

Je suis Apis, je suis le Minotaure, — je suis le Souffle que nul ne peut enclorre, — moi qui aime être enfermé dans le cercle de vos chevaux, — le Souffle que le Créateur a répandu — pour que la Forme vive. J'ai connu les Centaures, — et j'ai été le dieu Mithra.

semblable à un cheval qui franchit l'obstacle, le mufle dégouttant d'écume, comme de cette bave que ses frères, dans les passes, vous jettent sur la main. N'était-ce pas lui-même qui parlait par la voix de son prêtre, identifié à lui comme dans les antiques mystères? Lui-même qui affirmait sa mission, qui racontait à présent son histoire à travers les siècles, sur cette terre d'Oc où, depuis l'aube des temps, l'homme l'avait adoré et persécuté? Il avait connu Protis, et Sarah sa prêtresse, et le roi des Salyes. Et il avait répandu son sang à profusion pour qu'il germât dans les rivages de la mer illustre.

Mais où étaient ces choses lointaines? Des hommes nouveaux étaient venus, qui voulaient défricher les terres vierges, bâtir sur la plaine aimée et désolée.

Mounte soun li séuvo, abritouso
 Contro li reguignado aurouso ?
 Li séuvo immènso ounte, l'ivèr, nous escoudian,
 Sèns vèire meme de gardian,
 Nòsti séuvo inviolado, e tèbo, e silenciouso,
 Ounte mourian e reneissian ! ¹

Le mythe du dieu mort et ressuscité se promena sur ces eaux où, en des temps anciens, la nouvelle avait été créée que le grand Pan était mort. Mais lui-même, le Taureau dionysiaque, celui qui, sur les monnaies de Mar-

1. Où sont les sylves qui nous abritaient — contre les violences de l'aurus? — les sylves immenses au sein desquelles nous nous cachions, l'hiver, — sans même voir de gardians, — nos sylves inviolées, et tièdes, et silencieuses, — où nous mourions et renaissions !

seille, frappe avec sa corne la terre pour la faire fleurir, n'était-il pas le grand Pan ressuscité? Sa voix, traversée par la force, prédisait maintenant la ruine à ceux qui voulaient apporter les faux biens, substituer à l'antique loi de la nature les illusions d'une « civilisation » à rebours, qui ne donne qu'à la matière et prend à l'âme, sans même lui apporter le bonheur. Elle aussi, Anatilia, elle avait cru accomplir des merveilles avec ses marchands et son port. Possédée par l'esprit de lucre, elle avait abandonné le culte du Taureau. Mais lui, appelant l'Eau à son secours, il l'avait précipitée dans l'abîme.

Le Feu, dans le fanal, éclairait de lueurs rouges l'aède et son visage d'Indien. L'Eau mettait dans le Feu son ondolement, pour lui faire une gentillesse. L'aède semblait un chef dans son grand manteau de guerre, veillant sur la flamme du foyer, une incarnation de tous les peuples qui luttent pour conserver intacts le patrimoine et les libertés de la race. Quand il prononça le nom d'Anatilia, son œil, lançant une flèche, se tourna vers la terre paludéenne, vers le lieu dit « le Trou d'Or » parce qu'on y ramassait des monnaies de la ville engloutie. Et les jeunes gens, d'instinct, regardèrent l'eau avec des prunelles dilatées, comme si toutes ces floraisons, toutes ces lumières qui s'y allumaient et s'y éteignaient à la façon d'un décor électrique dont on s'amuserait à faire tourner les commutateurs, étaient des reflets de l'or submergé. Et ils crurent apercevoir sous eux la cité dure, délicieuse et pourrie, comme une blancheur derrière le règne des flots.

Une dernière fois, avant de jeter l'invocation finale, le Taureau rappela le dogme essentiel de son culte :

Gardian, regardo l'espandido
 De la Creacioun, infinido :
 Pertout, veiras que nais l'armounio d'un taert.
 Regardo dins lou cèu dubert :
 Fau de sang e la mort pèr coungreia la vido.
 Lou Creatour meme a soufert¹.

Une dernière fois, il proclama la persistance de sa divinité, à lui, Pan, le Taureau universel, portant sur ses cornes la Sirène et la Chimère.

Vuei, ai pèr tèmple ti grand cièrì
 Ounte lou mounde crido i ferri.
 I Santo, au mes de mai, coume i'a tres milo an,
 Acampe lou pople gitan.
 E — pèr trone elo aguènt moun autar (o mistèrì) —
 Saro viho enca lou fiô sant².

Il fit une pause avant l'invocation finale. La barque semblait s'enfoncer sous sa cargaison toujours plus lourde de rêves, toujours plus lourde de tous les mirages qui s'élevaient de ces hommes comme de leur île enfiévrée.

1. Gardian, regarde le déploiement — de la Création infinie : — partout tu verras que c'est d'un choc que naît l'harmonie. — Regarde dans le ciel ouvert : — Il faut du sang et la mort pour engendrer la vie. — Le Créateur lui-même a souffert.

2. Aujourd'hui j'ai pour temples tes grands cirques — où la foule appelle aux trident. — Aux Saintes-Maries, quand vient le mois de mai, de même qu'il y a trois mille ans, — je rassemble le peuple gitan. — Et, mon autel lui servant de trône (ô mystère !) — Sarah veille toujours sur le feu saint.

Un peu d'écume y sautait, telle un oiseau tombé, enivré par le chant. Au large, une petite vague faisait un bondissement de dauphin. L'enchantement se répandait sur la plaine liquide. Des oiseaux ravis se reposaient sur la houle qui les balançait, leurs ailes soulevées, puis y plongeaient comme par un sortilège. Des poissons volaient à la surface de la mer, et ils passaient au-dessus de la barque, et leurs ombres y passaient sous eux. Et en bas, au fond de la mer, un peuple de déesses et de dieux, tout le butin naufragé des Verrès, tressaillait à la résurrection de l'ancien monde. Et tressaillait au delà toute la terre d'Oc, chaque ville avec son autel taurobolique, chaque ville enserrée dans ses remparts comme la femme dans les bras de son maître, toute la Provence avec les oliviers pâles, les peupliers pâles, la pierre pâle, les mas blancs, la poussière blanche, les tuiles décolorées, toute cette pâleur transpercée par les fers noirs des cyprès, le long du fleuve dont une rive a nom Royaume et l'autre Empire.

L'aède, s'étant recueilli, releva la tête. L'air natal vint chercher les paroles sur sa bouche.

Raço d'O, tantque ta jouvènço
Au Tau gardara sa cresènço,
Iéu proumete, sarai toun brèu e toun blouquié.
M'encarnant dins ta fe, parié
Coume fuguère Apis, pèr tu sarai Prouvènço,
Sarai lou Pare e lou Senglié !

Siéu lou Biòu ! Prouvènço abelano,
Ai liga'mé lou fiéu d'Ariano

L'Ôuriènt à toun astrado, Oumèro à toun Mistrau ;
 E la coucardo d'ideau,
 L'Estello di Sèt Rai, l'ai aducho à Maiano,
 Pèr toun Pouèto, à moun frountau !¹

La voix tomba, ne se releva pas. Nul ne dit une parole. Mais une gorge serrée réprima un sanglot, à des yeux monta une eau amère, et qui n'était plus cette fois pour une cause indigne, comme hier, en tête de la chevauchée, sur la plaine des aromates. Les rameurs avaient laissé aller les rames. La mer s'était tue, pour écouter. Dans le silence de la nuit, on n'entendait plus que le bruit de la houle qui se séparait contre l'étrave, tandis que l'esprit éternel emportait la barque captive sur la liberté des eaux.

Burgos, 1911.

Séville, 1925.

1. Race d'Oc, tant que tes jeunes hommes — garderont leur croyance au Taureau, — je te le promets, je serai ton talisman et ton bouchier, — M'incarnant dans ta foi, aussi véritablement — que je fus Apis. Je serai pour toi Prouvènço, — je serai le Pare et le Sanglier.

(Prouvènço, le Pare et le Sanglier sont les trois derniers taureaux-dieux du pays d'Oc.)

Je suis le Taureau ! Provence généreuse, — j'ai lié avec le fil d'Ariane — l'Orient à ton destin, Homère à ton Mistral, — et la cocarde d'idéal, — l'Étoile aux sept Rayons, je l'ai apportée à Maillane, — pour ton Poète, sur mon front !

Marquis DE BARONCELLI-JAVON.

Je sors des corridas de Bayonne. Je ferai certainement plus tard quelque chose là-dessus. C'est une des choses les plus émouvantes et magnifiques qui soient.

Lettre de H. M. à J.-N. Faure-Biguet ¹,
1909.

A Burgos, dans une petite course de taureaux privée, un jeune aficionado de quinze ans, de Paris, M. H. de M., a expédié supérieurement son adversaire, ce qui lui valut une ovation.

Journal *Le Torero*, de Nîmes, 8 octobre 1911.

Je mets de l'ordre dans des notes pour une machine sur les sensations tauromachiques.

Lettre de H. M. à J.-N. Faure-Biguet,
1912.

Très vaillant fut un jeune aficionado de Paris, H. de M., donnant la mort avec style et connaissance dans la matière, après de jolies passes de muleta, à un jeune tau-

1. Cité dans *Montherlant, homme de la Renaissance*, par J.-N. Faure-Biguet. (Plon, éd.)

reau, d'une bonne estocade sur l'os et d'une excellente estocade.

Au dernier taureau de la course, taureau noir et difficile, il para les pieds à coups de capote vulgaires. Avec les instruments de mort, il toréa de près, mais incertain, nerveux, perdant du terrain. Il le tua de deux estocades en arrière, sortant bousculé, sans conséquences désagréables. (Applaudissements et sifflets).

Le Feu, d'Aix-en-Provence, mars 1923.

En travaillant à la cape un taureau dans un élevage voisin d'Albacete (Espagne), M. H. de M. a reçu dans la région des omoplates un coup de corne de sept centimètres de longueur, n'intéressant que le muscle. Il est soigné à Valence.

Les Journaux du 7 novembre 1925.

Quel bonheur, mes Abeilles ! Montherlant, ce poseur, vient de recevoir un coup de corne dans les reins. C'était exactement ce que je lui souhaitais. Brave taureau, va !

« La Femme de France » (petite correspondance) 24 janvier 1926.

TABLE

A M. GASTON DOUMERGUE.....	7
CHAPITRE I.....	11
— II.....	42
— III.....	79
— IV.....	122
— V.....	155
— VI.....	182
— VII.....	215
— VIII.....	249
EPILOGUE	276

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 OCTOBRE 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

ŒUVRES DE MONTHERLANT

LES OLYMPIQUES

I. Le Paradis à l'ombre des épées. . . 7 50

II. Les Onze devant la porte dorée. 7 50

LES BESTIAIRES (*roman*) . . 15 »

LE SONGE (*roman*) 12 »

CHANT FUNÈBRE POUR LES

MORTS DE VERDUN. . . 7 50

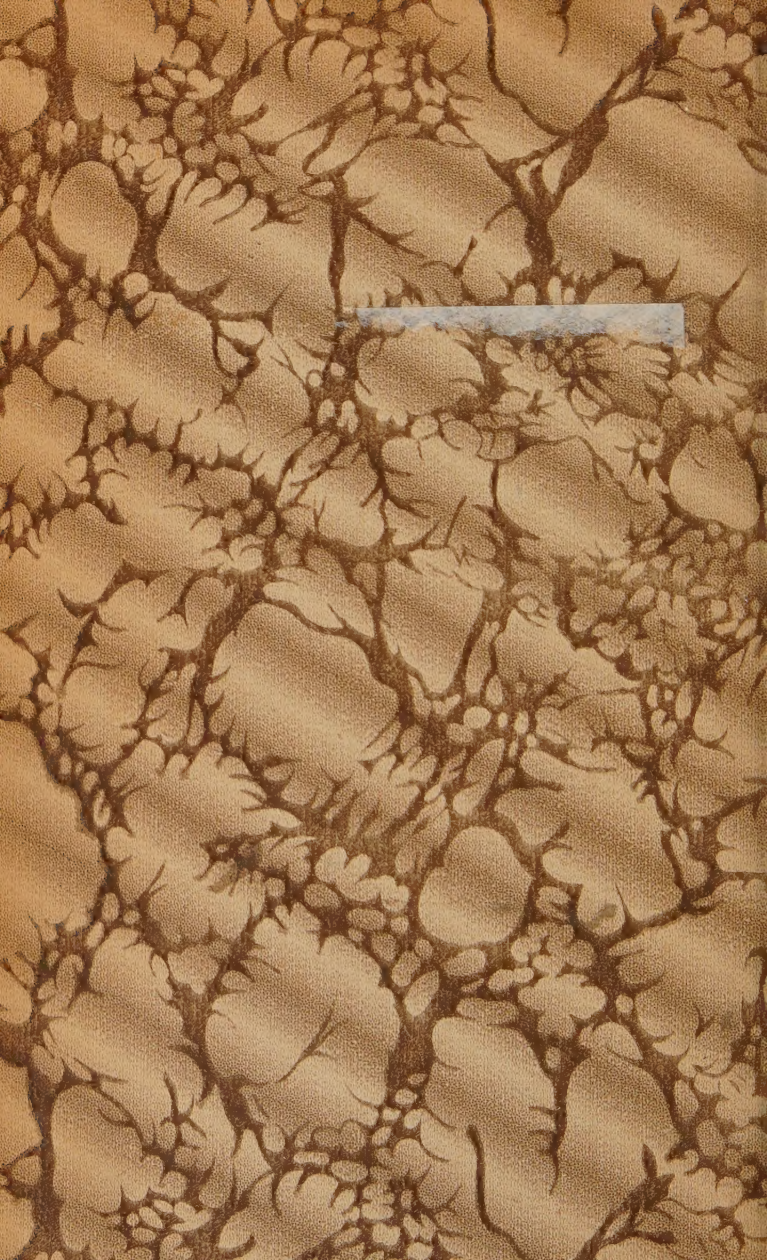
AUX FONTAINES DU DÉSIR 12 »

LA PETITE INFANTE DE

CASTILLE (*Historiette*) . . . 12 »

PAGES DE TENDRESSES . . 12 »

CHEZ BERNARD GRASSET



5624

PQ
2625
O 45
B4
1926

Montherlant, H.
Les Bestiaires.

Date Due

A FINE WILL BE IMPOSED FOR
ANY BOOK KEPT OVERTIME.
ANY DAMAGED OR LOST BOOKS
SHALL BE MADE GOOD BY THE
BORROWER.

